



A LA FOLIE...

Billie Hopkins

FIONA LECLERE

A photograph of a room with a large window and a wicker chair. The room has a checkered floor and a wicker chair. The window looks out onto a garden with trees. The text "A LA FOLIE..." is overlaid on the image.

A LA FOLIE...

Billie Hopkins

FIONA LECLERE

OceanofPDF.com

A la folie...

Billie Hopkins

OceanofPDF.com

Prologue

Au volant de ma Dodge, je n'arrive toujours pas à réaliser ce que je viens de faire. J'ai un large sourire et suis fier de moi, pourtant je présage le pire.

Il faut que je m'organise. Que tout ça ait l'air à peu près sérieux. Il faut d'abord trouver le lieu parfait, un lieu que je sois seul à connaître, facile d'accès et pas trop loin de la maison. Là où personne ne pensera à aller fouiner. La maison de vacances de mes grands-parents semble être un bon compromis. Il va falloir que j'aménage un peu le coin pour que ce soit potable mais dans sa globalité, cette vieille bâtisse a plus à offrir que n'importe quelle autre. Si tout se passe comme prévu, dans deux semaines je suis à Zurich et dans trois, je me fais dorer la pilule sur une plage. N'importe laquelle, pourvu qu'il y ait des bières.

Je me souviens m'être muni d'un pack avant de partir et prends la première canette qui me tombe sous la main. Ce n'est pas la meilleure que j'ai bue mais elle est assez rafraichissante pour faire passer l'arrière-goût amer rappelant son prix bon marché.

Il faut que j'envoie la première lettre demain. J'essaierai d'être sur place quand il la recevra, c'est plus sûr.

Je jubile à l'idée de voir sa tête en apprenant la nouvelle. Une petite voix intérieure se fraie un chemin parmi la multitude de pensées qui m'accapare : S'il n'avait aucune réaction ? Si je me trompais sur toute la ligne ?

Maintenant je ne peux plus reculer. C'est tout moi ça ! Je meurs d'envie de faire demi-tour alors que ça m'est impossible. J'ai agi sur un coup de tête,

je n'ai rien prévu et surtout, le plus délirant dans cette histoire, j'ai essayé d'anticiper les réactions d'un type que je connais à peine. J'avoue que de ce point de vue, faire demi-tour est ma meilleure option.

-Et puis merde ! Il me le doit bien !

Même si ce n'est pas l'idée du siècle, c'est le seul moyen que j'ai de faire pression sur lui. Je reprends une autre gorgée de ma bière mais manque de m'étouffer et perds un instant le contrôle de la voiture. Assez déçu, je reprends le volant des deux mains et jette la canette encore pleine par la fenêtre.

-Mmm....

Une petite voix embrumée émane de la banquette arrière.

J'ai dû la réveiller. En effet, en une demi-seconde, le corps inanimé que j'avais soigneusement placé à l'arrière de ma voiture se transforme en furie. Malgré le bâillon qui lui enserre la bouche et les liens qui entravent ses poignets, elle se débat et hurle à s'en rompre les cordes vocales. Ah les femmes... Madame se réveille et il faudrait déjà que je m'arrête pour une pause pipi ! Et puis quoi encore ?

Après quelques minutes d'ultra-sons des plus irritants, je décide de la faire taire. Sans me retourner, je lâche froidement :

-La ferme !

Surprise, elle reste muette un instant avant de reprendre ses affreux miaulements. Je stoppe alors la voiture et me tourne violemment vers elle.

- Si tu ne fermes pas ta jolie bouche maintenant, je te jure que tu finis dans le coffre !

Elle acquiesce d'un hochement de tête paniqué avant d'afficher un air perplexe. Elle prononce un mot incompréhensible à travers son bâillon mais je saisis immédiatement à quoi elle fait référence.

Espèce de crétin ! Elle t'a reconnu !

Elle a déjà vu plusieurs fois mon visage, bien sûr qu'elle sait qui je suis...et moi qui pensais la laisser partir au bout de quinze jours. Quel imbécile je fais ! Mon intervention a néanmoins porté ses fruits puisqu'elle garde le silence jusqu'à la fin du trajet. Nous arrivons à la tombée de la nuit devant la demeure au sein de laquelle je prévois de passer ces prochains jours. Elle appartient à ma famille depuis maintenant trente-cinq ans. Elle m'a vu grandir et aujourd'hui, elle me voit devenir un criminel. Je coupe le moteur et reste assis, le regard fixé sur la porte d'entrée. Il me faut une minute rien qu'à moi avant d'y aller. D'autres ont emprunté cette voie bien des fois et ils continueront de l'emprunter tant que cette société dans laquelle nous vivons restera aussi imparfaite. Était-ce aussi difficile pour eux que ça l'est pour moi en cet instant ?

Je me tourne pour contempler mon œuvre. Billie me regarde, la peur déformant les traits de son visage et les mains levées, me suppliant de l'épargner. Trop tard...le mal est fait.

Premier jour

J'ai la sensation de sortir d'un très long et profond sommeil lorsque j'ouvre les yeux. Ma mémoire est encore floue mais je saisis très rapidement la situation. D'un côté, le bâillon qui me sert de muselière et les cordes très serrées à mes poignets m'ont plus qu'aidée à y voir clair.

Je tente de garder mon calme mais mon corps en décide autrement et mon cœur s'affole, entraînant mes poumons dans sa course. La douleur que je m'inflige rien qu'en respirant me prouve à quel point avoir les bras attachés derrière soi peut être contraignant. J'avais déjà vu des dizaines de téléfilms dans lesquels des filles de mon âge se faisaient enlever puis assassiner. Je me rassurais chaque fois en pensant que notre société ne produisait ces chefs d'œuvres que pour garder ses précieuses petites poupées à l'abri des mauvaises actions en les dissuadant de sortir après les cours. J'étais naïve de croire qu'elles avaient une quelconque influence sur leur destin. Le bourreau fait l'essentiel du travail et c'est lorsque je suis moi-même prise dans ce pétrin que je le réalise.

Se faire kidnapper chez soi était clairement impensable pour quelqu'un comme moi qui jugeais que seules les mauvaises filles subissent de mauvaises choses.

Dans cette grotte faite d'un sol en parquet sur lequel je suis assise et qui grince affreusement, je prends enfin conscience que je ne suis pas invincible. Je me sens tout à coup comme le soldat dans ce jeu de guerre sur console qui n'a plus de vie et voit que la partie est sur le point de se terminer...

Impuissante. C'est le mot. Je me sens totalement impuissante face à ce que je vis. Le vide qui m'entoure est d'autant plus impressionnant qu'il est accru par la pénombre. Je crois distinguer un lit en face de moi, dans le sens de la longueur. Non loin de la faible lueur que dégage la porte, il me semble apercevoir une bibliothèque. A moins que ce soit une commode ?

La poutre me servant de dossier et d'appuie-tête doit être au fond de la pièce car je ne perçois rien lorsque je jette un coup d'œil en arrière. Tâtonnant le sol de mes mains, je croise une forme rigide et froide ouverte sur le dessus. S'agirait-il d'un seau ? Je ne suis malheureusement pas en mesure de le confirmer.

Le silence qui règne dans la pièce me pousse à constater deux choses : tout d'abord, je suis seule. Ensuite, je suis assez éloignée d'une route ou quoi que ce soit d'autre qui engendrerait un fond sonore reconnaissable.

Un grincement étrange me fait sursauter. Il ne provient pas de la pièce mais...d'escaliers ?

Mon premier constat s'effondre. Le grincement s'intensifie et révèle un pas lourd et lent. J'ai peur, suis même effrayée à l'idée d'être aussi démunie face à la personne qui approche. Un bruit sourd ressemblant à une chaîne métallique s'écrasant contre le plancher m'indique que l'individu en question n'est plus qu'à quelques mètres de moi. La poignée de la porte s'active.

Mon premier instinct est de baisser la tête et de fermer les yeux. J'entends avec précision l'ouverture de la porte et trois pas dans ma direction. Je respire aussi lentement qu'il m'est possible de le faire. Une voix masculine brise enfin le silence qui emplissait mon cachot :

-Elle dort encore...J'y suis allé trop fort.

Sa voix résonne dans mes oreilles et j'analyse son phrasé avec attention. Je connais cette accentuation typique des gens du sud des Etats-Unis. Elle est de celle parmi les plus identifiables du pays. Sans l'ombre d'un doute, cette voix est celle de Thomas Hardings, l'employé texan de mon père.

Tout me revient : le trajet en voiture, son visage interdit lorsqu'il a vu que je l'avais reconnu, ses mains agrippant mes bras pour me sortir de la voiture avant que ma tête ne heurte violemment je ne sais quelle partie de la portière...

Pourquoi un employé du cabinet de mon père m'aurait enlevée ? Dans quel but ?

Les pas reprennent et s'éloignent avec lourdeur. J'en compte quatre avant que la porte ne se referme. Le bruit de la chaîne métallique. Un loquet se verrouille. Il doit avoir ajouté des protections à la serrure de la porte pour éviter toute tentative d'évasion de ma part. Un bruit de claquement intervient ensuite, le grincement des escaliers reprend. Seize ou dix-sept marches me séparent de l'étage du dessous. Les pas sont réguliers et lents, ce qui indique un escalier droit, simple, ne comportant pas de rambarde à laquelle se tenir et permettant ainsi de descendre plus rapidement. Selon mon hypothèse la plus probable, je me trouve dans un grenier.

Génial...

Alors que le calme reprend de nouveau sa place et emplit l'espace, je relève la tête et ouvre les yeux. Je n'y vois pas plus qu'il y a cinq minutes mais je préfère focaliser mon attention sur la plus petite bribe de lumière qui pourrait s'immiscer à l'intérieur de cette pièce.

Il n'y a pas vraiment de doute possible à avoir sur les motivations qui ont poussé Thomas, un simple commis d'architecte, à faire de moi sa captive : il en veut à l'argent de mon père. Si seulement il savait...

Je ne suis pas près de sortir d'ici ! En levant la tête, j'aperçois les étoiles qui ornent le ciel. Des étoiles ? Question pour trois milliards : quel objet me permettrait de voir les étoiles depuis un grenier ?

-Une fenêtre de toit ! je m'exclame, proche de l'émerveillement.

Tout n'est pas perdu, j'aurai au moins la satisfaction de voir les jours et les nuits passer. Si je me débrouille bien, je pourrais même fabriquer un cadran solaire.

Ne nous emballons pas, jeune fille !

Cette sensation de liberté que m'offre ma prison de fortune est toute nouvelle. Je devrais avoir des doutes quant à ma survie, m'inquiéter pour la suite. C'est ce qu'une des filles de ces fameux téléfilms à suspense dont je raffole ferait. Je ne suis pas l'une d'elles.

En m'extrayant de chez moi, Thomas m'a fait le plus beau des cadeaux. Il ne le sait pas encore mais, entre une mère absente, une sœur égocentrée incapable d'avoir la moindre attention pour ceux qui l'entourent et un père...

Il apprendra à ses dépens qu'en pariant sur moi, il a pris le mauvais cheval. J'imagine qu'il doit se croire tout puissant, fier de lui et du courage dont il a fait preuve pour oser enfermer la fille du patron dans son grenier. S'il se doutait à quel point la situation dans laquelle il s'est mis est pitoyable... Il en rirait, c'est certain.

Mon père, en plus d'être une ordure à la maison, le serait aussi au travail, poussant ses employés à s'en prendre à sa famille. Etonnant...

Lui non plus ne sait pas que sa vie a basculé. Que sa poupée, sa petite fille parfaite vient de disparaître sous son nez. Je n'espère qu'une chose : qu'il ne soit pas derrière tout ça. Quand on y regarde de plus près, je n'ai jamais été aussi libre. Je sais, vous allez me dire : « Billie, ma grande, tu es attachée et retenue contre ta volonté dans un grenier. Tu te dis libre. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez toi ? »

Malheureusement, vous découvrirez que l'étudiante en fac de droit riche et populaire que je suis, préfère dix mille fois être dans ce grenier ce soir que chez elle. Thomas, quant à lui, découvrira que mon père, en plus d'être ce qu'il est, ne ressentirait aucune peine à me savoir dans une telle posture. Bien au contraire.

Je n'ai plus qu'à attendre que le jour se lève, lui expliquer à quel point il s'est fourvoyé et lui proposer un arrangement auquel il ne pourra dire non. Il me libèrerait dès demain. Personne ne sait où je me trouve, je n'aurais qu'à prendre un train ou un bus et m'enfuir loin, très loin de tout ça. Rien ne me retient chez moi. Los Angeles est vide de sens. UCLA [me](#) permettra de devenir une avocate de renommée internationale. Et après ? A quel moment on se soucie de mon bonheur ou de mon bien être dans tout ça ?

Je me vois plutôt travailler dans une petite pizzeria italienne, dans une ville un peu plus peuplée qu'un village mais pas assez pour que les familles qui y vivent soient inconnues les unes pour les autres. J'y servirai et ferai aussi quelques desserts « maison ». Le soir, terrassée par une journée de folie à courir dans tous les sens mais ravie de côtoyer la vraie vie, je rentrerai chez moi dans mon petit appartement avec vue sur la Méditerranée où m'attendra un animal de compagnie quel qu'il soit. Je m'attarderai quelques minutes, les mains posées sur la rambarde de mon minuscule balcon et le regard perdu vers le lointain. Un homme, de préférence un beau brun ténébreux et musclé, viendra se blottir contre moi et s'inquiètera de connaître tous les détails de ma journée. Un doux rêve...qui m'emporte loin de mon grenier l'espace de quelques heures.

La lumière et la chaleur du soleil sur ma peau me sortent peu à peu du sommeil. En ouvrant les yeux, je remarque que Thomas me dévisage du regard, un plateau à la main. Il reprend ses esprits et le dépose sur une petite table de chevet présente près du lit que j'avais deviné la nuit dernière. Ce grenier est beaucoup plus grand que je ne l'avais imaginé !

-Ça doit faire la journée, grommelle-t-il, en pointant du doigt la nourriture contenue par le plateau.

Il s'approche de moi, s'agenouille et porte l'une de ses mains à la poche arrière de son jean. J'ai un mouvement de recul mais aperçois la clé qu'il en sort et m'apaise aussitôt. Il est si près de moi que je peux sentir l'odeur de lessive sur sa chemise kaki. Celle-ci me frôle l'épaule lorsque mes poignets sont libérés des menottes qui les entravaient depuis presque vingt-quatre heures. Quelle heure est-il ? J'aurais bien besoin de mon cadran solaire !

-Tiens. Pour les besoins urgents. Je le viderai tous les jours en attendant de t'installer quelque chose de...mieux.

Il me tend un seau en métal. Celui-là même que j'avais pu sentir la veille près de moi.

-Sérieusement ? Je ne vais rien faire là-dedans !

-C'est toi qui vois, princesse.

-Ne m'appelle pas comme ça.

Il fait mine de s'offusquer.

-Tu sais très bien comment je m'appelle, Thomas.

-Toi aussi, à ce que je vois.

-Je sais que tu travailles pour mon père.

-Plus pour très longtemps.

-Justement, je peux te proposer beaucoup plus que ce que tu espères. J'ai moi-même un compte en banque plein à craquer et...

-Je t'arrête tout de suite jeune fille. Tu ne me proposes rien. Tu vas même oublier que tu me connais. Dans quatorze jours je te laisserai partir et tu pourras reprendre ta petite vie de gamine pourrie gâtée. En attendant tu me fous la paix. C'est clair ?

-Tu es dur en affaire ! Donc, je disais, je peux te donner la somme que tu voudras. Combien tu souhaites ? Un million ? Deux ?

Il lève les yeux au ciel et se détourne. Je m'avance pour le retenir mais il me fait brusquement face, braquant un pistolet sur mon front.

-Je ne pense pas avoir été suffisamment clair. Tu es la monnaie d'échange. Tu vas attendre sagement que j'obtienne ce pour quoi tu es là. Je ne veux rien venant de toi. Hoche la tête si tu as compris.

J'obéis, le canon de son arme étant beaucoup trop près de mon cerveau pour l'ignorer.

-Bien. Ne t'avise pas de faire un pas de plus avant que j'atteigne la porte ou tu ne pourras plus jamais marcher jusqu'à elle.

Son calme me foudroie sur place. Il se détourne de nouveau et se dirige vers la porte sans se retourner avant de disparaître. Une fois de plus, j'entends la chaîne, le loquet puis un bruit sourd et ses pas dans l'escalier. Je ne compte pas le nombre de marches, encore trop choquée par la violence dont il a fait preuve envers moi.

Comment un individu peut devenir aussi sombre ? Qu'est-ce qui l'a autant changé ?

Je me souviens d'un jeune homme qui me faisait patienter dans son bureau il y a une dizaine d'années, lors de son arrivée au cabinet en tant que simple stagiaire. Il doit avoir la trentaine aujourd'hui, à peine sept ou huit ans de plus que moi. Que lui est-il arrivé ?

Je pense avoir une petite idée. Ce n'est pas quoi, mais plutôt QUI l'a transformé en ce monstre assoiffé de vengeance ? Ce ne peut être que l'autre monstre de ma vie, celui que lui et moi côtoyons chaque jour. Monsieur Richard Andrew Hopkins. Mon père.

Dixième jour

J'ai fini par m'habituer au seau. Les repas, exclusivement composés de pommes, chips et bouteille d'eau plate commencent à m'écœurer mais je fais mine de les apprécier chaque fois que Thomas me rend visite par peur de ne plus rien avoir du tout.

Je reste parfois plus de vingt-quatre heures sans aucune visite de sa part. Que peut-il bien faire pendant tout ce temps en bas ?

Souvent, je peux entendre en bruit de fond les matchs de football qu'il suit à la télé. J'entends surtout ses hurlements lorsque son équipe favorite est défaite. Mon quotidien est rythmé par ses interventions dans ce grenier, que j'ai pris soin d'aménager avec goût.

A l'entrée de mon superbe studio mansardé d'environ vingt mètres carrés au sol, vous trouverez un splendide rocking-chair mité recouvert d'un somptueux tissu à carreaux façon charentaise. Non loin de là, une commode en chêne surplombée d'une lampe de chevet, en bois elle aussi, forment un espace nuit agréable et agrémentent le lit à barreau d'une touche d'élégance. Le centre du studio, complètement vide, peut être aménagé à votre guise en piste de danse, salle de gym ou temple bouddhiste. Le fond de la pièce est quant à lui meublé d'une bibliothèque vide de livres mais pleine de vieux magazines, d'une étagère décorée de coupes et autres prix sportifs ainsi que d'un lavabo blanc tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Quelques cartons au sol pourraient faire croire à un vice caché mais il n'en est rien. Les anciens locataires les ont sûrement laissés pour plus de convivialité...

Fort heureusement, la partie du studio la plus éloignée de la porte d'entrée est traversée d'une poutre coupant la pièce pour former un joli espace « toilettes », que nous nommerons « le seau » et d'un tourne-disque servant également de radio. Le seul vinyle posé sur la platine est celui de *Purple rain* . Certains passages grésillent mais le principal des huit minutes et quarante-deux secondes de cette chanson est fonctionnel. Oui, j'ai compté. Je peux même vous dire que je connais chaque parole, chaque accord, chaque instrument participant à la mélodie de ce slow diabolique. Je demanderai à Thomas de m'en apporter d'autres si je suis amenée à rester ici plus longtemps que prévu. Ce vinyle risque fort de devenir un frisbee d'ici peu.

Il m'avait parlé de quatorze jours mais il n'a eu aucune nouvelle de mes parents depuis mon enlèvement. Je le suppose à la mine de chien battu qu'il affiche.

Il prend même le temps de me parler tout en déposant mon plateau de nourriture. Il vient à heure fixe chaque jour, enfin j'imagine puisque je n'ai aucun outil de mesure du temps à portée de main. Il doit se sentir aussi seul que moi dans cette bâtisse...

La première fois qu'il est resté, je n'ai pas compris tout de suite qu'il souhaitait me parler. Nous nous sommes observés un long moment avant qu'il n'ose ouvrir la bouche pour me demander si je me sentais bien et s'il pouvait ajouter un peu de confort à mon modeste studio. J'ai demandé des draps propres et de quoi écouter un peu de musique, ce que j'ai obtenu dès le lendemain. Il avait décidé de sortir au moment où j'ai osé, une fois de plus, aborder le sujet de la rançon. Je ne vois pas pourquoi il ne se sert pas directement auprès de moi ? Je suis presque aussi fortunée que mes parents. Ah moins qu'il n'ait d'autres demandes...

Quoi qu'il en soit, j'ai pu observer chez lui une certaine empathie et une pointe de culpabilité. Il s'attarde de plus en plus et nous discutons de tout et de rien sans que ce ne soit un problème. Après tout, même s'il est mon

bourreau, je ne l'ai jamais considéré comme tel. Thomas est un employé de mon père un peu bourru certes, mais je le connais depuis si longtemps que je n' imagine pas un seul instant qu'il puisse me faire du mal.

Je reste néanmoins sur mes gardes tout en attendant sa venue avec impatience, prenant soin de garder avec lui le seul contact humain auquel j'ai droit depuis mon arrivée ici. Il ne devrait plus tarder maintenant.

Il faudrait que je pense à tenir un journal. Je ne risque pas d'avoir un destin aussi tragique qu'une certaine Anne en son temps mais je commence à comprendre peu à peu ce besoin d'écrire, de décrire, de raconter. Pour soi d'abord, pour ne pas trop divaguer mais surtout pour le besoin de laisser une trace. Pour l'envie d'être découverte par une autre jeune femme qui se reconnaîtrait en moi et aurait partagé le même type d'expérience sordide.

Je me dirige vers le lavabo pour faire un brin de toilette mais suis surprise lorsque je constate qu'aucune eau n'en sort. Pas même une minuscule gouttelette. En vraie professionnelle, je tape sur les tuyaux et le mitigeur, tente de suivre le conduit mais ne parvient pas à identifier la source du problème.

J'avais de l'eau hier pourtant...

Un bruit de craquement retentit tout à coup près de moi et un geyser s'échappe de l'un des tuyaux situés au ras du sol.

Tout de suite, je me saisis de mon t-shirt, l'enlève et l'enroule autour du tuyau pour colmater les chutes du Niagara. J'appelle Thomas et insiste jusqu'à ce que je puisse l'entendre dans les escaliers. Il apparaît médusé devant moi :

-Qu'est-ce que t'as foutu ?

Je ne lui réponds pas, trop affairée à éponger et éviter la propagation des dégâts. Pris de panique, il sort de mon cachot à toute vitesse et dans sa précipitation, en oublie de fermer la porte derrière lui. Les mains agrippées sur mon t-shirt réduit à l'état de serpillère, je ne peux quitter des yeux cette porte ouverte.

Je reste immobile pendant plusieurs secondes, persuadée d'être à un tournant de ma vie. Si je sors maintenant, je peux m'enfuir sans qu'il ne s'en aperçoive. Après une grande inspiration, je reviens à mon t-shirt et me saisis du seau qui me servait jusqu'ici de toilettes pour l'essorer. La seule fuite d'aujourd'hui sera celle de ce maudit tuyau.

Thomas reparaît après quelques minutes de battements, muni de plusieurs seaux, d'un balai-brosse et d'une quantité impressionnante de serpillères. Sans oublier la caisse à outils qu'il porte en bandoulière. Il marque un temps de pause lorsqu'il s'aperçoit qu'il a laissé la porte ouverte et prend conscience que je n'ai rien tenté en son absence. Sans faire de remarque, il dépose sa caisse à outils, prend le balai et l'entoure d'une serpillère pour éponger.

-J'ai coupé l'arrivée d'eau principale, prévient-il.

Nos échangeons un regard, comprenant en l'autre la gratitude de ne pas avoir été abandonnés puis nous remettons au travail. Lorsque l'eau se fait plus rare, Thomas s'équipe d'une clé à molette, d'une pince multiprise et d'un sachet de différentes tailles de joints en plastique.

Je me place en retrait mais il me tend la pince et me demande de l'assister dans la réparation de la tuyauterie. Je ne comprends pas vraiment ce que je fais, lui passant tout ce dont il a besoin et assurant un relai matériel tout au long de cette entreprise périlleuse. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens vraiment utile. Après quelques grognements, une dizaine de « bordel » et un tas de « Ce n'est pas possible un truc pareil ! », tout semble

être rentré dans l'ordre. Thomas se lève et fait les vérifications d'usage en actionnant le robinet. Aucun raz de marée à l'horizon...

Je suis plutôt soulagée. Je dois avouer que perdre ma seule source d'eau potable aurait été pour moi un véritable calvaire. Surtout par cette chaleur !

Mon plombier s'essuie le front, range ses outils et se saisit des seaux dans lesquels nous avons essoré les nombreuses serpillères qu'il avait apportées avec lui.

Observant mon t-shirt trempé au sol, il l'attrape et prononce tout bas :

-Je vais le laver. Je te trouverai autre chose à mettre en attendant.

-Ce n'est pas la peine..., je lui réponds, prenant seulement conscience d'être en soutien-gorge devant lui.

-Si si, tu ne vas pas remettre un t-shirt qui a épongé de l'eau croupie !

Je le reconnais bien là. Le Thomas que j'ai découvert dans l'entreprise de mon père ne semble pas avoir complètement disparu. Celui qui détestait avoir une tâche sur ses chemises parfaitement repassées, qui fournissait des serviettes aux clients venus prendre un simple café au distributeur. Celui avec qui j'avais fait ma plus belle bataille d'eau lorsque mon père avait organisé un barbecue géant à la maison pour fêter les dix ans de son cabinet. Prise dans mes pensées, je ne remarque pas qu'il s'apprête à sortir. M'accrochant à la moindre petite parcelle de conversation, je l'interpelle sans but :

-Thomas ?

-Oui ?

Il se retourne aussitôt pour me faire face. Malheureusement pour lui, l'une des anses lâche et le seau qu'il tenait dans sa main droite s'étale par terre, l'arrosant au passage. La surprise lui provoque un mouvement de recul, entraînant la chute du deuxième seau. Celui-là tombe verticalement et ne se renverse pas, au contraire de l'autre qui se déverse jusqu'à mes pieds.

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Il me dévisage, furieux, avant de me regarder avec un air de défi.

-Ça te fait rire ?

Sans attendre ma réaction, il se baisse, attrape le seau encore plein et projette tout son contenu sur moi. Stupéfaite, j'encaisse le coup et m'essuie le visage avec un profond dégoût. Lui est hilare devant ma réaction.

Très bien. Monsieur veut jouer, on va jouer !

Je me dirige vers le lavabo et ouvre le robinet avant de l'arroser à mon tour. Lui se protège avec une serpillère avant de venir jusqu'à moi, m'agripper par la taille et me la coller contre le visage. Je tente de le repousser mais n'y parviens pas alors je retourne son attaque contre lui et m'empare de la serpillère pour la mettre sous le robinet avant de lui coller sur le front. Il me lâche pour l'enlever et la jeter par terre. Nous reprenons notre souffle, trempés mais euphoriques, tout en constatant l'ampleur de notre bêtise.

-Tu aurais dû me dire plus tôt que tu avais besoin d'une piscine ici ! s'exclame-t-il, moqueur.

-Une simple douche aurait suffi, je réponds, sur le ton de la plaisanterie.

Je regrette aussitôt cette boutade. Son visage se ferme, reprenant son rôle de geôlier. J'ouvre la bouche pour m'excuser mais aucun son n'en sort. Je reste muette face à lui pour la première fois. Sans m'expliquer ce phénomène, je reste tout de même debout face à lui et soutiens son regard. Il s'empare alors des serpillères pour éponger de nouveau le sol. Je me mets à genoux pour l'aider mais il m'en empêche, agrippant l'un de mes poignets.

-Laisse, ordonne-t-il froidement, va plutôt t'asseoir sur le lit.

Je m'exécute et le regarde s'affairer sans broncher. Il ramasse tout à une vitesse incroyable. Après quelques minutes de silence pesant, il dépose l'intégralité du matériel sur le palier et referme la porte sans un mot.

Je l'entends faire plusieurs allers-retours avant de le voir entrer de nouveau. Il vient déposer un t-shirt plié près de moi sans jamais lever les yeux et repart définitivement. Tout du moins, c'est ce qu'il laisse entrevoir.

Mutique, je contemple la porte en espérant qu'il revienne. Je souriais, j'étais enfin joyeuse et il m'a enlevé ce moment en une fraction de seconde. Je n'ai pas eu assez de temps pour savourer cet état. Je ne suis pas prête à retrouver mon grenier tel qu'il était, je veux plus de contact, plus de rire, plus de lui.

Sans prendre le t-shirt, je me précipite jusqu'à la porte et tente de l'ouvrir mais il l'a déjà fermée à clé. Prise d'une rage dont je me pensais incapable, je tambourine, frappe à coup de pied, lui hurle de revenir. J'en viens même à le menacer et sens que l'air se rarifie autour de moi.

-Ouvre cette porte, Thomas ! Ouvre moi bordel !

Plus j'étouffe, plus le silence se fait lourd. Mes appels restent sans effet. Je finis par lâcher prise et place mes mains de part et d'autre de la porte afin

d'appuyer ma tête contre sa paroi et me mettre à pleurer doucement.

Si seulement je m'étais échappée quand j'en ai eu l'occasion...

OceanofPDF.com

Douzième jour

Je suis seule depuis plus de quarante-huit heures maintenant. Je meurs de faim et l'odeur qui se dégage de mes « toilettes » est plus que nauséabonde. J'ai essayé de vider plusieurs fois le seau mais il reste un problème de taille au fond de celui-ci. Si vous voyez ce que je veux dire...

Je ne sais pas ce que j'ai pu provoquer en lui pour qu'il cesse même de m'apporter la moindre nourriture. L'inquiétude me gagne, faisant ressortir mes anciens démons, me poussant à imaginer le pire. A cette heure, il pourrait déjà être très loin d'ici, m'avoir abandonnée à mon sort en n'ayant pas obtenu ce qu'il souhaitait. Je vais mourir ici s'il ne vient pas rapidement. Il souhaite peut-être affirmer sa position de bourreau afin que je le craigne, que je me soumette à son autorité. Nous nous connaissons sans doute trop bien pour qu'il soit mon ravisseur et il souhaite rectifier le tir.

Le tonnerre gronde au-dessus de ma tête. J'entends chaque tuile frémir un peu plus à chaque nouveau coup de vent. La fenêtre de toit est protégée du seul sac poubelle dont Thomas m'ait fait cadeau il y a trois jours. J'ai tenté de me raisonner pendant plusieurs heures en lui trouvant une autre utilité, mais je lui ai finalement sauté dessus telle une lionne affamée sur sa proie. Je l'ai ensuite savamment glissé dans l'entrebâillement laissé par les joints autour de la fenêtre avant de la fermer.

Maintenant je suis là, assise près du lit, à fixer ce sac. Je prie pour qu'aucune branche des arbres que j'ai perçus aux alentours ne vienne se rompre sur cette fenêtre et me couvrir de mille débris et autres feuillages. Je serais alors à la merci de cet horrible orage nocturne.

Sans m'en rendre compte, mes pieds se mettent à frapper le sol, dénombrant les secondes entre la lumière émise par la foudre et le bruit du tonnerre qui vient s'abattre ensuite. Après quelques minutes, j'entends Thomas s'agiter plus bas. Il ouvre la trappe pour frapper contre le plancher et me faire comprendre que je dois cesser mes activités.

Je ne réponds pas mais m'exécute tout de même en allongeant mes jambes. Alors il ne m'a pas abandonnée ? C'est plutôt une bonne nouvelle.

La reprise du décompte se fait plus discrètement, en pensées. Ce moment me rappelle les soirs de tempête à la maison, quand je regardais par la fenêtre de ma chambre avec Tess et que nous parions sur un chiffre lorsque nous apercevions la foudre frapper. Nous comptions alors jusqu'à ce que le tonnerre résonne contre notre maison. Quand ma sœur gagnait, j'en entendais parler pendant plus d'une semaine. Les cris venant de sa chambre ces soirs-là me reviennent également. Les pas de ma mère qui accourait pour la consoler et qui, lasse de la serrer dans ses bras pour la faire taire, s'endormait à ses côtés. C'est à ce moment que le cauchemar commençait pour moi. J'entendais frapper à ma porte. Elle s'ouvrait ensuite lentement :

-Tu dors ?

Elle se refermait aussitôt, tout comme le piège sur moi. L'orage couvrait ma souffrance. Je n'avais pas peur de la pluie ni même du bruit de la foudre, j'étais simplement terrorisée à l'idée de ce qu'il allait me faire lorsque la météo résonnerait plus fort que le bruit de ses mouvements sur mon lit.

-N'oublie pas comment tu m'aimes...chuchotait-il avant de repartir sur la pointe des pieds.

Mon cœur hurlait « je te déteste ! » mais ma bouche lui soufflait toujours :

-A la folie.

Cette fois c'est différent. L'orage est bien là mais les cris de ma sœur et les pas de ma mère n'en font pas partie. Lui non plus. Pourtant, ce nœud au fond de ma gorge ne cesse de grossir, m'étouffant un peu plus à chaque respiration. Les éclairs jaillissent à travers la fine couche du sac poubelle, me ramenant chaque fois un peu plus aux souvenirs que je souhaite enfermer à double tour dans mon esprit. Je me remémore son haleine, ses mains moites sur mon visage et mon oreiller, son odeur de tabac froid mêlée à son eau de Cologne et cette chaîne en or qu'il portait autour du cou, frappant mon menton à chaque coup de rein.

Je me lève d'un bond et hurle, toute la frustration de ces instants secrètement accumulés se déversant malgré moi. Je m'écroule, à genoux d'abord, puis allongée sur le côté. Etendue au centre de la pièce, les mains en contact avec le plancher comme pour tenter de me ramener à la réalité, je sens les larmes couler le long de mes joues sans pouvoir les retenir.

La trappe s'ouvre avec fracas, les marches grincent, le bruit de la clé dans la serrure se fait violent, la porte s'ouvre, dévoilant une réalité que j'ai toujours connue. Mon esprit perd pied et confond cette nuit avec les précédentes. Je me précipite sur lui et commence à le frapper.

-Billie ! Qu'est ce qui te prend ?

-Non ! Pas cette fois !

- Mais calme toi ! Tu es devenue folle ou quoi ?

-A la folie ! A la folie ! Je l'ai dit, tu peux partir maintenant !

Il me bloque les bras et m'enserme avec les siens.

-Chut...ce n'est qu'un orage.

Je me débats et finis par me trahir :

-Papa j'ai dit non !

Il a un mouvement de recul. Je prends une grande inspiration et m'aperçois que je fais face à un Thomas des plus perplexes. Je tente de me rattraper aussitôt.

-Thomas. Je voulais dire Thomas.

Après quelques secondes de mutisme, il m'interroge en me dévisageant :

-C'était quoi, ça ?

Je me ressaisis.

-Je...j'ai fait un cauchemar horrible. Je suis désolée, je ne ferai plus de bruit. C'est promis.

Il n'a pas l'air convaincu mais n'insiste pas et change de sujet :

-Tu m'as fait louper le meilleur moment du match avec tes conneries !

-Ça n'arrivera plus.

-Sûre ? C'est bon, tu es calmée ?

-Oui, ce n'était vraiment rien du tout.

Visiblement pressé de retrouver sa chère télévision, il se détourne de moi et reprend la direction de la sortie.

-Tu devrais dormir un peu. Tu es toute pâle, lâche-t-il sèchement avant de refermer la porte.

Je souffle et me remets à pleurer doucement. En prenant place sur le lit, j'observe son ombre grâce à la lumière présente sur le palier. Je sèche mes larmes et l'appelle d'une voix cassée.

-Qu'est-ce que tu veux ?

-C'est du baseball que tu regardais ?

- ...peu importe. C'est fini de toute façon.

Il grommelle autre chose avant de quitter le pas de la porte et emprunter les marches. La lumière reste néanmoins allumée. Je m'allonge et profite de ce trait lumineux pour me rassurer. Je me demande s'il a oublié d'éteindre ou s'il l'a fait consciemment. Peu importe la raison, ce halo a pour mérite d'instaurer de nouveau le calme dans ma poitrine. Je me surprends à rêvasser et me laisse emporter par la fatigue nerveuse qui s'était jusque-là emparée de mon corps.

A mon réveil, la lumière du jour a remplacé celle du palier et traverse le sac poubelle sans trop de mal. Je sursaute légèrement lorsque je constate que Thomas est endormi sur le rocking-chair, face à moi. Les bras croisés, la tête appuyée sur son sternum, il semble paisible.

Mon plateau, habituellement vide, est garni d'œufs brouillés, d'un toast beurré et d'un verre de jus d'orange. Il y a même un paquet de mouchoirs posé sur la commode qui me sert de table de chevet. Soit il a prévu de me tuer aujourd'hui et m'a confectionné un dernier petit déjeuner digne de ce nom, soit c'est sûrement le pire ravisseur de toute l'histoire de l'humanité.

La faim et l'envie l'emportent sur ma réflexion et je me redresse pour me saisir du plateau. Thomas s'éveille lorsque je croque dans ma tartine.

-Parfon...je bafouille, la bouche pleine.

-Tu n'as pas à t'excuser de manger.

Je baisse la tête et avale ma bouchée, le plus silencieusement possible.

-Bien dormi ?

Je rêve où il engage une conversation ?

Je secoue vivement la tête en guise de réponse sans le regarder.

-Tu m'as fait peur hier soir.

Mon hochement d'épaule l'incite à continuer.

-Tu fais souvent des crises de ce genre-là ?

-Non, c'est la première fois...

Depuis que je suis là.

-Je peux te poser une question ?

Je crains le pire mais je ne peux lui refuser.

-Pourquoi tu m'as appelé papa ?

-J'ai juste confondu.

Il marque un temps de pause. Je lève la tête pour lui faire comprendre en un regard que je ne souhaite pas développer. J'aimerais simplement qu'il comprenne ce que j'ai vécu sans avoir à en parler. Qu'il sache à quel point je partage son opinion sur mon père et même plus encore.

-Tu ne veux pas en parler, c'est ça ?

Je baisse la tête de nouveau et reprends mon repas, fière de m'être fait comprendre sans avoir à prononcer quoi que ce soit.

-D'accord. Je te laisse manger.

Il se lève d'un mouvement sec. La peur d'une nouvelle phase de solitude me reprend et je me sens obligée d'engager une autre conversation.

-Comment je suis censée manger les œufs ? Tu ne m'as pas donné de couverts.

-Tu trouveras bien.

Je saisis mieux le rôle des mouchoirs. Se nourrir avec les doigts et se les essuyer ensuite, quelle idée de génie !

Il en a d'autre comme celle-là ?

Je le retiens avant qu'il ne sorte mais sens qu'il va m'échapper une fois de plus.

-Tu es resté longtemps ici ?

Reste encore un peu s'il te plaît...

-Assez pour laisser les empreintes de mes fesses sur ce fauteuil de malheur.

Il s'éclipse sans plus de précision, me laissant dévorer le contenu de mon plateau. Seule.

OceanofPDF.com

Vingtième jour

Je fête mon vingtième jour parmi les immondices régnant dans ce grenier. Septième jour de beau temps, quatrième de chaleur extrême, premier d'un profond ennui. Jusque-là, j'avais pu ressentir de la peur, de la colère, de la tristesse, de l'incompréhension et même, à mon grand étonnement, une forme de soulagement. Mais de l'ennui, jamais.

Il faut croire que tout vient à point à qui sait attendre...

Je brûle sous le seul écrin de lumière que représente ma fenêtre et pourtant, je ne trouve pas l'envie de me lever. Ni même simplement bouger. Je reste là, à attendre que le soleil vienne fondre ma rétine et effriter ma peau, couche après couche.

Mes journées se ressemblent beaucoup trop au point que je les confondrais presque. Aujourd'hui, Thomas m'a apporté un plateau puis j'ai fait de nouvelles théories sur les raisons de ma présence ici. J'ai lu pour la quinzième fois le numéro de mars 1996 du magazine Vogue. Claudia Schiffer y est très belle mais on finit par s'en lasser... J'ai ensuite dessiné mentalement un plan de la maison avant d'imaginer plusieurs tentatives d'évasion. Enfin, je me suis allongée sur le sol car le rectangle que le soleil dessinait sur le sol faisait exactement ma taille et que mes joues manquent de couleurs. Depuis, plus rien. Ça doit bien faire deux bonnes heures que je suis dans cette position.

N'y tenant plus, j'appelle Thomas en hurlant à plusieurs reprises. Je m'inquiète davantage de mon manque de discernement que de son absence de réponse. Je réalise, après vingt longs jours de détention, ne jamais avoir

vérifié s'il s'absentait en journée. Je crie et fais un vacarme incroyable afin de valider ma théorie. Toujours aucun signe de vie.

C'est maintenant ou jamais. Je vais sortir de mon grenier de la mort. Pour aller où ? Maintenant que j'ai goûté à la paix, je ne supporterai pas de rentrer chez moi. Oh et puis zut ! D'abord l'action, les détails ensuite ! Après tout, une petite cabane dans la forêt suffirait à mon bonheur. Il sera temps d'aborder la question quand je verrai la lumière du jour autrement qu'à travers cette fenêtre de toit.

Sans réfléchir, je me saisis de ma lampe de chevet et en extrais l'abat-jour ainsi que l'ampoule récemment acquise afin d'obtenir le pied en bois qui la compose. Je m'approche de la porte et tente de glisser le pied en dessous pour faire levier. En y ajoutant suffisamment de force, je parviendrais sûrement à la dégonder. A cœur vaillant, rien d'impossible !

Je parviens à faire passer la première partie du pied mais sa base ronde me gêne et je n'obtiens pas le résultat escompté. Sans grande surprise...

En revanche, les bruits de pas dans les escaliers m'indiquent que Thomas a décidé de ne pas rester sourd à mes appels. Mon corps se fige un instant avant de comprendre l'urgence de la situation. Les marches grincent étonnamment vite. Je tire de toutes mes forces mais ne parviens pas à débloquer le pied. Les pas s'arrêtent et se dirigent vers moi. Je n'ai plus que quelques secondes avant de le voir entrer. Je tire violemment en prenant appui sur le mur avec mon genou et dégage la lampe de justesse. J'opère un « roulé-boulé » digne du meilleur agent de la CIA, récupère l'ampoule et l'abat-jour et me mets assise. Thomas entre lorsque je trouve enfin le sens de rotation de la vis de cette maudite ampoule.

-Qu'est-ce que tu veux ?

Sans lever la tête vers lui, pour ne pas lui dévoiler mon visage rouge pivoine et mon essoufflement, je réponds à sa question par une autre :

-Tu aurais un chronomètre ? Je pense avoir battu mon record de démontage, remontage !

Je me tourne ensuite vers lui et tends une lampe à l'aspect final très peu convaincant. Son regard exprime tout à coup la difficulté qu'il a à me comprendre. Sans attendre d'autre réaction de sa part, je me lève et vais déposer l'objet à son emplacement d'origine.

-J'imagine que non. Qui aurait un chronomètre chez soi ? A part un prof de sport...

Il coupe court :

-J'ai trouvé quelque chose. J'ai pensé que ça pourrait te servir.

Il sort de son dos, comme un enfant qui offrirait des fleurs à sa mère le jour de sa fête, un vaporisateur électrique. Que dis-je, un brumisateur qui fait également ventilateur à main. Mes yeux s'illuminent. Moi qui pensais mourir de déshydratation dans ce sauna !

-Il y avait ce truc là avec.

J'attrape précipitamment le brumisateur de peur que ce ne soit qu'une illusion créée par la chaleur de ce grenier avant de le voir se diriger vers le palier. Je m'approche pour mieux apercevoir ce qui se cache au-delà de ma prison mais il fait barrage et m'offre une boîte de jeu.

-Un Monopoly ! Où tu l'as trouvé ?

-A la cave.

Donc la maison possède une cave. C'est noté.

-Je te remercie, seulement il risque d'y avoir un léger souci.

-J'ai vérifié, le jeu est complet, les billets sont en bon état...

-Je ne peux pas y jouer seule.

-Pourquoi ?

Je marque un temps de pause, oscillant entre son visage accusateur et la boîte au creux de ses mains. Je suis prise d'un doute.

-Tu as déjà joué à ce jeu, n'est-ce pas ?

-Jamais.

Tout s'explique. Prise entre une envie de tromper l'ennui et la crainte qu'il ne se détourne en reprenant la boîte avec lui, je me risque à lui faire une demande des plus surprenantes.

-Tu veux bien qu'on fasse une partie ?

-Tu veux dire...tous les deux ?

Qui d'autre ? Mon regard timide le plonge dans une profonde hésitation. Il se durcit soudainement :

-Tu as cru que j'étais là pour te divertir ! Tiens, débrouille toi toute seule avec ce truc !

Je manque son geste et laisse échapper le jeu de mes mains. Tout son contenu s'étale au sol dans un bruit strident. Nous échangeons un regard, interloqués, avant que je ne me baisse pour ramasser les petits objets et les billets éparpillés devant moi.

-Même pas capable de tenir quelque chose dans ses mains ! Empotée va !

Il se met à genoux et m'aide à tout ranger. Son côté maniaque reprend une fois de plus le dessus. Ou bien c'est la culpabilité de m'avoir mal traitée qui parle... Il n'avait jamais été aussi froid. Sauf peut-être le jour de mon arrivée. Il ne doit plus savoir quoi faire de moi. Je suis certaine qu'il n'a toujours pas de nouvelles de qui que ce soit de ma famille. Il doit élaborer un plan afin de pouvoir se débarrasser de moi sans éveiller les curiosités. Si l'argent n'est pas sa principale motivation, il doit être bien déçu de n'avoir aucune réaction de la part de mon père. S'il ne m'avait pas interrompue le jour de mon arrivée, je le lui aurais prédit et je serais peut-être déjà libre. Mes pensées sont détournées vers sa main se posant sur la mienne. Nous avons apparemment choisi de ranger le même billet. Je contemple ce geste anodin avec la même intensité que lui. Le manque de contact humain peut nous rendre si sensible... Il se reprend au moment où mon regard croise le sien :

-Je vais te chercher des draps propres.

Il se lève et se détourne précipitamment en prenant soin de refermer à clé derrière lui. Nous devrions nous frôler plus souvent. J'aurai régulièrement de nouveaux draps.

A genoux face à la porte, mon regard s'arrête sur le trou de la serrure. A aucun moment je ne l'ai vu fermer la porte à clé lorsqu'il me rendait visite. Les seuls moments de latence pendant lesquels elle reste ouverte sont ceux en sa présence. Intéressant.

Je vais attendre qu'il m'apporte les draps qu'il m'a promis et lorsqu'il les changera, je foncerai vers cette porte et m'enfuirai le plus loin possible. Espérons que la trappe du grenier reste elle aussi ouverte le temps de ses visites, sinon le palier sera le point le plus lointain que je pourrai atteindre.

Pendant plusieurs minutes, je m'affaire à trier les cartes des villes du jeu par valeur, puis par couleur avant de faire un solitaire en tentant de deviner quelle carte se cache derrière la précédente...bref, une activité comme une autre.

Lorsque je perçois de nouveau des pas dans les escaliers, je suis plus attentive que jamais à chacun des sons émis par Thomas. D'abord le grincement des marches. Ensuite le bruit de la trappe. Les cinq pas le menant à la porte. Le bruit sourd, sûrement un cadenas qui s'ouvre et vient frapper le plancher. Puis le bruit de la clé. Un seul tour. Le mouvement de la porte.

-Tu n'as pas bougé depuis tout à l'heure ?

Il la referme mais la clé reste à l'extérieur. *Bingo !*

-Je m'occupe comme je peux, je déclare avec un air triste.

La pitié est sur le point de le gagner mais je n'ajoute rien, de peur de le détourner de cette émotion.

-Ils sont bleus, je n'avais pas d'autre couleur, fait-il en référence aux draps pour changer de sujet.

-Pitié Thomas, ne me dis pas que tu crois encore en ce bon vieux cliché de genre, le rose pour les filles et le bleu pour les garçons !

Il hausse les épaules. Je l'observe avec attention changer la taie d'oreiller puis le drap housse. Vient le tour de la couette. Je place mes mains de part et d'autre de mes fesses pour m'élancer le plus rapidement possible et plie une jambe afin de prendre mon meilleur appui. Je m'apprête à faire le sprint de ma vie. Je me lance.

-Finalement, on peut faire une partie si tu veux. Une seule. Je ne vais pas passer ma soirée ici.

Sa réaction me coupe l'herbe sous le pied. Je retombe aussitôt sur mes fesses et reste hébétée. En une fraction de seconde, je ne sais plus ce que je dois faire. Bizarrement, je n'ai pas envie de l'attrister ou de briser la confiance qu'il a en moi. Je sais, c'est bête. J'ai déjà eu l'occasion de m'enfuir et je ne l'ai pas fait. Pourquoi maintenant ? Si seulement je pouvais être sûre de recouvrir ma liberté d'ici peu de temps, je resterais sans hésiter.

-Tu n'auras plus longtemps à moisir ici. Tout sera terminé dans quelques jours.

Cet homme est télépathe ma parole !

Mes yeux s'écarquillent mais pour ne rien montrer, je baisse la tête et lui réponds par un léger grognement censé montrer mon soulagement. Il secoue une dernière fois la couette avant de venir s'installer en tailleur face à moi.

-Tu m'expliques les règles ?

J'enfile mon visage de joueuse de poker et lui rends un sourire agréable en lui montrant le plateau de jeu et les possibilités qu'il offre. Je lui présente ensuite les pions. Je choisis le chapeau haut-de-forme et le prends dans ma main pour m'assurer qu'il ne le choisira pas. C'est le seul pion avec lequel je joue au Monopoly depuis que je suis petite, je tiens à conserver cette tradition. Oui, même dans des conditions comme celles-ci.

-Je prends le chien.

-Le scottish-terrier, je le reprends.

Il pouffe de rire.

-Oui si tu veux. Je prends le scottish-terrier, insiste-t-il.

Nous commençons la partie et très vite, Thomas se révèle impitoyable. S'il ne me l'avait pas affirmé, je parierais qu'il sait déjà jouer. Comme par hasard, je finis très vite en prison... Une habitude, chez moi.

Nous ne voyons pas le temps passer. Je ne demandais que ça. Thomas est un mauvais joueur doublé d'un tricheur compulsif qui vole un petit billet dès que je lance les dés mais il se radoucit chaque fois que je passe devant l'une de ses nombreuses acquisitions et ne me fait pas payer le prix fort. Notre passionnante épopée est mise sur pause lorsqu'une sonnerie retentit.

Il a un téléphone ?

L'adrénaline qui l'anime est belle à voir. Je comprends tout de suite de quoi il s'agit. Ce n'est pas un téléphone ordinaire, mais LE téléphone avec lequel tout ravisseur entre en contact avec les proches de la victime. J'ai vraiment trop regardé de téléfilms à suspense.

Son expression et son regard changent, le faisant revenir à son rôle de bourreau.

-Si tu bouges ou que tu parles avant d'en avoir la permission, je te tue.

Je reste assise et hoche la tête. C'est la première fois qu'il me fait aussi peur. C'est également la seule fois où je le vois réellement déterminé à obtenir ce qu'il souhaite.

Il se rue sur le palier et ferme la porte derrière lui mais je peux entendre sa conversation.

-Allo ? Vous avez réfléchi ? Non. Impossible.

Il marque un temps de pause.

-Une seule personne. Je vous la passe, vous avez deux minutes.

Il ouvre soudain la porte, me fait signe de me lever et me tend le téléphone. Je prends peur mais il insiste.

Faites que ce ne soit pas lui, faites que ce ne soit pas lui...

-Billie ?

Je reconnais la voix nasillarde de ma sœur.

-Tess ! C'est toi !

Elle se met à pleurer. Je tremble à l'idée de la savoir inquiète et assez loin pour ne pas pouvoir la consoler.

-Tu es où ? On te traite bien ?

-Dans un grenier. Je ne sais pas où exactement. Ne te fais pas de souci pour moi, tout va bien.

-On ne sait pas ce qu'ils te veulent, papa est en train de négocier.

Pourquoi utilise-t-elle le pluriel pour parler de Thomas ? Ma famille pense que je suis détenue par plusieurs personnes... Je me crispe lorsqu'une deuxième personne prononce mon nom.

-Billie ma chérie, comment vas-tu ?

Thomas n'est pas indifférent à mon changement d'humeur, je réponds en prenant soin de le regarder dans les yeux et lui faire comprendre que je n'ai surtout pas envie de parler à cette personne.

-Bien, papa.

Il me reprend le téléphone des mains.

-J'avais dit une seule personne ! C'est la dernière fois que vous prenez cette liberté Monsieur Hopkins. C'est compris ? Vous voulez revoir votre fille en vie n'est-ce pas ?

J'affiche un sourire franc qu'il ne peut remarquer tant il est absorbé par la conversation qu'il mène avec mon père.

-Une dernière phrase. Vous avez dix secondes.

Il met le haut-parleur et présente le téléphone dans ma direction mais je ne m'en saisis pas.

-Je t'aime ma Billie. Je vais te retrouver, où que tu sois.

Thomas raccroche avant que ma sœur ne puisse me dire au revoir. Mon esprit reste bloqué sur les dernières paroles de mon père. « Où que tu sois ».

Je ne serai jamais libérée. Jamais. Maintenant qu'il se soucie de mon enlèvement, je suis sûre qu'il a mis les journalistes et tous les flics qu'il connaît sur le coup. Si on me retrouve, je devrais rentrer chez moi.

Hors de question.

Sans regarder Thomas, je fonce sur la porte restée ouverte et m'engage sur le palier du grenier.

-Billie !

Je dévale les marches et l'entends se mettre à ma poursuite mais je ne m'arrête pas. Une fois sortie du grenier, je m'engouffre dans un long

couloir assez étroit, débouchant lui-même sur d'autres escaliers. Je les prends sans hésiter et me retrouve dans un salon assez modeste. Je prends une grande inspiration et file tout droit dans l'espoir de trouver une sortie mais entre dans une cuisine. Par chance, une porte battante au fond de la pièce donne accès à l'extérieur.

-Reviens tout de suite !

Les hurlements de Thomas ne me font pas peur. J'embrasse mon salut et pousse cette dernière porte avant de courir en direction de ce qui ressemble à une forêt. La maison était donc bien entourée d'arbres. L'obscurité m'oblige à prêter davantage attention à mes pas qu'à mon allure et je ralentis sans le vouloir.

-Billie, arrête-toi ! crie Thomas, à mes talons.

J'accélère, pensant le distancer mais juste avant d'atteindre l'orée de la forêt, un bras m'agrippe l'épaule et me fait tomber en arrière. J'entraîne Thomas dans ma chute en tentant de me dégager. Il vient s'écrouler sur moi. Dos à terre, je continue de me débattre et le prie de me lâcher. Rien n'y fait, il m'agrippe les poignets et me maîtrise en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Plaçant ensuite une main sur ma bouche, il tente de me raisonner.

-Calme toi. De toute façon personne ne peut t'entendre, il n'y a que de la forêt autour de nous.

Je concentre toute ma haine dans un regard et me résigne à me taire. Je suis tellement furieuse et frustrée de n'être parvenue à entrer dans cette forêt que je ne pense pas à ce qui m'attend lors de mon retour en case « prison ».

Lorsqu'il retire enfin sa main de ma bouche, je prononce tout bas en le fixant dans les yeux :

-Si tu ne veux pas avoir à me courir après une fois de plus, tu devrais m'assommer. Parce qu'une fois debout, je vais me remettre à courir et cette fois-ci, tu ne pourras pas m'arrêter.

-Si tu crois que je vais te laisse faire, tu rêves.

Il se redresse et retire la ceinture de son jean. Sans me laisser le temps de réagir, il attrape l'une de mes chevilles. Je me débats mais il parvient à réunir mes jambes et me ligoter.

-Essaie de courir plus vite que moi maintenant, princesse.

-Laisse-moi partir, je le supplie.

-Non.

La conversation est terminée. Il me porte tel un baluchon sur ses épaules jusqu'au grenier. Une fois sur place, il me dépose sur le lit et me libère. Je me laisse faire, prenant conscience qu'une deuxième tentative d'évasion serait tout aussi vaine que la première.

-Je ne pensais pas y être obligé mais tu ne me laisses pas le choix.

Il sort une paire de menottes du tiroir de la table de chevet et m'enserme le poignet droit à l'un des barreaux du lit. Sans dire un mot, il place la clé des menottes sur une des étagères de la bibliothèque. Quel sadique ! Il veut me faire payer ma trahison en me faisant miroiter un espoir infime de liberté.

Mieux, il veut me rappeler ce que j'ai perdu lorsque j'ai passé le pas de cette porte. Je suis dégoûtée au point d'en avoir envie de vomir mais je ne le lâche pas des yeux. Avant de partir, il met un grand coup de pied dans le jeu de Monopoly resté au sol.

-Trop bon, trop con, lance-t-il avant de disparaître.

Alors sa réaction n'est qu'une question d'orgueil mal placé ? Qu'il aille se faire foutre ! L'avoir blessé m'indiffère complètement. Je n'ai pas fui pour lui échapper mais pour ne pas avoir à revoir mes démons et qu'il le comprenne ou pas m'importe peu. Maintenant, tout ce que je souhaite, c'est être seule et ne plus jamais voir personne. Je rumine et me repasse en boucle ma tentative d'évasion. Dans toutes les situations, peu importe mes choix, je n'aurai jamais pu lui échapper. Il faut que je me rende à l'évidence, il est plus fort et plus rapide que moi. Avoir le dessus physiquement n'est plus une option. Si je veux m'en sortir, si je veux échapper à tout le monde, je vais devoir réfléchir.

Jour J

-Maman ! Tu n'aurais pas vu mes clés ?

-Quoi ?

-Mes clés ! Tu ne les as pas vues ?

-Non. Prends les miennes si tu dois sortir.

-Ça m'inquiète...je les ai cherchées partout mais pas moyen de mettre la main dessus.

-Elles ne doivent pas être loin. Je vais faire des courses, tu as besoin de quelque chose ?

Je ne lui réponds pas, trop accaparée par la perte de ces maudites clés.

-Je n'en ai pas pour longtemps. Si tu dois vraiment partir, prends le trousseau de ton père. Il rentre tard ce soir, ça ne le dérangera pas.

Des frissons parcourent ma colonne vertébrale. Je ne préfère pas penser à lui maintenant.

-Je dois seulement rejoindre Trayvor vers seize heures... je les retrouverai d'ici là.

-C'est toi qui vois. Tu diras bonjour à ton copain de ma part.

-Je te l'ai déjà dit maman, Trayvor est un ami.

-Oui oui. A tout à l'heure ma Jelly Billie !

Je déteste quand elle m'appelle comme ça ! Sans trop porter mon attention sur elle, je monte en direction de la salle de bain. Une douche me fera le plus grand bien...et me rappellera sûrement où j'ai laissé mes clés. Aux gloussements qui émane de la pièce dont la porte est entrouverte, je constate que ma sœur a déjà pris les lieux d'assaut. Je hisse le drapeau blanc.

-Tess ? Tu en as encore pour longtemps ? je demande avec légèreté.

Aucune réponse. Je toque à la porte, plus insistante.

-Il y a quelqu'un là-dedans ?

-Je suis occupée ! Va te laver dans la salle de bain des parents.

-Tous mes produits sont ici !

-Alors reviens plus tard !

Je décide, résignée, de vaquer à d'autres occupations quand j'entends ricaner. Deux rires francs s'échappent de la buée qui parvient jusqu'à moi.

-Teresa Hopkins, si c'est pour faire autre chose que prendre une douche, sors de là tout de suite !

-C'est ça !

-Sors de là ou je rentre !

L'eau cesse de résonner sur les parois de la douche. La porte de la salle de bain s'entrouvre et laisse apparaître la tête de ma chère petite sœur.

-Euh...tu peux te tourner ?

-Franchement ? Tu n'as pas de...

-Disons qu'on était déjà nues avant d'entrer...

-Bon ça va ! Sortez maintenant !

Couvertes de deux immenses serviettes de bain, ma sœur et sa petite copine se trémoussent jusqu'à sa chambre, laissant derrière elles de petites flaques de la forme de leurs pieds.

-Salut Billie.

-Salut Pep's...

-On est vraiment désolées.

-Parle pour toi !

-Oh ça va je t'ai entendue, vieille coincée ! bête ma sœur depuis son dressing.

Pep's m'adresse un de ses regards gênés dont elle a l'habitude avant de disparaître, elle aussi.

Pep's, aussi connue sous le nom de Maria Santino, fille d'immigrés italiens ayant fait fortune dans le commerce de la chaussure, est un personnage à elle seule. Lasse d'obéir à ses grands-parents qui l'ont élevée comme leur propre fille, elle a fugué chez les voisins le soir de Noël. Autrement dit, chez nous. C'était il y a trois ans, depuis elle n'a plus quitté la maison. Ma sœur et elle ont vécu ce qu'elles décrivent comme un « véritable coup de foudre ». J'aurais plutôt dit qu'elles avaient chacune trouvé en l'autre la partenaire idéale de rébellion. Tess a surtout trouvé en Maria son extrême opposé.

Toujours dynamique et enjouée, qualités qui lui ont valu son surnom, elle a su soutenir ma sœur lorsqu'elle a été victime de harcèlement au lycée. Voir ma sœur sourire de nouveau est le plus beau cadeau que Pep's a pu nous faire en débarquant dans nos vies.

Je divague, pensant à quel point le coming out de Tess a dû être difficile. Je me souviens encore de la honte qui transperçait le regard de ma mère lorsqu'elle l'a appris. Ma sœur est vraiment courageuse...même si les gloussements qui ont repris de plus belle au bout du couloir ne le montrent pas de prime abord. En sortant de la douche, j'entends la porte du rez-de-chaussée claquer.

-Maman c'est toi ? Tu as oublié quelque chose ?

Je n'ai pour seule réponse qu'un bruit de pas s'engageant dans les escaliers. Je m'emballe dans ma serviette de bain avant de poursuivre mon monologue :

-Finalement je n'ai plus de dentifrice, si ce n'est pas trop tard.

La porte de ma chambre, en face de la salle de bain, s'ouvre et se referme avec délicatesse.

-Maman ?

C'est étrange...ma mère n'entre jamais dans ma chambre. Et surtout pas sans m'adresser la parole.

J'enfile mes vêtements en vitesse et décide d'aller vérifier par moi-même ce que trafique ma mère. Tout en me frictionnant les cheveux avec ma serviette pour les sécher, je me dirige vers ma chambre mais laisse le doute s'emparer de moi.

J'hésite un instant, la main au-dessus de la poignée, pensant que ce n'est peut-être pas ma mère qui est entrée. Elle m'a dit qu'il ne devait rentrer tard...et si ? J'efface tout de suite cette idée de ma tête. Ça ne peut être qu'elle !

Je me ravise et entre. Surprise par l'obscurité, je constate que mes volets, ouverts le matin même par mes soins, sont fermés. Un objet brillant posé en évidence sur mon lit attire mon regard.

-Mes clés ! Mais c'est quoi ce...

Je m'approche pour m'en saisir. La porte se referme derrière moi avec fracas, me laissant dans le noir le plus complet. Je cours vers l'interrupteur le plus proche mais est stoppée par l'emprise de deux bras musclés qui me décollent du sol en agrippant ma taille. Avant que je n'aie le temps de réagir, une des mains me libère pour se coller sur ma bouche. Tandis que

l'autre resserre son emprise, je tente de me débattre mais ma tête devient lourde, trop lourde. Je me laisse couler contre mon gré dans les bras de ce parfait inconnu.

OceanofPDF.com

Vingt-deuxième jour

J'ai la bouche sèche. Le lavabo me fait de l'œil mais je suis incapable de m'y rendre. J'ai tenté de m'arracher à ces menottes sans y parvenir et me suis tellement acharnée que la peau de ma main en est brûlée. Thomas est venu m'apporter un plateau hier sans dire un mot ni même avoir un regard pour moi. J'attends sa venue avec de plus en plus d'impatience. Presque vingt-quatre heures sans pouvoir aller aux toilettes, c'est long. Très long. Il faut dire que je ne bois pas beaucoup. Je crois être l'objet d'une hallucination lorsque je l'aperçois entrer, tout sourire, avec un plateau composé de fruits frais et de deux sandwiches préparés à la main. Ils sont coupés en triangle, comme je les aime.

-Tout sera terminé ce soir, chantonne-t-il, guilleret.

Je m'étouffe avec une bouchée de mon sandwich.

-Comment ça ?

Il ne me répond pas et s'affaire à coller d'énormes pavés noirs sur les murs.

-C'est quoi tout ce cirque ?

Je n'ai, encore une fois, aucune réponse de sa part.

-Fini ! s'exclame-t-il, enjoué, en se détournant des blocs noirs.

Il vient croquer dans mon sandwich et me souhaite une bonne « dernière journée » en s'éclipsant. Avant d'entendre le son de ses pas dans les escaliers, je perçois qu'il s'attarde pour finalement faire demi-tour. Il ouvre de nouveau la porte, se saisit de la clé des menottes et me la jette au visage.

-Cadeau.

Il repart ensuite comme il était venu. Qu'est-ce qui lui prend ? Qu'est-ce qu'il veut dire par ma « dernière journée » ? Son état presque extatique ne présage rien de bon...

Je prends le temps de savourer le contenu de mon plateau. Quoi qu'il ait pu dire, je ne pourrai le comprendre que le ventre plein. Chaque bouchée est un régal tant la faim qui me tiraillait était profonde. Je pense ne jamais avoir autant apprécié un sandwich et une coupelle de fruits. Sans parler de la bouteille de jus d'orange pressé. J'ai d'abord décidé de la réserver pour « plus tard », mon cerveau reptilien ayant pris depuis peu le contrôle de mes pensées et cherchant à préserver mon corps de restrictions prochaines. Pourtant, mon instinct me dit qu'il n'y aura sans doute pas de « plus tard » et que je devrais la savourer sans attendre. L'envie l'emporte sur la raison et je vide la bouteille d'une traite. Enfin libérée de mes chaînes, j'en profite pour utiliser mes « toilettes » avant de marcher longuement à travers mon studio. La marche est stoppée par l'arrivée soudaine de Thomas.

Il entre, chargé d'une longue bassine en métal. Elle me rappelle les abreuvoirs que j'apercevais dans les films de western que ma mère adore. Les regarde-t-elle seule depuis que j'ai quitté la maison ? C'est bien la seule chose que nous partagions elle et moi...

Fier de lui et de l'exploit qu'il vient d'accomplir en portant cette baignoire de fortune jusqu'à moi, Thomas a le cœur léger. Il pose la bassine au centre de la pièce, se munit d'un pichet qu'il avait placé à l'intérieur et se rend au

lavabo afin de le remplir d'eau chaude. A plusieurs reprises, il réalise des allers-retours semblables.

Il sort enfin un minuscule flacon de sa poche arrière de pantalon et le verse dans la bassine. Il remonte la manche de sa chemise en jean pour y plonger le bras et y faire des mouvements circulaires. Je l'observe s'activer sans dire un mot. Assise sur le lit, je contemple ce qui ressemble à s'y méprendre à un bain moussant aux senteurs d'agrumes. En fermant les yeux, je peux presque me remémorer la tranquillité que j'éprouvais lorsque je prenais un bain chez moi. Ils avaient exactement la même odeur...

-Déshabille-toi.

La consigne de Thomas me replonge dans la réalité du grenier. Je l'interroge du regard, surprise.

-Je veux laver tes fringues avant de partir, justifie-t-il en haussant les épaules.

-Va attendre sur le palier. Je t'appellerai dès que mes « fringues » seront disponibles, j'exige froidement.

Il s'exécute pour la première fois sans me contredire ou ajouter une des répliques cinglantes dont il a l'habitude. Une fois sur le palier, il laisse la porte entrouverte. Pas assez pour pouvoir m'observer mais assez pour pouvoir m'entendre l'appeler sans que je n'aie besoin d'hurler son nom.

Je me déshabille très vite. Le t-shirt « Nirvana » et le short en jean que j'avais sur moi depuis maintenant plus de deux semaines commençaient à m'irriter la peau et à sentir la transpiration. Je procède à l'identique avec mes sous-vêtements, réalisant que je les porte depuis maintenant vingt-deux jours. Rien que cette pensée me provoque un haut le cœur.

Je plonge d'abord une main dans la bassine afin d'être certaine que l'eau ne soit pas brûlante ou qu'il n'ait pas versé un produit irritant à la place du bain moussant que j'avais cru reconnaître.

L'eau est parfaite. J'y entre avec plaisir et place mes mains de part et d'autre de la bassine avant de me laisser entièrement submerger. Lorsque je relève la tête, Thomas m'observe, adossé à l'entrée. Un grand sourire aux lèvres, il ajoute :

-Ça fait du bien, hein ?

Je place mes cheveux mouillés en arrière avant de répondre :

-Je ne t'avais pas dit d'entrer.

-J'ai demandé la permission, princesse, mais tu étais déjà la tête sous l'eau, admet-il en conservant son sourire.

Il se penche pour ramasser mes affaires. Le voir aussi joyeux et attentionné envers moi me ferait presque oublier ces dernières quarante-huit heures. Je reste toutefois méfiante et profite de son humeur pour le questionner.

-Pourquoi tu m'as dit que c'était ma dernière journée tout à l'heure ?

-Parce-que c'est le cas.

La sérénité et le sérieux de sa réponse feraient pâlir le plus dangereux tueur en série. Sa réponse se voulait rassurante pourtant elle me provoque un frisson qui résonne jusque dans ma colonne vertébrale.

-Tu vas me tuer aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Autant tenter le tout pour le tout. Thomas éclate d'un rire franc puis me dévisage du regard pour appuyer le ridicule de ma question. Prenant conscience de mon air sérieux et fermé il se radoucit.

-Tu crois vraiment après tout ce temps que j'ai l'intention de te tuer ?

Je hausse les épaules.

-Crois-moi Billie, si c'était ce que je voulais, je ne me donnerais pas la peine de laver tes vêtements et de transporter une baignoire jusqu'au grenier. Maintenant profite de ton bain, tu as de la visite tout à l'heure.

Non...

Tout prend enfin sens. C'est mon dernier jour ici parce qu'il a prévu de me rendre à mon père. Il a dit qu'il me retrouverait et c'est ce qu'il a fait. Il tient toujours parole...

Sans m'en apercevoir, je pleure à chaudes larmes dans mon bain sans plus aucune bulle. Thomas est parti sans que je ne le réalise. Mon seul espoir réside en lui, en sa capacité à percevoir mon trouble face à mon père. Si j'ai appris une chose pendant ma captivité ici, c'est l'empathie dont il peut faire preuve envers moi. Tant que je ne suis pas seule avec Richard, tout se passera bien. Je tente de me rassurer face à l'inévitable qui, aux dires de Thomas, ne saurait tarder.

Après quelques minutes, loin d'apprécier la chaleur et l'apparente quiétude qu'il dégage, je sors de mon bain et vais m'enrouler dans mes draps.

Thomas revient peu de temps après pour m'apporter des vêtements propres. J'ai le droit à une petite robe à volants rouge que je reconnaitrais entre mille. C'est la robe que je préfère de mon dressing.

Deux pensées m'oppressent soudain : d'abord, Thomas m'a laissé moisir dans les mêmes vêtements tout ce temps alors qu'il avait accès à ma garde-robe. Ensuite, quelqu'un lui a fourni cet accès.

Toutes mes certitudes s'effondrent tel un château de carte sur lequel on aurait précipitamment soufflé. Mon père est derrière tout ça depuis le début.

Les draps qui maintenaient jusqu'ici mon angoisse ne sont plus en capacité de la contenir et je commence à suffoquer.

Thomas se met à paniquer.

-Ça ne va pas, Billie ?

-Comment ça pourrait bien aller ? je parviens péniblement à souffler.

Sa moue coupable me certifie qu'il sait tout.

Il dépose les affaires sur le lit, les larmes aux yeux et s'approche de moi pour m'embrasser furtivement sur le front, plaçant sa main derrière ma tête.

-Crois-moi, j'essaie d'atténuer cette journée du mieux que je peux, confesse-t-il.

La haine qui s'empare de moi est si violente que je le repousse, les deux bras en avant, laissant tomber les draps qui m'entouraient et lui hurle de me

laisser seule.

-Dégage d'ici !

Je lui frappe le dos à coups de poings à mesure qu'il avance pour sortir et répète sans cesse la même phrase.

-Casse-toi !! Dégage !

Comment ai-je pu être aussi stupide ?

Je le pousse une dernière fois et lui claque la porte au nez. Toutes les injures que je connais sortent en flot continu pendant quelques minutes après sa sortie si bien que je ne l'entends même pas descendre les escaliers et refermer la trappe.

Après un moment, assise au centre de la pièce, complètement nue et les cheveux encore humides, je me lève péniblement et enfile les sous-vêtements et la robe posés sur mon lit. Je mets mon corps en mode automatique pour la première fois et agis tel un robot. Une fois habillée, je me dirige vers le lavabo et me coiffe les cheveux en arrière avec mes doigts. Je les attache avec le seul élastique présent sur le rebord et essuie les larmes séchées sur mon visage en le frottant vigoureusement de mes mains. Je ramasse le drap resté au sol et le replace correctement sur le lit en prenant soin de tapoter une dernière fois l'oreiller. J'aurais au moins la satisfaction de quitter cette pièce telle qu'elle était lors de mon arrivée.

Pour finir, je prends trois grandes inspirations et me prépare mentalement à affronter la pire journée de mon séjour. Ce studio n'est pas si accueillant finalement...

Debout face à la porte, je regarde fixement la poignée. Elle finit par s'activer pour dévoiler l'être que je redoute le plus.

-Billie ! Ma chérie !

Je vis la scène au ralenti. Mon regard s'attarde sur le visage fermé de Thomas. Une silhouette imposante se précipite sur moi et m'enlace avec force. Je n'ai aucune réaction.

-Vous avez cinq minutes, prévient Thomas.

-Tu vas bien ? Ce monstre ne t'a pas touchée j'espère ?

La porte se referme et je porte enfin le regard vers mon père.

-Pas comme toi, sois en certain, je lui réponds avec un calme non simulé.

J'ai une gifle pour réponse. Je le reconnais bien là. Les mots lui ont toujours manqué quand on touche un point sensible.

-Tu ne sais pas à quel point tu m'as manquée !

Il se saisit de mon menton pour introduire sa langue dans ma bouche avec force. Je ne bouge pas.

Il s'écarte ensuite et appuie ses deux mains sur mes épaules pour m'obliger à me baisser. Je me mets à genoux.

-Tu vas me remercier d'être venu te sauver, ma chérie.

J'ai envie de vomir. Il déboutonne son pantalon et ouvre sa braguette.

-Tu vas me montrer comment tu m'aimes et après on sortira d'ici.

-Non.

Il étouffe un rire.

-Comment ça « non » ? Tu ne veux pas sortir de cet enfer ?

-Cet enfer dont tu es l'instigateur.

Je le regarde droit dans les yeux. Son visage se décompose. J'ai la sensation qu'il ne voit pas ce à quoi je fais référence.

-C'est bien toi qui m'as enfermée ici ?

Il fronce les sourcils.

-Tu me crois capable de te faire une telle chose ? fait-il en s'agenouillant face à moi.

Il m'embrasse alors dans le cou.

-Si tu n'y es pour rien...

-Dis-moi comment tu m'aimes...

Il laisse glisser ses mains sur ma poitrine et se saisit de mes bras pour m'allonger au sol. Mon dos frissonne au contact du parquet. Prenant bien soin de maintenir mes bras de part et d'autre de mon visage, il vient se coller contre moi et m'embrasse le buste puis la poitrine.

-Dis-le...

La porte s'ouvre avec fracas et laisse apparaître Thomas, déterminé, un fusil de chasse à la main.

-Recule ! lui hurle-t-il.

-Voyons, mon petit Thomas, je crois que nos cinq minutes nous appartiennent, prononce calmement mon père en se redressant.

Il lève les mains au niveau de son torse. Son pantalon lui tombe sur les chevilles. C'est d'un ridicule...

-Ton temps est écoulé sale connard !

Tout va très vite. J'entends une détonation. Mon père s'écroule au sol. Thomas recharge l'arme et vient se placer au-dessus de lui. La peur se répand dans tout son corps et va jusqu'à le faire trembler. Il tourne la tête vers moi.

-Je te hais, je prononce, en le regardant droit dans les yeux.

Thomas tire une seconde fois.

Une larme coule doucement sur le visage figé de mon père.

Je me redresse et prends appui sur mes genoux pour me relever sans perdre l'image de son corps sans vie. Il faut que je la maintienne le plus longtemps si je veux y croire. La réalité me transperce tout à coup comme les balles qui lui ont ôté la vie. Je redresse la tête vers Thomas. Il se précipite sur moi et me prends dans ses bras. J'accueille son étreinte avec un soulagement profond.

-C'est fini, lâche-t-il dans un souffle.

-*C'est fini*, je me répète mentalement, en me laissant aller à pleurer dans ses bras.

OceanofPDF.com

Vingt -troisième jour

Thomas ne desserre son étreinte qu'après avoir senti que j'étais complètement calmée.

-Suis-moi, m'intime-t-il en me tendant la main.

Je m'en saisis sans hésiter et sors enfin du grenier qui m'aura libérée de tant de mes démons. Je m'engage avec lui dans les escaliers, l'observe laisser la trappe ouverte et prends les seconds escaliers nous menant au salon. Il m'assied sur un des canapés en velours vert et me tend un verre d'eau.

Les volets ne sont pas fermés ce qui me permet d'observer la forêt qui entoure la maison. Elle est rassurante, même dans les nuits les plus sombres comme celle que nous vivons. La pendule en chêne m'indique qu'il est minuit passé. J'entame donc mon vingt-troisième jour dans cette maison.

-Reste ici, je dois passer un coup de fil, intervient Thomas.

Je n'ai pas l'intention de bouger. Pour une fois, m'échapper n'est pas une solution envisageable.

Quelques secondes s'écoulent avant que Thomas ne revienne, se ruant vers la télécommande de la télévision. Toujours au téléphone, il met la chaîne des informations. On y décrit la disparition de mon père depuis quarante-huit heures ainsi que la mienne. Ma mère est interviewée, en pleurs.

-Je suis sans nouvelle de mon mari et de ma fille...

Je n'entends pas la suite, Thomas coupe le son.

-Qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-il à son interlocuteur.

Il se détourne lorsque sa photo apparaît à l'écran.

-Thomas, regarde ! je l'interpelle.

Il monte le son.

« -Thomas Hardings travaille avec Monsieur Hopkins, il est le dernier à l'avoir aperçu en vie dans le cabinet d'architecte de ce dernier. A l'heure actuelle, aucun lien n'a été établi entre Monsieur Hardings et la disparition de notre victime. »

-Merde...chuchote Thomas.

Je suis aussi préoccupée que lui par sa situation. Que va-t-il faire ?

-Ne t'affole pas, on ne l'avait pas prévu si tôt c'est tout, continue-t-il.

J'aimerais bien savoir à qui il parle...

-Oui tu as raison, c'est plus prudent. On se retrouve là-bas.

Il raccroche et se gratte le menton tout en me fixant.

-Tu te demandes ce que tu vas faire de moi, n'est-ce pas ?

-Pas du tout. Je me demande si je vais te laisser le choix...

-De quel choix tu parles ?

-Je pensais te proposer de partir par tes propres moyens ou t'accompagner chez toi. Ce n'est plus d'actualité maintenant.

-Comment ça ? Ce n'est pas mon père qui devait...

-Ton père devait mourir.

-Je ne comprends pas.

-Tu étais l'appât. Ta présence me permettait d'attirer Monsieur Hopkins jusqu'ici pour pouvoir le tuer sans que personne ne le sache.

-Personne à part moi.

-Même pas toi. Je ne devais pas intervenir là-haut. Je préparais tout quand je l'ai entendu...

-Tu veux dire que ce n'est pas lui qui a organisé tout ça ?

-Quoi ? Bien sûr que non !

-Donc, tu savais.

-Tu te souviens de la fête chez toi ? Celle du cabinet, organisée par tes parents ?

Je lui intime de poursuivre.

-On avait fait une super bataille d'eau. Tu étais trempée et ton père est arrivé sur toi en courant, t'a pris par la main et a dit à tout le monde qu'il ne fallait pas que tu restes dans cet état-là parce-que tu avais une santé fragile. Quand j'ai vu ton regard se remplir de peur quand il t'a emmené à l'intérieur de la maison j'ai compris. Je vous ai suivis et j'ai eu la confirmation de l'horreur que j'avais imaginée...

Je baisse la tête, honteuse.

-Je savais que tu étais son point faible, conclut-il.

Il prend place à côté de moi.

-Tu m'as enlevée pour me protéger ? je demande, perdue.

-En quelque sorte. Je savais que tu devrais l'affronter en haut à un moment donné mais je ne pensais pas qu'il était capable de se comporter comme un chien dès qu'il te retrouverait...

-Pourquoi vouloir l'attirer ici ?

-Pour le tuer, je te l'ai dit.

-Mais pourquoi ça ?

-J'ai mes raisons.

Il ne me dira rien ce soir. Je dois savoir ce qu'il cache, j'ai l'intime sensation que la haine qu'il ressentait pour mon père n'a pas été causé par la simple vision de lui et moi à cette fameuse fête.

-Je te laisse cinq minutes pour reprendre tes esprits et on y va, assène-t-il sans préambule.

-Pardon ?

-Tu te doutes bien que, maintenant que tu sais tout ça, je ne vais pas te laisser rentrer chez toi.

Il a l'air sérieux mais son expression se veut rassurante. Je comprends, la confiance n'a jamais été son point fort. Je pourrais sortir d'ici et aller raconter comment il vient d'abattre froidement mon père devant mes yeux. Je ne pourrais pas dire à quel point ce geste a provoqué en moi un élan de soulagement et de libération. Je ne pourrais pas non plus dénoncer mon père pour inceste. Je n'aurais pas à le suivre jusqu'à chez moi en prétendant que ma petite vie telle qu'elle était avant ma séquestration me convenait. Rien ne ressemblera plus à ce que j'ai connu alors je n'ai pas de raison de ne pas le suivre.

Je pose mon verre et me lève d'un bond.

-Je n'ai pas besoin de cinq minutes. Je suis prête.

Son air surpris ne me perturbe pas, je me positionne face à lui et attends ses instructions.

-Allons-y, princesse, fait-il en m'indiquant la porte d'entrée à l'opposé du salon.

Nous sortons et nous dirigeons d'un même pas vers la voiture de collection de Thomas. Elle est chargée à l'arrière de nombreux sacs noirs en cuir. De l'argent ? Mon père l'aurait payé pour ma libération ?

Sans tenter de tout comprendre, je prends place sur le siège passager. Thomas s'installe, une bouteille isotherme à la main. Je ne veux pas savoir s'il s'agit de café ou d'un alcool fort, je souhaite simplement quitter cet endroit.

Il se penche doucement vers moi afin que je ne prenne pas peur et ouvre la boîte à gant pour se saisir d'une minuscule télécommande. Il referme la boîte à gant.

-Tu veux bien me tenir ça deux minutes ?

Je m'exécute sans demander plus de précisions. Je pense être à court d'énergie à ce moment précis. Il démarre la voiture et s'engage dans l'allée de gravillon nous menant vers l'orée de la forêt. Il pose sa bouteille dans le porte-gobelet et me reprend la télécommande des mains. Il actionne un petit bouton et la pose délicatement près de la bouteille. Une détonation assourdissante vient entourer la voiture. Je suis prête à sauter de mon siège lorsque Thomas place sa main sur mon genou pour me calmer.

-Ce n'est rien, continue de regarder devant toi, assure-t-il.

Je ne tourne pas la tête de peur de découvrir une bien triste réalité mais mon regard est attiré par une vive lumière se reflétant dans le rétroviseur.

La maison, ou plutôt ce qu'il en reste, est en flamme derrière nous. L'image des blocs noirs installés par Thomas beaucoup plus tôt dans la journée me revient à l'esprit.

-Tu as fait exploser la maison ?

-C'est ça.

Son calme olympien est bien plus surprenant que l'explosion à laquelle je viens d'assister.

Le Thomas que je croyais connaître n'aurait pas été capable d'une telle chose...

Au-delà de la certitude qu'il ait au moins un ou une complice, le fait de découvrir cet aspect de sa personnalité me trouble au plus haut point. Que cache-t-il encore ?

-Où on va ?

Je ne peux peut-être pas tout savoir sur Thomas aujourd'hui mais je peux certainement connaître notre prochain itinéraire.

-On rentre à la maison.

Je me raidis avant de penser à la conversation que nous avons eue avant de partir. Il ne parle pas de me ramener chez moi mais bien de rentrer chez lui. Mais où ? Le Texas ! Il m'emmène au Texas...

-Je ne reverrai pas ma mère et ma sœur prochainement, c'est ça ?

-Ça va dépendre de toi, princesse. Si tu fais ce que je te dis et que tu ne te précipites pas dans la forêt à chaque fois qu'on en voit une tu devrais pouvoir rentrer plus rapidement que prévu chez toi.

-Je n'ai pas l'intention de rentrer. Je veux juste m'assurer qu'elles aillent bien.

-Teresa va très bien, je peux te le jurer.

-Je ne peux pas te demander comment tu sais ça ?

-Non, tu ne peux pas.

-Et pour ma mère ?

-Une femme qui laisse son mari abuser de l'une de ses filles sans lever le petit doigt mérite de souffrir un peu, tu ne crois pas ?

-Elle n'a jamais su...

-Elle savait tout depuis le début. Elle me l'a avoué elle-même.

Je prends une grande inspiration.

-Tu veux qu'on fasse une pause ?

-On vient de partir, c'est ridicule.

Sans en demander plus, Thomas se gare sur le bas-côté et descend de la voiture. Il vient ouvrir ma portière et me demande de descendre à mon tour.

-Qu'est-ce que tu fais ? Il fait nuit on va se perdre dans les bois...

-Suis moi, ne discute pas.

Il prend dans sa veste en jean un paquet de cigarettes et un briquet. Il place une cigarette derrière son oreille, range son paquet puis l'allume en marchant. Je lui emboîte le pas sans comprendre. Il entre dans le sous-bois qui jouxte la route et s'arrête lorsqu'il est assez loin pour que personne ne puisse nous apercevoir. Il se tourne ensuite vers moi et engage la conversation :

-Tu gardes beaucoup trop de choses en toi. Fais tout sortir. Ensuite on reprendra la route et tu pourras dormir tranquille.

-Je suis censée faire quoi au juste ?

-Crier.

Je pouffe de rire mais me ravise lorsque je constate qu'il est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

-On ne sortira pas d'ici tant que tu ne m'auras pas fait un beau cri qui sort du ventre. Allez !

Je me tourne vers la partie la plus obscur du bois et hurle.

-Plus fort !

Je réitère l'opération en allant chercher au plus profond de mes entrailles. Toute la colère, la peine, la frustration accumulées se déversent sans que je n'aie à faire plus d'efforts. Je serre les poings et hurle à m'en rompre les cordes vocales. Des larmes coulent sur mes joues mais elles m'importent peu. Je crie sans m'arrêter tant que je ne suis pas entièrement libérée de mon passé. Je peux partager mon fardeau, je peux enfin m'affranchir du vide et de la solitude qui m'habitaient depuis que mon père était entré pour la première fois dans la salle de bain lorsque j'avais quatre ans. Seuls Thomas et la forêt en seront témoins. Je n'ai pas à cacher ce que je ressens, à jouer à la petite fille modèle du couple à qui tout réussit. Je peux enfin être Billie, tout simplement. Tout ce qui me blessait s'efface et est aussitôt engloutie par la noirceur de la forêt.

Je souffle une dernière fois avant de revenir à Thomas, dont le visage est simplement éclairé par les phares de la voiture encore allumés. Il tire une dernière taffe avant de frotter le mégot sur la semelle de sa chaussure pour l'éteindre et de le jeter au loin.

Sans rien dire, il reprend la direction de la voiture. A ma hauteur, il me donne une légère tape sur l'épaule pour me signifier qu'il est prêt à repartir et qu'il attendra que je le sois aussi. Je prends une minute seule pour respirer à pleins poumons l'air de la nouvelle Billie et me dirige à mon tour vers la voiture. Une fois assise, j'essuie les dernières bribes de larmes restées au coin de mes yeux et attache ma ceinture. La voiture démarre et la radio joue un morceau de jazz. J'avais oublié qu'il existait d'autres musiques que *Purple Rain*.

Thomas avait raison : je sombre presque aussitôt dans un sommeil régénérateur.

Vingt-cinquième jour

Notre périple, démarré il y a maintenant deux nuits, nous prends plus de temps que prévu. Je sais que nous nous rendons au Texas par déduction, mais aussi en surveillant les panneaux nous rapprochant toujours plus de la frontière texane. Nous avons énormément roulé, pris des pauses café, des pauses cigarette pour Thomas, des arrêts pipi pour moi. La radio est notre seule compagnie mais nous nous occupons le plus souvent avec un jeu de carte trouvé sur un banc lors d'un passage dans une station essence près de Phoenix. Nous ne prenons que les petites routes, jamais les nationales et encore moins les autoroutes. Chaque soir, Thomas regarde le journal télévisé sur son smartphone et compare les informations données sur plusieurs chaînes importantes à notre propos. Certaines m'ont déclarée morte. D'autres nous appelle « les nouveaux Bonnie and Clyde » et pensent que j'ai manigancé mon propre enlèvement afin de tuer et escroquer mon père. L'idée est en effet plutôt tentante et je regrette qu'ils l'aient eu en premier. Certaines encore, plus proche de la vérité, pensent que j'ai été détenue afin d'attirer mon père et lui soutirer un maximum d'argent. Des caméras de vidéos surveillance le montrent, la veille de sa disparition, sortant de la banque avec trois grands sacs en cuir noirs. Les mêmes sacs qui trônent désormais à l'arrière de la voiture dans laquelle je me laisse conduire jusqu'à « je ne sais où ». Qu'elles soient proches de la vérité nous importe peu, ce que nous souhaitons, c'est ne pas être repérés. Thomas espère également que personne ne découvre le corps de mon père dans les décombres de sa maison. Chaque jour, une nouvelle équipe de la police est dépêchée pour me trouver, pour nous trouver mon père et moi, morts ou vifs. A une autre époque, des affiches auraient été placardés dans tous les saloons et celle de Thomas aurait été précédée d'une somme d'un montant défiant toute concurrence assurant une récompense des plus juteuses à celui qui aurait été capable de mettre la main sur ce bandit de grand chemin. A la même époque, nous aurions fait tout ce trajet à cheval... Je bénis le vingt-et-unième siècle !

Tiens, nous passons à Santo Tomas...

Je suis certaine qu'il a pris cette route simplement pour y voir son nom. Mine de rien, je commence à connaître l'énergumène. Il va me faire une remarque avant détourner le sujet de la conversation pour montrer une fausse humilité.

-Tu as vu Billie ! On passe chez moi !

Je ne ferai aucun commentaire. J'attends la suite.

-Dis voir, tu as le permis de conduire ?

J'acquiesce, le regard plongé dans le vide, les lunettes de soleil de Thomas sur le nez et le soleil couchant dans les yeux. Les pieds croisés sur le tableau de bord, je constate que le vernis que j'ai aux doigts de pied commence à s'écailler fortement.

-Au prochain arrêt, on pourra acheter du dissolvant ?

-Du quoi ?

-C'est un produit pour enlever le vernis des ongles. Tu ne trouves pas que ça fait moche ?

Je lui demande en agitant une de mes jambes sous son nez.

-Je t'ai déjà dit de ne pas mettre tes pieds là-dessus. Si on a un accident tu peux finir en chaise roulante pour le restant de tes jours...

-Oh ça va...

-Non ça ne va pas, s'énervé-t-il, certaines personnes n'ont pas la chance que tu as de pouvoir marcher sur leurs deux jambes !! Alors prends-en soin bordel !

Je m'exécute et demande, pour changer de sujet :

-Tu me laisserais conduire ?

-Ma Dodge ? Certainement pas !

-Aller...rien qu'une heure ! La route est toute droite on ne risque rien !

Il secoue vivement la tête en signe de désapprobation.

-Il faut que je te supplie c'est ça ?

Il se tait et fixe la route sans montrer aucune émotion.

-Tu n'es pas drôle, sérieux..., je finis par souffler.

Il opère tout à coup un virage des plus dangereux et tire le frein à main ce qui nous fait réaliser un demi-tour à 360° à une vitesse hallucinante. La voiture s'arrête en plein milieu de la route. Thomas est hilare en voyant ma tête. Je crois que mon âme a dû se détacher de mon corps pendant un instant...je suis incapable d'émettre le moindre son. Lorsque j'aperçois un poids lourd foncer droit sur nous et nous faire des appels de phare, je hurle et frappe le bras de Thomas afin qu'il redémarre le plus rapidement possible mais il croise les bras derrière la tête en riant.

-Moi, pas drôle ? J'aimerais bien voir ça !

Ce mec est un fou dangereux !

-Tu es drôle ! Tu es drôle ! je crie à m'en rompre les cordes vocales.

Sans sourciller, il actionne la clé et se remet sur la voie qui est la nôtre, évitant le camion de justesse.

-Tu veux nous tuer ou quoi ? je hurle, furieuse.

Il tourne la tête vers moi, tire la langue et me fixe droit dans les yeux. Je ne peux m'empêcher de douter sérieusement de sa santé mentale.

-Ça c'est à moi ! fait-il enfin en tendant sa main vers les lunettes que je porte pour les attraper.

Il les met ensuite sur sa tête avant de tapoter sur l'une des branches pour les faire glisser sur son nez. Il jubile à l'idée de m'avoir effrayée, une fois de plus. Je ne sais jamais comment agir avec lui. Il est tellement taciturne ! Je préfère souffler et me taire, ça me semble être le mieux à faire pour tout le monde. Après quelques minutes, certainement pour se faire pardonner, Thomas se gare doucement sur le bas-côté et descend de la voiture. Il laisse le moteur allumé et me fait signe de l'extérieur de prendre place au volant.

-Vraiment ? je demande, mitigée.

Il allume une cigarette tout en hochant la tête. Je me précipite à l'extérieur de l'habitacle et me dirige du côté conducteur mais suis rattrapée par un

bras à la force herculéenne. Thomas souffle la fumée de sa première bouffée et me chuchote à l'oreille :

-Si tu lui fais ne serait-ce qu'une seule égratignure, je te lacère avec les clés de la caisse.

Je serre les dents mais ne lui cède pas et tire mon bras hors de son emprise. S'il croit me faire peur, il a tout faux. Cela m'étonne de lui après tous ces jours passés ensemble. Je le pensais plus adouci depuis notre départ mais je m'aperçois qu'il n'en est rien.

-J'aurai besoin de « ça » si je ne veux pas la rayer ! je déclare en lui ôtant les lunettes de soleil desquelles il s'était emparé quelques minutes auparavant.

Je les replace et m'installe derrière le volant. Je règle le siège ainsi que les rétroviseurs tel qu'on me l'a appris il y a de ça quatre ans maintenant. Je ne lui ai pas dit mais je n'ai jamais conduit d'autre véhicule que celui de l'auto-école. Il vaut mieux qu'il ne l'apprenne jamais sinon je suis bonne pour une mort lente et douloureuse. Je klaxonne afin de lui montrer que je suis prête à démarrer. Il écrase sa cigarette sur son talon comme à son habitude et prends place du côté passager.

-Tu pouvais fumer à l'intérieur...

-Jamais, ça tâche les tissus, fait-il, froidement.

Le rapport qu'il entretient avec sa voiture me fascine. Je démarre et décide d'engager la conversation sur le sujet qui le passionne le plus.

-C'est un ancien modèle ?

-Oui, plutôt. Elle date de 1972.

-Tu es un collectionneur ?

-Non, je n'ai que celle-là et je l'emmènerai jusqu'au bout des routes américaines.

-Oui, enfin, c'est plutôt elle qui t'emmènera..., je le charrie.

A son visage fermé, je réponds par une autre question.

-Tu l'as toujours eu ?

-Elle a d'abord appartenu à mon grand-père lorsqu'il est arrivé aux Etats-Unis puis à ma mère mais elle ne l'utilisait pas, c'est pour ça qu'elle a peu de kilomètres au compteur. C'est une voiture familiale si tu veux...

-D'où venait ton grand-père ?

-De Suisse.

-De quelle région exactement ?

-Pourquoi toutes ces questions ? Qu'est-ce que tu veux savoir Billie ?

-Rien...je fais la conversation c'est tout.

-Concentre-toi sur ta conduite plutôt. Je ne veux pas devoir lacérer un si joli visage.

Quel charmeur ! Je souris et profite de mon moment de liberté, guidée par un copilote remarquable. Lorsque nous dépassons la frontière texane, Thomas me demande de me garer. Il descend et passe un appel en m'ordonnant de rester à l'intérieur de la voiture. Il faut vraiment que je trouve qui est derrière tous ces appels ! Je doute qu'il n'ait qu'un seul complice...

Lorsqu'il revient, il m'ordonne de me remettre en route sans poser de questions. Ce à quoi je n'obéis absolument pas.

-Tu as beaucoup de complices ?

-Billie...

-Donne-moi leurs noms et on en parle plus, je lui propose, sûre de moi.

Il éclate de rire.

-Tu ferai une très mauvaise flic !

-Parce-que des complices sont dans la police ?

-Tu crois vraiment que je m'embêterais à regarder tous les soirs ce que les infos disent sur moi si j'avais directement des contacts dans la police ?

En effet, ce serait ridiculement inutile.

-Tu les rencontreras demain, lâche-t-il comme une bombe en plein désert.

-Ah je le savais ! Ils sont plusieurs !

-Enfin, en partie...

Il m'a de nouveau perdue. Son air mystérieux ne fait que renforcer les doutes que j'ai à croire en tout ce qu'il a pu me dire jusqu'à maintenant. Il m'a déjà prouvé qu'il est capable de maintenir un jeu d'acteur pendant un certain temps alors je me méfie de plus en plus.

-Tiens, arrête-toi ici, m'ordonne-t-il en montrant un motel du doigt.

-Quoi ? Maintenant ?

-Oui, j'ai besoin de Wi-Fi et d'un vrai lit. Dormir dans la bagnole ça commence à bien faire...

Je n'en crois pas un mot. Lui qui jurait la veille encore que sa Dodge était la plus confortable de toutes et qu'il n'y avait aucune raison de s'arrêter ailleurs que sur un parking pour dormir. Il y a une autre raison à notre arrêt et je vais m'atteler à la découvrir très vite. Mon esprit relie tout de suite notre passage à la frontière avec notre arrêt et l'appel que Thomas vient de passer. Je vais peut-être vraiment rencontrer ses complices finalement...A moins qu'il n'attende les directives d'un contact avant de reprendre la route ?

Même si je désapprouve les raisons invoquées, j'approuve totalement l'idée de nous arrêter pour dormir dans un lit et prendre une bonne douche. Les lavabos des parkings miteux que nous avons fréquentés jusqu'ici me donnaient envie de vomir dès que je m'en approchais. Je me gare et

descends à toute vitesse avant de lancer les clés de la voiture à Thomas. Lui prends un sac à dos beige dans le coffre et me charge de prendre les trois sacs noirs à l'arrière. Je m'exécute mais il me prévient, anticipant mes gestes :

-Tu ne les ouvre pas sinon tu dors dehors.

Je lève les yeux au ciel et m'affaire tranquillement. Ils sont lourds mais rien d'exceptionnel. Ils ont forcément de la valeur si Thomas souhaite les prendre avec nous. Là encore, mon esprit fait le lien avec la vidéo de surveillance dans laquelle on aperçoit mon père munit de ces mêmes sacs : ça ne peut pas être une coïncidence. Malgré la curiosité et l'envie de vérifier ma théorie, je les prends par les anses sans les ouvrir. Je tiens plus à ma vie qu'à la résolution de mon enquête en interne.

Une fois à l'accueil du motel, une vieille dame se présente à nous. Elle dépasse à peine du comptoir en bois, élément le plus propre de tout le mobilier qui nous entoure. L'accueil est miteux : le plancher grouille de toutes sortes d'insecte tandis que la seule applique grésille. Tous les mauvais films d'horreur commencent de la sorte me direz-vous...je vous répondrai que nous nous en rapprochons fortement. Thomas reçoit un appel avant de pouvoir prendre une chambre. Il me charge de payer en me donnant une somme d'argent liquide et se faufile à l'extérieur en laissant son sac beige. Seule à l'accueil, la tentation se fait trop forte et j'entrouvre un des sacs de cuir. Sans grande surprise, j'y découvre des liasses de billets de cent dollars. En très grande quantité.

-Que puis-je faire pour vous ? me demande une toute petite voix intervenant de l'autre côté du modeste comptoir en bois.

Prise la main dans le sac, et c'est peu de le dire, je le referme aussitôt et tente tant bien que mal d'être convaincante.

-Je voudrais une chambre pour deux personnes.

-Lit double ou lits jumeaux ? Pour les King size il faut payer un supplément.

-Elles sont à combien ?

-Avec lit double c'est 30 dollars. Lits jumeaux c'est 50.

Je ne perds pas de temps dans une réflexion sans fondements.

-Je prends avec un seul lit.

La réceptionniste se penche alors vers un tableau en liège sur sa gauche et me tend une clé.

-Vous avez la 5, au rez-de-chaussée. Ça vous fait 40 dollars.

-Vous m'aviez dit 30 il y a trois secondes ! Je proteste.

-Vous ne vouliez pas du lit King size ? argue-t-elle avec un sourire en coin.

J'aperçois Thomas se diriger vers l'entrée. Je paye le prix demandé en m'emparant de la clé :

-D'accord, comme vous voulez, voilà !

- En vous remerciant !

Je me baisse pour ramasser le sac à dos beige et en profite pour coincer les vingt dollars économisés dans mon soutien-gorge. Je me tourne ensuite vers Thomas, lui tendant la clé ainsi que son sac pour faire diversion. Je m'empare enfin des sacs noirs et me précipite vers la sortie. Quelque peu décontenancé par mon comportement, Thomas décide néanmoins de me suivre sans poser de questions. Il doit être beaucoup trop absorbé par le coup de téléphone qu'il vient de recevoir, ce qui joue en ma faveur.

-On est ici, je le préviens lorsque nous arrivons à hauteur de la chambre n°5.

Il me passe devant pour ouvrir la porte et affiche un air gêné une fois la lumière allumée. Aucune rencontre du troisième type mais bien une chambre des plus banales s'offre à nous : un lit, une table de chevet, un placard et une autre porte menant à une salle de bain privative qui ne relève pas d'un grand confort mais qui sera bien suffisante pour notre situation. Seuls les rideaux, de vieilles persiennes blanches, semblent être présentes depuis l'ouverture de ce motel d'avant-guerre.

Je décèle tout de suite la provenance de sa gêne et pare tout éventuelle réflexion :

-Oui je sais, ils n'avaient plus que des lits doubles ! En dédommagement on a eu droit à un modèle King size mais tout ce que tu m'as donné y est passé.

-Quoi ? Soixante dollars pour ça !

-Eh oui...on aurait mieux fait de rester dans la voiture à ce prix-là ! je continue.

Il fait volteface, m'attrape par le bras et referme aussitôt la porte à clé derrière moi.

-J'ai dit quelque chose de mal ?

-Non non, au contraire. Va poser les sacs dans le placard.

-Bien chef, je lance pour dérider la situation.

S'il agit de la sorte, nous ne sommes certainement pas tout à fait en sécurité durant ce trajet. Une fois de plus je relie tous ces éléments à notre passage en terre Texane.

Qu'est-ce que Thomas a bien pu faire pour être un homme traqué ici ? Si tant est que mon hypothèse soit la bonne. Je dois pouvoir la vérifier en fouillant dans son sac en toile mais il le garde sur lui...

Trop occupé à regarder à travers la fenêtre, il ne me voit pas m'approcher de lui. Enfin c'est ce que je pensais jusqu'à ce qu'il me saisisse par le poignet.

-Qu'est-ce que tu fais ?

-Je te débarrasse de ton sac. Tu ne viens pas de me dire de les poser dans le placard ?

-Les sacs noirs. Celui-là je le garde.

Il a l'air plus tendu que n'importe quel sportif avant le match le plus important de sa carrière. Je m'assieds sur le lit et envoie valser mes ballerines tout en scrutant le moindre de ces faits et gestes. Dans l'état émotionnel dans lequel il est, il va finir par se trahir, c'est certain. Il a la mauvaise habitude de parler en dormant...j'en profiterai à ce moment-là.

Après quelques minutes passées à la fenêtre, il dépose enfin son sac à dos près de la seule table de chevet qui orne la pièce sur laquelle est posé un vieux radio réveil à cadran. Un clic désagréable s'en échappe à chaque minute qui passe, ce qui m'énerve au plus haut point. Sans oublier le bruit sourd du ventilateur qui nous sert de lustre. Je suis ravie !

C'est tout de même plus confortable qu'un siège de voiture il faut bien l'avouer. Persuadée que Thomas passera sa nuit devant la fenêtre dans un profond silence, je m'allonge et commence à compter les moutons. Il me fait sursauter lorsqu'il ferme violemment les rideaux et éteint la lumière principale pour venir allumer la petite lampe de chevet près du radio réveil le plus bruyant du monde. Il s'assied à son tour sur le lit en me tournant le dos et retire ses chaussures puis ses chaussettes en prenant soin de les placer dans la chaussure correspondante. Un reste d'un service militaire peut-être ? Cela expliquerait son sens de l'observation et ses réflexes aiguisés...ou alors c'est un agent de la CIA en planque ? Non, là je vais trop loin. Restons réaliste ma chère Billie !

-Je passe le premier si ça ne t'embête pas ? Interroge-t-il en montrant la salle de bain du doigt.

-Bien sûr que non, je vais incruster mon corps dans ce lit et ne plus jamais bouger.

Il pouffe avant de s'enfermer à double tours dans la minuscule salle de bain. Il commence à se détendre, ce n'est pas très avantageux pour moi. Il faut que je maintienne son esprit en état d'alerte. Je vais monter un plan pour le distraire et le mettrai en application dès qu'il sortira de là.

L'eau s'arrête de couler après un long moment. Monsieur était apparemment très sale...

Le rideau de la douche se tire et la porte s'entrouvre, laissant apparaître un Thomas dégoulinant vêtu d'une simple serviette de bain. La vision de ses abdos dessinés n'est pas si désagréable...

Il s'affaire au bord du lit, fouillant dans le sac qu'il avait laissé près de la table de chevet. Son regard corise le mien. Gêné, il bafouille :

-Tu...tu ne dors pas ?

-Non, je t'attendais, je réponds, enjôleuse.

Il s'enfuit aussitôt vers la salle de bain pour revenir quelques secondes plus tard avec un pantalon de jogging en lieu et place de feu la serviette de bain. Quel dommage... Il est néanmoins resté torse-nu, ce qui ne gâche pas tout. Il se met de nouveau en quête d'un objet précieux à l'intérieur de son sac.

-Qu'est-ce qui se passe ? je demande avec une voix mielleuse.

-J'ai oublié quelque chose.

-C'est grave ?

-Non...

Sa réponse ne coïncide pas avec la mine préoccupée qu'il affiche. Il se redresse puis marque une pause avant de se résigner.

-Bon...ben, bonne nuit.

-Bonne nuit, je lui réponds en lui envoyant un baiser avec la main.

Il me tourne le dos et s'allonge en croisant les bras sur son torse. Je me rapproche et me colle contre la peau de son dos étonnant musclé mais n'ai aucune réaction de sa part. Je tente autre chose et lui donne un léger baiser sur l'épaule.

-Billie...grogne-t-il.

-Oui ?

-Arrête-ça tout de suite.

-Quoi ?

Il se retourne pour me faire face. Je lui souris en montrant toutes mes belles dents.

-Ferme les yeux et dors, ordonne-t-il.

Je m'exécute mais ouvre de nouveau les yeux après quelques secondes à peine. Thomas continue de me fixer avec son air désapprobateur. Ses traits bougons me font éclater de rire.

-Quoi ? je demande, voyant que je ne parviens pas à le dérider.

-Dors !

-Mais je ne suis pas fatiguée...

-Si tu l'es. Tu n'arrêtais pas de bailler tout à l'heure.

Argument convaincant...

-Non je ne le suis pas, j'affirme plus sérieusement en me rapprochant de lui. Je pourrais presque sentir son souffle à présent.

-Billie... Tu sais très bien que je ne te ferai jamais de mal, n'est-ce pas ?

-Justement, je veux que tu me fasses du bien !

-Non ! Arrête ton petit jeu maintenant !

Il s'écarte pour s'allonger sur le dos.

-Je n'ai jamais connu ça tu sais...

-De quoi tu parles ?

-Le plaisir...avec un homme.

-Ça tombe bien, moi non plus !

J'éclate à nouveau de rire et constate que je suis parvenue à le dérider car lui aussi sourit. Se prenant au jeu, il se penche alors et m'embrasse sur le front.

-Voilà. Tu es contente ?

Je secoue la tête telle une enfant insatisfaite du nouveau jouet qu'elle aurait reçu en cadeau.

Il souffle puis se penche une nouvelle fois pour me donner un très léger baiser sur les lèvres.

-C'est mieux ?

Je feins une moue boudeuse avant de coller mon nez sur son épaule.

-Embrasse-moi.

Je sens qu'il en a tout autant envie que moi.

-Non.

Je me hisse jusqu'à la hauteur de son visage et m'approche une fois de plus.

-Embrasse-moi.

-Non.

C'est bien la première fois que j'ai à demander quoi que ce soit...et qu'un homme se refuse à moi !

-Très bien, je me résigne, blessée au plus profond de mon être en me plaçant sur le dos à mon tour.

Prise d'une pulsion tout à fait incontrôlée, je me place sans trop savoir comment à califourchon sur lui et l'embrasse passionnément. Il fait mine de me repousser mais finit par m'attirer à lui en me tenant par les hanches. Il pose ensuite ses mains de part et d'autre du lit pour se redresser et m'entourer de ses bras. Je plonge mes mains dans ses cheveux. Il me renverse sur le côté et plonge sur moi. Je m'agrippe à son dos lorsqu'un bruit strident vient me percer les oreilles.

-Tu entends ce bruit ?

-De quoi tu parles ?

-Ce « bip bip » là...tu n'entends rien, tu es sûr ?

OceanofPDF.com

Vingt-sixième jour

J'ouvre les yeux et me redresse en sursaut.

-Debout la marmotte ! me lance Thomas en éteignant la sonnerie du radio réveil.

Je tourne la tête vers lui, effarée.

-Quelque chose ne va pas ?

-Je crois que j'ai fait un cauchemar...

-Un cauchemar ou un rêve ? Tu avais plutôt l'air paisible... ricane-t-il.

-Oh ça va n'en rajoute pas !

Il ne comprend pas ma réaction et affiche un regard perplexe. Je me tourne vers la fenêtre grande ouverte laissant passer la lumière du jour. Le réveil affiche 8h30.

-J'ai dormi si longtemps ?

-J'entendais déjà tes ronflements depuis la salle de bain hier soir ! assène-t-il, hilare.

En guise de protestation, je lui lance mon oreiller à la figure et me lève.

-J'imagine que maintenant que tu as utilisé toute l'eau chaude je peux aller prendre une douche...

Il ne répond pas, bien trop occupé à rire de ses propres blagues. Je m'enferme et me prends la tête dans les mains.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

C'est bien la première fois que je fais un rêve érotique ! Et qui plus est aussi détaillé ! Je pense qu'il est grand temps que nous arrivions à destination. Mon inconscient commence à saturer d'images de Thomas...

Quoi qu'il en soit, il est nécessaire que je prenne une bonne douche avec du savon ! Je n'ai pas eu accès à autant d'eau depuis mon bain le jour de ma libération du grenier.

Je me déshabille et pose mes vêtements sur le rebord du lavabo. Je grimpe ensuite dans la douche et me délecte de l'eau qui coule doucement sur ma peau. Je me lave les cheveux quand je m'aperçois que du sang glisse le long de ma cuisse.

Oh non...

Pas une fois en vingt-six jours je n'ai pensé qu'à un moment j'allais être dans l'embarras. Pas un seul. C'est pourtant quelque chose qui revient tous les mois mais jamais je ne me suis dit que j'aurais à demander un tampon à Thomas... Après la nuit que je viens de passer, c'est le moment le plus gênant de toute ma vie.

Lorsque j'ai terminé, je m'enroule dans la seule serviette sèche restée intacte sur le porte serviette et ouvre timidement la porte. Allongé sur le lit, le nez sur son téléphone, Thomas ne prend même pas la peine de regarder dans ma direction. Il peut néanmoins sentir que je souhaite lui demander quelque chose en restant immobile dans l'embrasement de la porte.

-Oui princesse ?

-J'ai un léger souci...

-Regarde dans la trousse de toilette violette.

Je ne réponds pas et referme la porte, ne réalisant pas tout de suite ce qu'il vient de se passer. En ouvrant la trousse, je constate en effet que nous étions sur la même longueur d'onde et que Thomas avait déjà prévu de nombreuses protections hygiéniques. Cet homme est un génie !

Je me fournis, enfile de nouveau mes vêtements sales pour mon plus grand malheur et sors de la salle de bain en me frictionnant la tête avec ma serviette. Une fois dans la chambre, je trouve par miracle un élastique et me brosse les cheveux avec les doigts, à défaut d'avoir une brosse. Même s'ils sont très emmêlés et fourchus à force de ne pas recevoir leur dose de soin et de masque à l'huile d'avocat quotidien, mes cheveux ne sont pas difficiles à coiffer. Dans un élan de motivation absolue, je me place devant le miroir en pied près du lit et commence à me faire une natte africaine. Après trois échecs, je pars sur un modèle moins complexe de natte sur le côté. Thomas vient se planter à côté de moi et m'observe tout en s'adossant contre le mur.

-Tu comptes ressembler à un épouvantail ?

-Je te remercie pour ce généreux compliment. Tu veux une natte, toi aussi ?

-Si c'est pour avoir cette horreur sur la tête, non merci !

Je le foudroie du regard et, de colère, lui lance l'élastique au visage. Ce n'est pas le jour de me faire des remarques !

-Si tu penses mieux faire, vas-y !

Il se penche pour ramasser l'élastique et se place derrière moi avant de prendre délicatement une poignée de mes cheveux qu'il sépare en trois parties égales.

-Penche la tête en arrière, ordonne-t-il avant de placer le chouchou entre ses lèvres.

Les yeux encore écarquillés, j'obéis sans faire de commentaires.

Il réalise une natte africaine parfaite en quelques minutes à peine, et s'en s'y reprendre à deux fois. Ses doigts glissent avec précision le long de mon crâne, derrière mes oreilles puis atteignent ma nuque, toujours à la même vitesse. Il croise mon regard dans le miroir au moment de fixer l'élastique. Son sourire en dit long sur le plaisir qu'il ressent à me prouver que je me suis trompée sur son compte. Je ne lui avouerai pas mais je suis jalouse de son habileté à réaliser d'aussi belles coiffures ! Je lui demande tout de même :

-Où tu as appris à faire ça ?

-J'ai toujours coiffé mes sœurs avant de les accompagner à l'école.

-Tu as des sœurs ?

Il me pose la main sur l'épaule pour me signifier qu'il a terminé et me demande si je suis satisfaite. Bien sûr que je le suis ! Je n'ai jamais été aussi bien coiffée !

S'il souhaitait éluder ma question, c'est plutôt réussi.

-J'ai eu un appel pendant que tu te lavais. On part demain.

-Seulement ? Je pensais qu'on arriverait aujourd'hui.

-Les choses ne sont pas aussi simples.

-Si tu voulais bien me dire où nous allons, je pourrais mieux les comprendre, ces « choses ».

-Dans un coin paumé près de San Antonio.

-Et qu'est-ce qu'on est censé y faire.

-On va voir les Tortues Ninjas.

-Pardon ?

J'éclate d'un rire franc. Thomas, quant à lui, reste de marbre.

-On parle bien des quatre tortues de la bande dessinée ?

Thomas hausse un sourcil avant de comprendre que je n'ai aucune idée de ce dont il parle.

-C'est un groupe d'amis d'enfance. Ils font des affaires...pas tout à fait légales.

-De quel genre ?

-Crois-moi, tu ne veux pas savoir.

-Et pourquoi ce nom ?

-Aucune idée. C'est Olympe qui a décrété en se levant un matin que leur petite bande allait s'appeler comme ça. Elle a sûrement dû piocher ce nom dans les BD que sa sœur dévore en permanence.

-Je ne sais pas du tout de quoi tu parles. Tu veux bien commencer depuis le début s'il te plaît ?

-Effectivement...Assieds-toi, ça risque de prendre un moment.

Je m'installe confortablement sur le lit tandis qu'il se met à faire les cent pas.

-Tu n'as pas besoin de connaître les détails mais comme tu vas tous les rencontrer demain et qu'ils vont t'aider à te sortir de la situation dans laquelle je t'ai fourrée, je te dois un minimum d'explications. J'ai rencontré Patrick, le fondateur des Tortues Ninja, quand j'étais gamin. On habitait le même quartier et on faisait toutes nos conneries ensemble. On s'est éloigné quand je suis parti à la fac mais ça ce n'est pas le plus important. Patrick

n'aimait pas vraiment l'école, il était plus du genre à foncer tête baissée sans penser aux conséquences de ses actes. C'est comme ça qu'il a rencontré Olympe, une escroc de renom au Texas. Ils ont commencé à monter des petites arnaques ensemble sauf qu'une fois, ils sont tombés sur aussi forts qu'eux.

J'écoute attentivement Thomas et enregistre la moindre information qui pourrait m'être utile pour les prochains jours. Assise en tailleur, les coudes sur les genoux, je l'observe marcher et me raconter ce qui semble être l'histoire la plus palpitante qu'il connaisse.

-C'est là qu'ils ont rencontrés Joe et Harley. Ils sont hackers professionnels et viennent tous les deux de grandes industries de la Silicon Valley. Des pointures dans leur domaine. Patrick et Olympe voulaient attraper un gros poisson alors que Joe et Harley avait pour projet de vider ses comptes sans que le type ne le réalise. Ils ont vite su qu'ils fonctionneraient mieux à quatre et c'est comme ça qu'ils ont bossé ensemble. Ils enchaînent les gros coups et vivent tous les quatre dans une immense villa près de San Antonio. Olympe n'a pas pu se résoudre à emménager sans sa sœur, Vic. Elle est atteinte du syndrome d'Asperger et a toujours pris sa grande sœur pour modèle. Elles s'aiment beaucoup mais je pense que Patrick subit un peu leur relation toxique. Je les vois régulièrement, ils me fournissent des petits coups de main de temps en temps.

-D'accord...et quel « coup de main » tu leur as demandé cette fois ?

-Tu le sauras quand on y sera !

-Donc c'est avec eux que tu es en contact depuis tout ce temps ?

-Oui, entre autres. Je parle exclusivement à Joe, les autres ne sont pas fans de technologie.

-On est censés rester chez eux ou ce n'est qu'une étape de plus vers notre destination ?

-Ce sera la dernière étape avant que nos chemins ne se séparent, déclare-t-il, de la fierté plein les yeux.

Je ne saisis pas tout. J'ai besoin d'autres informations pour compléter mon puzzle. Mon enquête est sur le point de se déverrouiller mais sans autres indices, je risque fort de ne pas pouvoir compléter mes théories.

-Si on doit leur rendre visite, pourquoi rester enfermés dans un motel plutôt que de prendre la route pour les rejoindre ?

-J'attends un peu que ça parle moins de nous dans les médias. C'est déjà en train de se tasser mais je préfère ne pas jouer avec le feu. Je risque la peine de mort ici...

Je baisse la tête. Le souvenir du corps de mon père s'étendant au sol, l'impact de balle sur son front et son regard se figeant à jamais dans le mien me reviennent à l'esprit. Le meurtre est passible de la peine capitale au Texas. Thomas est prudent et réellement bien informé pour un simple commis d'architecte. Depuis quand nourrit-il des espoirs de vengeance envers mon père ? Il savait ce qu'il risquait et pourtant, il n'a pas hésité à tirer... je finirai par trouver la raison pour laquelle il fait tous ces sacrifices. Car ce n'est clairement pas pour me protéger, malgré ce qu'il en dit.

Sans attendre de réponse de ma part, Thomas reprend place à la fenêtre et fixe son regard au loin, tel la chouette perchée sur la branche qui lui sert de mirador face à d'éventuels ennemis. Je ne crois pas en son histoire de médias. Ils n'ont jamais cessé de parler de nous sans pour autant lui faire peur. Le passage de la frontière pourrait coïncider avec cette prise de conscience soudaine mais je n'en suis pas convaincue. Le silence s'empare

de la pièce tandis que je me plonge dans mon enquête interne une fois de plus.

Après ce qui me semble des heures de réflexion, je souhaite me changer un peu les idées. Je me lève du lit et me dirige vers la porte lorsque le bras de Thomas m'arrête.

-Pas maintenant.

-Je ne peux même pas me dégourdir les jambes ?

-Tu es très bien ici. Tu n'as qu'à marcher dans la chambre.

Il ne cèdera pas alors j'accepte de remettre ma balade à plus tard et m'élance sur le lit en soufflant à poumons déployés pour lui faire comprendre mon mécontentement. Je n'oublie pas que je reste, pour quelques jours encore, sa détenue. Je tente de me représenter les différents membres des Tortues Ninjas tels que me les a décrits Thomas mais je cesse bien vite, de peur d'avoir une imagination trop débordante.

-Qu'est-ce que je m'ennuie !

N'ayant pas bougé le moindre orteil depuis qu'il s'est posté à la fenêtre, Thomas ne prend même plus la peine de me répondre. Serait-il en train de dormir debout ?

-Tu ne sais pas où j'ai rangé le jeu de cartes par hasard ?

-Mm mm...

J'aime me sentir écoutée. Je ne sais pas ce qu'il observe depuis tout ce temps mais il va finir par me rendre chèvre.

-Thomas !

La seconde intervention de ma part provoque une légère mais néanmoins efficace réaction.

-Regarde dans le grand sac beige.

Le fameux sac où sont rangées toutes ses précieuses affaires.

-Bon, ce n'est pas le Monopoly mais on a de quoi s'occuper. A quoi tu veux jouer ? Bataille ? Rami ?

-Tu n'as qu'à faire un solitaire, lance-t-il, indifférent.

Un simple « Ferme-la, Billie ! » n'aurait pas eu plus d'effet. Je me tais et me résous à passer le temps seule lorsque je constate que j'ai laissé le jeu dans la boîte à gant de la voiture. Après un long soupir qui ne manque pas d'attirer son attention, je m'allonge sur le sol et fixe le ventilateur qui sert de plafonnier. Il tourne à toute vitesse, telles les hélices d'un hélicoptère au décollage. Je peine à distinguer ses pales et, de là où je suis, je jurerais qu'il n'est pas loin de se décrocher de son socle. Lasse de ce mouvement rotatif infini, je tente d'engager la conversation avec le seul autre humain de cette pièce.

-Qu'est-ce que tu fixes comme ça ?

-Deux mecs sur le parking. Ils tournent autour de ma caisse.

-Tous ceux qui tournent autour ne veulent pas forcément la voler, Thomas. Détends-toi.

-Ils nous cherchent.

-Comment tu peux le savoir ? Depuis notre arrivée, tu vois vraiment le mal partout. Dois-je te rappeler que c'est toi le plus coupable de tous ?

Je regrette aussitôt mes paroles. Ce qu'il a fait, là-bas, dans ce grenier, était en partie pour m'éviter de subir pire encore. Je me relève et m'excuse lorsqu'il se détourne de sa tour d'observation pour me lancer un regard noir.

-Dois-je te rappeler, madame la princesse, que c'est ta faute si j'en suis là ?

-Ma faute ! Sérieusement ? Après tout ce que tu m'as fait vivre là-haut !

Ma référence au grenier a le don de l'apaiser. Mon regard, en revanche, s'emplit de larmes et de colère. Je préfère le détourner du sien. Il comprend tout de suite avoir été trop loin et abandonne enfin la fenêtre pour s'asseoir au bord du lit.

-Tu voulais faire une bataille ? demande-t-il, avec douceur.

-Le jeu est dans la voiture, je réponds sèchement.

-Oh. Pas grave on va trouver autre chose...

-Pas la peine Thomas...

-Il y a bien un jeu de gamin qui n'a pas besoin de matériel ! Tu n'en connais pas ?

Je sens bien que la culpabilité commence à l'envahir donc je décide de dédramatiser la situation avec une blague de ma composition :

-Il y a bien le jeu de la barbichette, mais je gagne à tous les coups.

-D'accord.

Pardon ?

D'abord consternée, je ravale ma fierté d'humouriste incomprise devant son air sérieux et me prépare à l'affronter en duel. Mon esprit de compétition prend le dessus et je m'assieds face à lui avant de lui agripper férocement le menton.

-Tu sais jouer ? je demande, hargneuse.

-Je ne connais que ça, renchérit-il, sur le même ton.

Je ne m'étais encore jamais aperçu de la couleur bleue opale de ses yeux. Je ne me laisse pas distraire davantage et débute la chansonnette une fois sa place en place :

-Je te tiens, tu me tiens, par la barbichette, le premier de nous deux qui rira, aura une tapette !

Nous restons concentrés un moment, encrés dans le regard de l'autre, nous défiant sans jamais lâcher prise ni même cligner des yeux. Ce serait rompre

le contact établi et admettre une semi-défaite. Les minutes passent. Je tente des expressions faciales peu communes tandis qu'il se perd dans des histoires sans fins. Notre capacité à faire rire l'adversaire est semblable à celle d'un phasme à l'état de veille. Immobile et complètement dissimulé. Ni lui ni moi ne déclarons forfait. Nos mains moites commencent à se raidir mais aucun de nous ne souhaite s'avouer vaincu. J'essaie une nouvelle stratégie et passe à l'offensive en provoquant un sentiment de gêne. Après tout, c'est la seule chose qui ait fonctionné depuis que je le connais.

-Thomas ?

-Oui ?

-Tu sais que je suis folle de toi ?

L'étincelle que je décèle dans son regard m'indique que je ne suis pas loin d'obtenir une reddition de sa part. Son visage reste stoïque mais je sens qu'il prépare un coup de maître.

-Billie ?

-Plait-il ?

-Tu veux m'épouser ?

Je manque de m'étouffer et d'exploser de rire mais je serre les dents et tiens bon. Le goujat... il retourne mon propre plan contre moi ! J'aurais dû m'en douter.

-Tu as failli rire, hein.

-C'était bien joué, je reconnais.

Nous reprenons notre sérieux avant une nouvelle tentative de ma part. Avec un regard enjôleur, je chuchote :

-Fais-moi un enfant !

Sans sourciller, il dégainé :

-Avec plaisir. Comment souhaites-tu qu'on s'y prenne ?

Je respire et décide de continuer à le prendre au mot, certaine de le faire craquer.

-On a qu'à le faire contre la fenêtre, comme ça tu pourras lier l'utile à l'agréable.

Lui aussi pince les lèvres mais je ne parviens pas à l'effet escompté. Au contraire, plus sérieux que jamais, il m'attrape le bras et m'entraîne hors du lit. Je joue avec le jeu et fixée à son menton, le suis sans prendre la peine de vérifier où il m'emmène. Allant au bout de ses idées, il me plaque contre la fenêtre dans un bruit assourdissant. Son regard se fait tout à coup plus intense.

-Et après ? je le défie, le poussant dans ses retranchements.

Son visage s'approche du mien, de sa main libre il enserre la mienne et la colle à la paroi près de mon épaule. Ce qui n'était au départ qu'un jeu gentillet se transforme en véritable lutte de soumission.

-A ton tour, enchaîne-t-il, sûr de lui.

Prise au dépourvu et ne perdant pas mon objectif de départ qu'était celui de le faire rire, je l'enserme maladroitement d'une jambe. Son visage ne cesse de se rapprocher du mien. Nous restons silencieux, enchevêtrés, nos mains respectives collées au menton de l'autre. Nos bouches en viennent presque à se frôler lorsque, sans m'en rendre compte, l'image de mon cauchemar me revient à l'esprit. J'affiche un sourire franc, incapable de lutter contre le ridicule de la situation. Il affiche le même sourire et chuchote :

-J'ai gagné.

Il s'éloigne alors de moi, repousse ma jambe et me laisse adossée à la fenêtre, immobile et décontenancée pour la première fois par son comportement ambigu.

-Et ma tapette ? je demande, pour évacuer la tension émanant de tout mon être.

-Tu as perdu Billie, c'est suffisamment humiliant comme ça non ?

Impassible, il se dirige vers la poche intérieure de sa veste pour en sortir une cigarette et son briquet fétiche. Au point où j'en suis, je m'en grillerais bien une.

-Tu m'en passes une ?

-Dans tes rêves, Billie Hopkins. Moi vivant, jamais tu ne toucheras à ça.

Je suis proche de l'implosion tant il génère en moi un état de nerf qui frise l'hystérie.

-J'ai faim ! Je peux au moins manger ou ça aussi tu vas me l'interdire !

-Bon, ok, allons voir ce qu'on peut faire...déclare-t-il avec un calme olympien.

J'ai envie de le frapper jusqu'à ce que mort s'en suive mais mon corps ne me répond plus. Il ouvre la porte et m'invite à le suivre. Je passe devant lui sans lui adresser la parole et me dirige vers la voiture.

Il me retient avec force et m'attire à lui pour chuchoter nerveusement :

-Billie ! Qu'est-ce que tu fous ?

-Quoi encore ?

Ses sautes d'humeur commencent à me fatiguer.

-Il y a un distributeur à l'accueil. On prend un truc et on rentre le manger dans la chambre.

J'espère de tout cœur qu'il m'annonce dans les prochaines secondes qu'il m'a fait une blague mais suis déçue, une fois de plus.

-Allez viens, il ne faut pas traîner trop longtemps.

Il m'attrape la main et m'entraîne vers l'accueil, où nous retrouvons notre vieille dame préférée. Pourvu qu'elle ne lâche pas le morceau et m'oblige à avouer que j'ai volé de l'argent à Thomas. Je suis tout à coup aussi pressée que lui de retrouver le calme de notre chambre.

-Tu veux quoi ? demande-t-il en fixant le distributeur.

Je lui désigne le paquet de chips qu'il avait l'habitude de me servir dans le grenier. Il se retourne et se met à me sourire. Ce n'est pas celui dont j'ai l'habitude, celui qui me montre que je suis ridicule ou que je lui fais pitié. C'est un vrai sourire, un moment de partage, une *private joke* entre lui et moi. Je lui rends son sourire et me détends enfin. Avant qu'il ne me prenne trop au sérieux, je lui désigne une barre chocolatée et un soda. Lui, prend un paquet de chips aromatisées aux oignons et un café au distributeur de boissons chaudes juste à côté du premier. Je lui en demande un également. Il me tend le sien et en commande un autre, ce qui provoque en moi un certain étonnement. Je n'ai pas pour habitude qu'il accède aussi facilement à mes requêtes. Nous nous précipitons ensuite en direction de notre chambre.

Nous croisons deux hommes dès la sortie de l'accueil. L'un d'eux accoste Thomas :

-Elle est à toi la Dodge ?

Il fait mine de ne pas comprendre.

-Mon copain te demande si la Dodge bleue est à toi ?

-Non, vous vous plantez les gars. Si j'avais ce genre de bagnole je ne viendrais pas m'enterrer ici !

Thomas ment affreusement mais je dois avouer que pour une fois, il ne s'en sort pas trop mal.

-Vous la voulez ? Je tente de renchérir, sur le ton de la plaisanterie.

Les deux types s'esclaffent mais Thomas à l'air tout à coup beaucoup moins détendu. Avoir le pouvoir de créer en lui une vague de panique est un sentiment que je découvre mais qui s'avère très intéressant à vivre.

-C'est vrai qu'elle est pas mal ! ricane le premier.

-Non, on organise des rassemblements dans le coin et on voulait savoir si le propriétaire voulait y participer. Si vous le croisez, vous nous faites signe. On est chambre 12, au premier, ajoute le deuxième.

Thomas hoche la tête nerveusement et leur serre la main. Je n'ai pas le temps de leur répondre, étant propulsée par sa main collée à mon dos.

-Eh !

Thomas se crispe de plus belle. Nous nous retournons pour faire face à nos deux acolytes.

-Soyez pas trop bruyants quand vous ferez vos cochonneries, on est juste au-dessus !

-Aucun risque, il ne me touche plus depuis six mois ! j'enchéris afin de mettre fin à la conversation le plus sainement possible.

Ils s'esclaffent et se détournent de nous. J'éclate de rire alors que Thomas me dévisage du regard. Je connais bien ce genre de type à l'humour graveleux, j'en côtoyais un en permanence chez moi. Mon père était semblable en tout point et n'avait aucune limite lorsqu'il s'agissait d'être gênant en public. Il n'amusait personne mais semblait ressentir un malin plaisir à se donner en spectacle. Le meilleur moyen de le faire taire était de répondre par le même genre de blague, de le faire rire et de lui proposer à manger. Ma technique fonctionne toujours apparemment. Elle n'aura plus jamais à être utilisée sur lui en tout cas...

Je reprends le chemin de notre chambre et interpelle Thomas pour qu'il m'emboîte le pas, ce qu'il s'applique à faire. Une fois de retour dans notre appartement de luxe, nous étalons nos victuailles sur le lit et décidons de faire un partage des denrées. Je laisse le soin à Thomas d'ouvrir mon soda car je me connais et serais incapable de le faire sans en reverser la moitié. Nous nous installons confortablement, allongés de part et d'autre du lit, et mangeons tranquillement en regardant les informations sur le portable de Thomas comme chaque soir. Ce rituel me manquera une fois loin de son emprise, j'en suis certaine... Ce n'est pas la seule chose j'en ai peur.

Etant plus attirée par sa main près de la mienne que par le très beau journaliste annonçant les gros titres, je reconnais m'être plus attachée à lui que je ne le devrais. Je dois avouer que ces moments passés ensemble depuis notre départ sont une bouffée d'oxygène dans ma triste vie. Je n'ai pas droit au confort auquel je suis habituée mais je n'ai jamais été aussi à l'aise et sereine. Je sais que celui qui faisait de mon quotidien un enfer n'est plus là et ne reviendra jamais grâce à lui. Je lui suis infiniment reconnaissante. Je tourne la tête vers lui et tente de lui exprimer ma gratitude mais rien ne sort de ma bouche. Lui aussi commence à me connaître et réagit aussitôt :

-Qu'est-ce que tu veux Billie ?

-Rien...Juste te dire...euh...merci.

Il lâche son téléphone et tourne la tête vers moi. Il paraît étrangement serein.

-Pour quelles raisons ?

-Pour ce que tu as fait pour moi. Tu savais que mon père était un monstre et tu m'as sauvée de lui. Donc merci.

-Tu sais...

Il se tait et se ravise au dernier moment, conscient d'être sur le point d'en dire trop.

-Tu peux me le dire, je sais que je ne suis pas la seule raison pour laquelle tu l'as tué.

-Tu as raison. Seulement tu dois rester en dehors de mes histoires. Je t'en demande beaucoup mais tu dois me faire confiance. Tu n'as pas besoin de connaître mon plan. J'ai étudié chaque détail avant de passer à l'acte et tu as été celui que je n'avais pas prévu alors tu vois, ça ne sert à rien de m'étudier ou d'enquêter sur les vraies raisons qui m'ont poussé à faire ce que j'ai fait. Ce qui compte maintenant, c'est que tu t'en sortes sans problème et loin de moi.

Si je n'en avais pas envie. Si, ce que je souhaitais, c'est justement rester auprès de lui. Si mon cauchemar de la nuit dernière n'était qu'un avertissement de mon inconscient me montrant que je développe des sentiments pour Thomas. Ce bon vieux Stockholm aurait eu raison de moi ?

Prise de panique, je me saisis des paquets de nourriture vides et saute hors du lit afin de m'éloigner de lui. Je reste debout un moment après les avoir

jetés à la poubelle en mimant des étirements et des postures de yoga.

-On part à quelle heure demain ?

-Très tôt. Tu ferais mieux de dormir, fait-il en tapotant sur la place du lit restée vide.

-Tu as sûrement raison.

Ma réponse s'est voulue neutre mais m'a semblé dégager tellement de fausseté. J'espère qu'il ne s'en est pas rendu compte...

-Tout va bien Billie ?

Ce que je redoutais se produit. C'est moi tout craché ! Il suffit que je veuille quelque chose pour finir par donner tout l'effet inverse.

Je m'allonge sur le côté pour éviter de lui faire face et ferme les yeux. Je l'entends se lever, prendre sa douche et venir s'allonger de nouveau à côté de moi pour dormir mais n'ouvre pas les yeux de peur d'avoir à affronter une nouvelle question de sa part. Il éteint la lumière, baisse les persiennes et se tourne vers moi pour chuchoter de façon presque inaudible :

-Bonne nuit princesse.

Bonne nuit à toi aussi, Thomas. Je lui réponds en pensée, c'est plus sûr. bercée par ses ronflements je finis également par m'endormir, stressée à l'idée de quitter notre petit cocon à l'aube.

Vingt-septième jour

Un hurlement me fait sursauter. J'ouvre les yeux, paniquée. Le radio réveil affiche 2h30 du matin. Je regarde aux alentours mais n'aperçois rien qui puisse expliquer ce que je viens d'entendre. Le cri devait sans doute venir de Thomas. Ou d'un cauchemar, plus sombre que tous les précédents. Allongée sur le dos, fixant ce bon vieux ventilateur, je remarque que le bras de Thomas m'enserme au niveau de la taille. Gênée, je tente de le bouger mais il s'éveille et resserre son étreinte en se rapprochant davantage.

-Rendors toi mon cœur, ce n'est qu'un cauchemar.

Cette phrase m'est-elle adressée ? Je ne sais pas s'il rêve ou s'il me prend pour une ancienne petite amie texane mais ces doux mots ont le don de m'apaiser. Je me retourne en plaçant mon dos contre son torse et ne me sens pas mal à l'aise de notre proximité. Au contraire, je me saisis de son bras pour m'y blottir et y trouver le réconfort qui me manquait. Je me laisse de nouveau plonger dans un sommeil réparateur.

Lorsque le réveil sonne, j'ouvre péniblement les yeux.

-Billie... J'ai le bras coincé, murmure Thomas, visiblement gêné.

Je ne prends pas tout de suite conscience que ma tête est contre sa poitrine et que mon épaule recouvre complètement son bras. Je le libère après avoir émergé et me confonds aussitôt en excuses.

-Au moins tu as bien dormi, c'est le principal. Tu finiras ta nuit dans la voiture, on embarque.

-J'ai le temps d'aller prendre un café à l'accueil ?

-Je vais en chercher, tu as cinq minutes pour être prête.

Je me lève d'un bond et enfile mes chaussures avant de filer vers la salle de bain. Je me débarbouille le visage, resserre le nœud de ma natte et frotte mes dents avec mes doigts en guise de brosse à dents en prenant soin de vider l'échantillon de dentifrice offert par le motel.

Je sors au moment où Thomas entre, deux cafés à la main, l'air furieux :

-Je viens de voir le prix des chambres. Tu m'expliques où sont passés mes vingt dollars ?

-On y va ! On va être en retard ! Ça sent super bon le café !

Je me saisis du gobelet en carton et esquive ses questions ainsi que son corps faisant barrage devant la porte pour me diriger vers la voiture.

-Je suis censé tout porter seul ?

J'opère un demi-tour digne des plus belles parades militaires et m'empare des sacs noirs en cuir que j'avais moi-même portés lors de notre arrivée. Sans dire un mot, je passe une seconde fois devant Thomas et me précipite vers la voiture de peur qu'il n'ait d'autres demandes.

Il place le sac beige dans le coffre, prend place au volant et démarre en trombe.

-Si tu veux de l'argent pour continuer la route de ton côté ou faire je ne sais quoi, demande-le-moi plutôt que d'agir comme une voleuse. Ça ne te ressemble pas...

-Techniquement, c'est mon argent, je réplique, piquée au vif.

Je pense avoir dit la plus grosse bêtise de toute ma vie. La réaction de Thomas est plutôt surprenante puisqu'il ne s'énerve pas et me répond avec le même aplomb :

- « Techniquement », c'est l'argent de ton père. Pas le tien.

J'ai la preuve qui me manquait. Je reste muette tant je suis heureuse d'avoir enfin réussi à prouver que les sacs portés par mon père hors de la banque et ceux qui sont présents à l'arrière de cette voiture depuis notre départ sont les mêmes. Thomas avait bel et bien une motivation financière en plus de celle qui l'a poussé à tuer mon père. J'avance à grands pas vers la résolution de mon enquête. Décontenancé par le sourire béat que j'affiche malgré sa remarque, Thomas reste lui aussi silencieux. Et cela pendant une bonne partie du trajet nous menant à San Antonio.

Nous faisons une halte dans un fast-food après trois heures de route. Cette première pause depuis notre départ sonne la fin des hostilités puisque lors du paiement de la commande, j'avance les vingt dollars économisés sur le prix de la chambre à la serveuse en guise de bonne foi. Thomas, lui, porte notre plateau repas jusqu'à une table choisie parmi les moins visibles de la route. Nous restons sur nos gardes malgré l'apaisement des médias à notre propos depuis plus de vingt-quatre heures.

Nous mangeons en silence mais échangeons quelques regards. Je finis par briser la glace.

-Tu penses qu'on arrivera avant la fin de la journée ?

-On a fait la moitié.

J'ai eu une réponse de sa part, rien n'est perdu. Je tente de renouer timidement le contact mais mon regard est attiré par un couple s'installant sur la table d'en face. L'homme, très grand et imposant, n'a pas l'air à son aise dans ce genre d'endroit. Sa tenue, une veste à carreaux rouge, un jean délavé assorti d'un gros ceinturon représentant un taureau ainsi qu'une paire de santiags, me ramène tout droit à l'époque des far West. Son amie est quant à elle plus moderne. Les traits d'eye-liner noir courbés sur ses paupières et le bandeau rouge à pois resserré autour de son chignon bombé aux reflets violines me rappellent les pin-up des années 1950. Autrement dit, c'est un couple plutôt détonnant dans le décor qui prend place à nos côtés.

Sans en connaître la raison, je suis profondément déstabilisée par leurs regards insistants plongeant sur moi.

-Thomas, le couple en face de nous...je le trouve étrange, je chuchote en me rapprochant de lui.

-Mange, m'ordonne-t-il sans comprendre.

Je prends une autre bouchée de mon hamburger avant d'observer l'homme se lever rapidement et venir s'asseoir à côté de moi. Un cliquetis me glace le sang. Il me remémore le bruit d'une arme qu'on charge afin de pouvoir tirer. La femme vient tranquillement se placer à côté de Thomas et l'entoure de son bras.

-Où est Joe ? demande-t-il, aussi calme que possible.

Malgré la rigidité du canon de pistolet qui me martèle la hanche, je me décontracte en découvrant que Thomas connaît bien ces personnes. Deux membres des Tortues Ninjas j'imagine...

-Il t'attend, répond la jeune femme, tout sourire.

Thomas, aussi décontracté qu'un lézard au soleil, reprend une poignée de frites sans se soucier de nos acolytes.

-Je crois que tu n'as pas compris mon chou...le moteur tourne, reprend-elle.

C'est un code ? Une énigme ? Il faut s'en aller maintenant ? Je suis totalement perdue...

-Viens Billie, on s'en va, m'indique Thomas, doucement.

L'homme à mes côtés se lève pour me laisser en faire de même et me suis en pointant son arme dans mon dos. Nous sommes précédés de Thomas et la femme rockabilly. Une fois sortis du fast-food, l'homme range son revolver et me demande de me tourner puis de tendre les bras, droit devant moi. Aucune autre personne à la ronde ne pourrait nous venir en aide tant cet endroit semble désert. En observant Thomas de plus près, je sens des traces de panique sur son visage. Son plan ne se déroule pas comme prévu et je pense qu'il n'a pas anticipé la réaction des personnes qui se sont jointes à nous. Je prends une grande inspiration et obéis à ce couple, que je qualifierais « d'amis-ennemis » de mon bourreau. Lui aussi tend les bras vers la femme. Nous nous laissons menotter sans dire un mot ni même échanger un regard. Ils nous entraînent ensuite vers une voiture ressemblant

étrangement à une traction noire. Pas de doute, j'ai subi un saut dans le temps...

Un conducteur nous y attend, ainsi que les sacs en cuir noirs de Thomas. Le sac beige en revanche, manque à l'appel. Thomas salue le jeune homme, du nom de Joe, à l'avant de la voiture avant de prendre place à l'arrière, guidé par madame pin-up. Elle fait le tour de la voiture pour venir s'asseoir à côté de lui. Le bucheron texan qui me sert d'escorte est un peu moins docile : après m'avoir menacée d'un coup violent d'épaule dans le dos, il m'ordonne de monter à l'arrière. Entre les sacs en cuir, Thomas et la jeune femme, je ne vois guère de place où m'asseoir. Je hausse les épaules et lui fait comprendre que je ne saisis pas ce qu'il attend de moi mais il reprend de plus belle :

-Monte j'ai dit !

Thomas me fait signe de monter sur ses genoux. Je prends péniblement place en lui tournant le dos. Une fois assise, je lui demande si je ne le gêne pas, ce à quoi il répond par son habituel mouvement d'épaules. Je soupire et me tiens à la poignée de la portière. La jeune femme placée à côté de nous en profite pour me dévisager, ce qui irrite Thomas au plus haut point. Je le sens se crispier.

-Bien installés derrière ? ironise le chauffeur

Il ricane avec la brute épaisse, venue s'installer avec lui à l'avant. Comme si la blague était bonne... J'ai juste envie de lui mettre mon poing où je pense !

-Calme-toi, murmure Thomas.

Plus facile à dire qu'à faire. Lui aussi sent sûrement que la situation nous échappe et qu'une certaine tension s'empare de moi. Nous nous mettons en route. La peur qui monte dans mon ventre m'empêche presque de respirer. Thomas vient poser son nez sur mon épaule pour que je me retourne. D'un regard, il me fait comprendre que tout ira bien. Je lui souris timidement mais ne parviens pas à m'apaiser. Le chauffeur freine brusquement et je suis projetée en arrière, écrasant Thomas de tout mon poids. Il tente de me rattraper mais lui aussi est entravé par la paire de menottes. Je m'excuse.

Les deux types à l'avant se marrent bien alors que notre voisine ne cesse de regarder par la fenêtre, des écouteurs dans les oreilles, opérant un léger mouvement de tête reprenant sans doute le rythme de la musique qu'elle écoute. Je commence à bouillir. Mes sensations se mélangent et tout à coup, je ne sais si c'est la colère ou la frustration qui parle.

Être en contact de Thomas commence à réveiller en moi quelque chose que je pensais enfoui depuis plusieurs semaines. Son regard devient fuyant alors je ne me retourne plus et agrippe mes mains à l'appui-tête devant moi pour éviter son contact. Je commence à avoir chaud. Ma respiration se fait plus brève tandis que le chauffeur multiplie les accélérations et les freinages compulsifs. Il le fait exprès, j'en suis certaine. Si ce n'est pas le cas, il ferait mieux de reprendre des leçons de conduite ! Si je ne vomis pas avant la fin du trajet, je ne comprendrais pas.

Lors de l'un des nombreux freinages, Thomas frôle accidentellement ma cuisse de sa main droite. J'établis de nouveau le contact avec lui et constate que ses yeux brûlent d'un désir mal contrôlé. A l'accélération suivante, il effectue un mouvement similaire au premier. Tout en maintenant mes yeux dans les siens, je le laisse effleurer ma jambe à plusieurs reprises. Je me surprends à m'abandonner au mouvement de balancier qu'opère la voiture. Nous sommes tout à coup comme seuls au monde. Je ferme les yeux quelques secondes pour mieux sentir la chaleur de sa main sur ma peau. A chaque accélération, je sens ma robe être remontée davantage jusqu'à bientôt dévoiler l'élastique de mon sous-vêtement. Je sens sa respiration s'accélérer et les battements de mon cœur aller de pair avec les siens.

-Arrête toi. Je dois pisser, ordonne soudainement notre voisine.

J'ouvre les yeux, projetée dans la réalité avec la même violence que si je l'avais été contre le pare-brise.

-Oui, moi aussi, fait le passager.

-Vous êtes chiants ! On vient de partir !

La voiture s'arrête sur le bas-côté, me laissant haletante. Je tente de retenir mon souffle et me calmer mais rien n'y fait. Le co-pilote et notre voisine descendent et vont se réfugier dans le champ de maïs à proximité. Le chauffeur se tourne vers nous.

-Le voyage est-il à votre convenance ?

Je le dévisage du regard sans rien dire. J'imagine que Thomas en fait autant.

La boîte à gant se met à sonner. Notre conducteur en sort un smartphone dernière génération avant de revenir à nous.

-Sauvés par le gong...j'arrive. Le premier qui bouge meurt...Je rigole ! Détendez-vous !

Il sort et se met à marcher derrière le véhicule. Le visage crispé, je me tourne lentement vers Thomas et tente de prendre la parole pour désamorcer la situation mais je n'y parviens pas. Un sentiment ridicule de culpabilité m'accable et je me mets à rire nerveusement. Thomas me comprend aussitôt et s'esclaffe à son tour. Notre gêne l'emporte sur notre état euphorique et nous plonge de nouveau dans un silence pesant.

-Je...je vais me tourner sur le côté, je commence, gênée.

-Oui, ce sera mieux, complète Thomas.

J'entreprends de m'asseoir sur lui de façon à mettre mon dos contre la portière mais je ne peux pas le faire sans prendre appui sur lui. Après une tentative hasardeuse, je place mes bras autour de son cou et me hisse afin de parvenir au résultat escompté. Thomas m'aide en me donnant une impulsion avec ses jambes, ce qui me permet enfin d'obtenir une position confortable. Au moment où je me redresse, il tourne la tête vers moi et nos têtes s'entrechoquent. Tout en encaissant le coup nous rions de plus belle. Décidément, je crois que nous n'aurons jamais été aussi proches qu'à ce moment, tant sur le plan physique que psychique. Entrant dans un rare moment de connexion, mes yeux sont attirés vers ses prunelles bleu clair. Inconsciemment, nos corps se rapprochent jusqu'à ce que nos bouches s'effleurent. Thomas vient replacer une mèche de mes cheveux derrière mon oreille et ses doigts s'attardent le long de ma joue pour venir caresser mes lèvres. Il agrippe alors mon menton et m'adresse un sourire radieux. Le jeu de la barbichette n'est plus de mise pourtant je jurerais qu'il rejoue la partie.

Les portières s'activent, laissant apparaître notre voisine et le chauffeur. Nous nous éloignons instinctivement l'un de l'autre et nous efforçons de garder le silence. Je passe délicatement mes bras au-dessus de la tête de Thomas afin de libérer son cou et les place le long de mon corps en tentant de me faire la plus discrète possible.

Le co-pilote monte, l'air inquiet et indique au chauffeur de repartir le plus vite possible. Lorsque la voiture redémarre, Thomas m'entoure de ses bras à la manière d'une véritable ceinture de sécurité.

-Qu'est-ce que tu fous ? lui demande notre voisine.

-J'ai des fourmis dans les mains. Ça te gêne ?

Elle lève les yeux au ciel et se met une fois de plus à regarder par la fenêtre.

Nous passons l'entièreté du voyage serrés l'un contre l'autre. Je finis par m'endormir, la tête posée sur son buste et les mains contre son bras.

Il fait presque nuit lorsque je m'éveille.

-Bien dormi, princesse ? demande Thomas.

Je hoche doucement la tête, encore amorphe.

-Bienvenue chez nous ! jubile le conducteur en entrant dans une immense propriété aux allées goudronnées.

Il arrête la voiture devant un garage à double entrée. Rien ne pourrait supposer que nous nous apprêtons à entrer dans la villa appartenant à un gang réputé pour ses nombreux braquages et autres crimes organisés. Les pierres apparentes de la demeure reflètent les derniers rayons du soleil. Une jeune femme blonde affublée d'un horrible bob aux motifs douteux nous accueille en ouvrant la large porte d'entrée.

-Vous êtes déjà là !

Elle se jette ensuite au cou de notre chauffeur et l'embrasse fougueusement.

-Toi aussi tu m'as manqué, mon amour ! répond son petit copain une fois qu'elle se détache de sa bouche.

-Tu as ma commande ? demande-t-elle ensuite à notre voisine de route.

-Tiens ! Et ralentis un peu la conso, je n'ai pas envie de te ramasser dans la cuisine comme la dernière fois.

-Ça va Olympe, lâche là ! s'exclame le chauffeur.

Nous passons le pas de la porte sans attendre une quelconque réplique de la principale intéressée tant son ton était sec et direct. Je me remémore la conversation que j'avais eue au motel avec Thomas. Si ces loustics sont bien les Tortues Ninjas, je parie que notre chauffeur est Joe, leur chef. Si Olympe est le mannequin tout droit sorti des années 1950, alors celle qui a sauté au cou de Joe doit être Harley. Sans trop m'avancer, je peux deviner que le cliché texan sur patte se faisant passer pour une brute est Patrick, l'ami d'enfance de Thomas. A quoi sert toute cette mise en scène dans ce cas ?

Je ne peux m'empêcher de remarquer la beauté et le goût raffiné des lieux. Rien que l'entrée a de quoi faire pâlir le plus talentueux décorateur d'intérieur. Le contraste entre l'habitation et ses habitants n'en est que plus flagrant. Olympe claque la porte et s'engouffre dans les escaliers en bois massif nous faisant face. Thomas éclate d'un rire franc. Je perds tout espoir de comprendre les dernières heures qui viennent de s'écouler. Sans parler des dernières secondes, qui sont un plus grand mystère encore. Il s'adresse à Joe en premier.

-Quand je vous ai dit d'improviser, j'étais loin de me douter que tu préparerais ce genre de scénario. C'est bien joué mais elle sait déjà qui vous êtes donc pas la peine de continuer là-dessus.

-Sérieusement Thomas ? Ça fait trois jours qu'on répète ! s'énervé Patrick en déposant son arme dans ce qui semblait être au départ un porte-parapluie.

Est-elle factice ?

L'intéressé rejoint Olympe en haut des marches tandis qu'Harley se jette sur moi et m'étreint avec brutalité. Je ne pensais pas qu'un si petit corps puisse me serrer aussi fort !

Je la repousse gentiment et observe de plus près le bob qu'elle porte avec panache. Le motif coloré que j'avais aperçu de loin se trouve être un personnage des Pokémons...le plus connu sans doute.

-Moi c'est Harley ! Et ça c'est mon chéri, le Joker !

Elle se met à éclater de rire tout en désignant Joe du doigt. Le plus perturbant dans tout ça, c'est la manie qu'elle a de ne pas rester en place. La surexcitation qui l'habite semble être tout sauf naturelle.

-Ne te préoccupe pas d'elle, chuchote Joe à Thomas.

Personnellement, je la trouve plutôt sympathique. Hormis un certain problème d'addiction, c'est la seule qui m'a salué et a pris le temps de m'adresser la parole. On ne peut pas dire que je me sente à mon aise ici. Les menottes que j'ai depuis trop longtemps aux poignets me brûlent et me rappellent certains souvenirs du grenier parmi les moins agréables.

Je lève les mains en direction de Thomas pour lui signifier ma gêne mais il est bien trop occupé à faire la causette à Monsieur Joe. Harley, qui m'a suivie en silence jusqu'ici, se précipite sur Joe pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

-Ah oui ! Tiens ma belle !

Elle obtient les clés des menottes et me les tend dans la foulée.

-Je ne sais pas comment tu as fait ! Je n'aurais pas tenu deux minutes avec ça !

Je me libère et me frotte les poignets pour apaiser ma douleur. Nous pénétrons dans une grande salle aux allures de musée. Les poutres apparentes de la pièce soulignent la couleur brune des canapés et autres fauteuils en cuir disposés en arc de cercle devant l'âtre d'une cheminée de briques rouges. De grands verres de citronnades, et de bourbon pour ces messieurs, nous attendent sur l'immense table basse en chêne au centre de la pièce. Les rideaux rouges tombant de chaque porte-fenêtre, j'en compte au moins cinq, rappellent le style victorien. Je m'arrête un instant pour contempler ce qui me semble être la pièce maîtresse de la décoration : les deux énormes plafonniers. Façonnés avec des cordes d'un mat qu'on aurait enroulées élégamment autour de la barre du même navire, ils laissent pendre six magnifiques boules de lumières semblables à des gouttes d'eau émises par la plus pure des cascades. Tels deux phares prenant à chaque instant plus d'importance face à la nuit qui tombe, ils éclairent Joe et Thomas de leur lumière apaisante.

-classe, hein ? C'est moi qui les ai faits.

Patrick surgit à ma gauche, une chope à la main. Je le félicite pour son travail remarquable et le sent se déridier à mon contact.

-Billie, qu'est-ce que tu fous ? Viens t'asseoir, m'enjoint tout à coup Thomas.

Soit monsieur vient seulement de remarquer que je ne suis plus à côté de lui, soit il souhaite m'avoir sous les yeux à tout instant. Je ne sais pas quelle option est la plus dégradante...

-Oui, reste avec nous ! Complète Harley.

-Ça te dit de devenir ma meilleure amie ? interroge-t-elle lorsque je prends place à ses côtés sur l'un des canapés.

Sans attendre une réponse de ma part, elle se penche, se saisit d'un verre de citronnade et me le tend tout naturellement.

-Ne bois pas ça, m'intime froidement Olympe en se joignant à nous.

Elle me reprend le verre des mains et y plonge son index. C'est sûr qu'après ça, je n'aurais plus envie de boire son contenu. L'étoile fixée sur son ongle passe du doré au violet en quelques instants.

-C'est toi qui as fait ça ? demande-t-elle, furieuse, à Harley.

-Oh ça va ! On peut même plus s'amuser...

-Ne me dis que tu en as donné à Vic en mon absence !

-Ta sœur va bien ! Elle doit faire un gros dodo en ce moment !

-Si tu lui as fait du mal je te fais bouffer ton bob, sale traînée !

Je ne saisis pas tout de suite l'enjeu de cette dispute. Patrick vient m'éclairer en s'installant confortablement à côté de moi, comme s'il avait l'habitude d'assister à ce genre de scène quotidiennement.

-Harley a mis de la drogue dans les verres. Tu vois la paillette sur le doigt d'Olympe ?

J'acquiesce.

-Elle change de couleur si elle entre en contact avec une substance... illégale.

-Je vois...

Je ne sais pas dans quel univers parallèle je suis encore tombée, mais celui-là est sacrément différent de ceux que j'ai côtoyés jusqu'ici ! Entre Thomas qui n'a d'yeux que pour Joe depuis notre arrivée, Harley qui souhaite me droguer et Patrick qui m'explique simplement les techniques d'espionne mises au point par sa chère et tendre, je ne risque pas de m'ennuyer.

-Si Thomas t'a parlé de nous, tu dois savoir pour Vic, n'est-ce pas ?

-Oui, il m'en a parlé.

-C'est pour elle qu'Olympe a créé les paillettes. Depuis que sa sœur vit avec nous, Harley la traite comme sa bonne. Elle en profite dès qu'Olympe a le dos tourné. Vic ne sait pas vraiment distinguer le bien du mal alors elle tombe dans le piège à chaque fois...pauvre gamine.

Je sens un réel sentiment de pitié venir de Patrick lorsqu'il me parle de la sœur d'Olympe. Pourtant j'ai l'impression qu'il me cache une partie de la vérité. Je ne suis pas forcément censée tout savoir mais je n'oublie pas mon enquête interne pour autant.

Il me tend sa chope pour me faire goûter sa bière mais une main m'en empêche en s'emparant de celle-ci.

-Si la paillette devient violette, on ne doit pas boire, il y a du poison dedans. C'est Olympe qui l'a dit.

Je sursaute et manque de m'étouffer avec ma salive. L'adolescente qui s'est figée devant moi me dévisage d'un regard inquiet. Je ne prends pas la mouche et décide de réagir avec tact.

-Je n'ai pas de paillettes, je suis désolée.

-Je suis Vic. Tu allais commettre une imprudence, Billie Hopkins.

Une fois le choc passé de savoir que tout le monde ici connaît jusqu'à mon nom de famille, je me laisse attendrir par sa petite voix aiguë et l'observe plonger son index dans la chope sans m'y opposer. Patrick, en revanche, paraît agacé.

-Victoria, je t'ai déjà dit de laisser ma chope tranquille. C'est la chope magique, tu sais bien que celle-là est immunisée contre tous les poisons.

Après avoir fortement secoué la tête en signe de désapprobation, la petite brune regarde Patrick affiche une moue boudeuse :

-Patrick, le fait que tu me prennes régulièrement pour une imbécile m'exaspère au plus haut point. Tu sais bien que la magie, au sens fantastique du terme, est impossible d'un point de vue physique. Une chope ne peut donc être immunisée contre les poisons. Je te rappelle également qu'un objet n'ayant pas de système immunitaire, il ne peut en aucun cas

bénéficier d'une immunité aux germes au même titre que les hommes. Je vais m'asseoir, maintenant.

A la façon d'un robot programmé pour une tâche bien particulière, Vic prend place sur le fauteuil le plus éloigné de nous.

-La petite maline...continue Patrick.

-Quoi ?

-C'est bien joué ! Elle a détourné mon attention sur ta réaction et ton attention sur elle. Regarde ce qu'elle est en train de faire.

Il est vrai qu'en l'observant de plus près, je constate qu'elle déguste la bière de Patrick en affichant un grand sourire.

-Quel âge a-t-elle déjà ?

-Dix-sept ans...lance-t-il, blasé.

-Comme ma petite sœur...

Tess me manque affreusement. Je l'imagine à cet instant, perdue, tentant de réconforter la peine feinte de ma mère tout en essayant de découvrir ce qu'il est advenu de mon père, de moi. Les informations parlent de moins en moins de nous et le fait que Thomas se soit détendu prouve qu'il avait raison. Nous ne sommes plus intéressants pour personne. N'ayant pas été retrouvés lors de l'annonce officielle de la disparition de mon père, nous avions très peu de chance de captiver davantage la population américaine. Aucun miracle à l'horizon, aucun père érigé en héros après avoir délivré sa

fille des griffes du méchant bourreau. Si seulement ils savaient tout, personne n'aurait ne serait-ce que l'envie de retrouver le cadavre de mon père. Olympe, qui a évincé Harley de la pièce en l'enfermant à l'extérieur, embrasse sa sœur sur la joue avant d'allumer la télévision qui trône au-dessus de la cheminée.

-Mets les infos s'il te plaît, demande Thomas.

La connexion que nous avons sur ce genre de sujet m'épatera toujours. En même temps, il ne faut pas avoir fait Harvard pour comprendre qu'il souhaite regarder le journal télévisé puisqu'il le fait tous les jours à la même heure depuis notre départ.

Mon sang se glace lorsque j'aperçois des photographies aériennes de la maison de Thomas. Ou plutôt de ce qu'il en reste. Une journaliste est interviewée devant les décombres.

-Ici en direct du lieu où nous avons retrouvé le corps d'un homme ce matin même. La victime, brûlée et ensevelie après ce qui semble être l'explosion du bâtiment qui se trouve derrière nous, n'a pu être identifiée lors de son extraction des décombres par les pompiers. Selon les premières informations, il s'agirait du célèbre architecte, Monsieur Richard Hopkins, disparu il y a maintenant une semaine alors qu'il cherchait sa fille, Billie, dont il était sans nouvelles depuis plus de quinze jours. Une autopsie a lieu en ce moment même. Nous attendons les conclusions des légistes afin de confirmer ces allégations. Une équipe de secouriste est restée sur place à la recherche d'autres victimes potentielles. Nous rappelons qu'à l'heure actuelle, nous sommes toujours sans nouvelles de Billie Hopkins et de Monsieur Thomas Hardings, employé de Monsieur Hopkins et le dernier, selon nos sources, à l'avoir vu vivant.

Olympe baisse machinalement le son de la télévision lorsque les présentateurs introduisent un autre sujet d'actualité.

-Qu'est-ce qu'on fait ? demande Patrick.

-On attend Leah, intervient sèchement Joe.

Le bruit des coups de poings d'Harley lancés contre la baie vitrée me fait sursauter une fois de plus.

-Bon Olympe ! C'est plus drôle maintenant ! J'ai peur des coyotes !

Vic se précipite et lui ouvre la porte.

-Même s'ils ne s'approchent généralement pas de l'homme, ils sont à considérer comme des animaux sauvages capables d'être dangereux, intervient l'adolescente en laissant Harley entrer.

-Merci Victoria, je t'offre un cocktail pour la peine !

-Ah non ! Ne recommence pas avec ça ! s'exclame Olympe.

Thomas et moi ne prenons pas part à la conversation qui s'ensuit tant notre niveau d'inquiétude est à son paroxysme. S'ils parviennent à identifier le cadavre comme étant celui de mon père, ils lanceront de nouvelles unités à ma recherche. S'ils me trouvent, Thomas sera arrêté pour kidnapping et certainement accusé du meurtre de mon père. Quant à moi, je serai renvoyée chez moi là où tout le monde pleurera mon agresseur et maudira mon sauveur. Non ! Je l'ai déjà dit et j'en suis maintenant persuadée, je ne veux plus de cette vie-là. Ma mère m'a éduquée et m'a envoyée dans les meilleures écoles sans jamais vraiment se soucier de moi. La seule que je regretterai est ma sœur mais j'aurai certainement l'occasion de la revoir dans d'autres conditions. Je ne tolérerai pas de retrouver mon ancienne

chambre et cette maison qui pue la corruption, l'inceste et la haine. Ce serait un trop grand pas en arrière...

Je me lève et me dirige vers l'entrée.

-Billie Hopkins ! Il fait tout noir ! Tu ne peux pas aller à l'extérieur !

Je me retourne pour envoyer paître la sœur d'Olympe mais l'image de Tess me retenant par le bras s'empare de moi. Je m'effondre dans ceux de Vic. Elle me tapote doucement l'épaule pour me faire comprendre qu'elle n'est pas à l'aise avec la proximité que je viens de lui infliger. Je m'écarte et découvre l'ensemble des Tortues Ninjas amassé devant moi. Thomas est le premier à s'avancer pour prendre le relai de Vic et me laisse me blottir contre lui. Un a un, le petit groupe s'ouvre à moi sans que je n'aie à demander quoi que ce soit.

-Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ma belle ? demande Olympe avec un ton d'une incroyable douceur.

-Je vais te faire goûter un super bourbon, ça te remonte n'importe quel homme ! intervient Patrick

-Ça te dit de pirater un petit compte bancaire, juste pour t'amuser ? interroge Joe.

Visiblement, nous n'avons pas la même définition de ce qu'est l'amusement.

-On a des brochettes au frigo !

Tous dévisagent Harley. Elle semble pourtant avoir retrouvé ses esprits.

-J'ai pensé qu'on pourrait faire un barbecue pour remonter le moral de Billie...se justifie-t-elle.

-Combien de fois je vais devoir te le dire...ce n'est pas si compliqué de faire des transitions quand tu parles, bordel ! la sermonne Joe.

Un barbecue ? A cette heure ? Même si ma sieste durant le trajet fut bonne, j'aurais plutôt envie d'aller me coucher que de manger. La soirée est déjà bien avancée et je ne sais pas ce qu'elle me réserve encore.

Patrick arrive sur nous à toute vitesse. Sans prendre la peine de s'arrêter, il me jette un verre avant de repartir d'où il est venu en hurlant :

-Si quelqu'un fait griller la viande à ma place, je le tue !

Je ris aux éclats tandis que Thomas essuie son visage, visiblement éclaboussé après le passage furtif de Patrick. Irrité, il prend soin de me sourire avant de s'écarter pour s'égosiller en interpellant son ami. Enfin, apparemment plus pour longtemps !

Ce spectacle me rappelle la seule colonie de vacances où j'étais allée l'été de mes dix-sept ans. J'en garde un excellent souvenir. Trayvor, devenu mon seul ami depuis, avait osé m'embrasser pendant la soirée « feu de camp » et je l'avais giflé avant de me confier à lui en lui révélant le secret qui me rongait de l'intérieur. Je me souviens qu'il voulait voler une voiture pour m'emmener très loin du camp où nous étions afin, je cite, « que ce connard » ne me retrouve jamais. C'est le seul qui m'ait vraiment soutenue. Je me demande ce qu'il a dû ressentir en regardant les infos ce soir. Je devais le retrouver au centre commercial le jour où Thomas m'a enlevée... J'espère qu'il ne m'a pas attendue trop longtemps. Vic apparaît dans

l'entrée, un verre à la main. Le doré de l'étoile qu'elle porte à l'index m'indique que Harley n'y est pour rien dans le choix de sa boisson.

-Tu viens Billie Hopkins ! Ma sœur a préparé un apéritif.

-J'arrive tout de suite.

OceanofPDF.com

Vingt-huitième jour

La viande est succulente. Même si nous mangeons à plus de minuit parce-que Patrick semble avoir développé une obsession particulière pour la nourriture cuite au grill, je dois reconnaître que cela en valait bien l'attente. Un carillon retentit lorsque nous entamons le dessert. Je ne laisserais ma glace saveur pistache pour rien au monde, même si ma sœur était la personne qui attendait derrière la porte d'entrée. Joe n'a pas cette chance et se lève pour aller ouvrir. Il revient quelques instants plus tard, accompagné d'une nouvelle jeune femme aux cheveux noirs et aux yeux bleu-vert.

-Bande de goinfres, vous ne m'avez même pas attendue !

Son sourire illumine la pièce et subjugué ces messieurs, sans exception. Thomas se met également à baver devant ses nombreux atouts, ce qui m'agace. Je dois bien avouer que je ne suis pas en capacité de lutter contre elle. Son physique athlétique est loin de ma petite bouée et le charisme solaire qu'elle dégage surpasse à bien des égards ma personnalité lunatique. Je ne peux que m'incliner.

-Salut mon Tommy !

Je constate, à la langue qu'elle introduit dans sa bouche, qu'elle doit un peu mieux connaître Thomas que tous les autres membres des Tortues Ninjas présents autour de la table de la salle à manger.

-Enchantée, Mademoiselle Hopkins !

Même sa façon de me saluer est parfaite. Je ne saurais dire pourquoi mais je pense que je vais avoir du mal à l'apprécier. Mon a priori vole en éclat lorsqu'elle se penche vers Harley pour l'embrasser de la même manière que ce qu'elle avait fait pour Thomas. Elle fait de même avec Joe. Seuls Vic, Olympe et Patrick sont préservés de ses *french kisses*. Je reste tout de même assez perplexe devant l'air ébahi et niais de Thomas. Lorsqu'elle s'installe à table, elle dézippe son perfecto de cuir noir et en sort une poignée de porte qu'elle pose fièrement sur la table. Elle extirpe également une grosse liasse de billets de sa poche intérieure avant de la remettre à Joe.

-Qu'est-ce que ça a donné ? demande plus sérieusement Patrick.

-Ils l'ont identifié. Tu ne l'as pas assez bien fouillé mon chéri, il avait encore ça sur lui, déclare-t-elle en s'adressant à Thomas.

Elle sort de la poche de son jean un petit objet métallique que je ne reconnais pas au premier coup d'œil. Sûrement l'effet du bourbon. Quand les chaleurs de l'alcool se dissipent, je sens ma colonne vertébrale se redresser et mes poils se hérissier.

-La médaille de mon père ! je crie, stupéfaite, tu l'as trouvée où ?

-Sur lui, princesse.

Qu'est-ce qu'ils ont tous à m'appeler comme ça ? Si je suis une princesse alors ils sont tous empereurs et impératrices ! Attendez...ça veut dire qu'elle a fait tout ce chemin depuis la Californie ? Impossible !

-Tiens ma poupée, elle m'a fait penser à toi quand j'étais à l'aéroport.

Elle décroche la magnifique montre connectée qu'elle exhibait à son poignet pour la tendre à Vic, qui s'en empare sans même dire merci.

Effectivement, ayant traversé les Etats-Unis en voiture depuis plusieurs jours, l'idée selon laquelle les citoyens lambdas utilisent l'avion pour voyager ne m'a pas effleuré l'esprit.

-A qui elle appartenait, cette montre ? demande Olympe, suspicieuse.

-A quelqu'un à qui elle ne manquera pas, fais-moi confiance.

Pardon, j'échange le mot « citoyens » avec « criminels ». J'oubliais qu'elle aussi, faisait partie du gang. J'imagine que c'est la fameuse Leah dont Joe parlait lors de notre arrivée. Thomas avait bien sûr oublié de la mentionner lorsque nous avons échangé à propos du groupe. Devinant leur niveau de connivence, je pense qu'elle est plus à même de me renseigner sur le plan de mon bourreau qu'il ne l'est lui-même. Objectif numéro un : me rapprocher de Leah et lui soutirer des informations.

Une fois ma glace avalée, je propose d'entamer une partie du jeu « action ou vérité ». Tous les membres de la bande sont partants. C'était sans compter sur l'humeur de Thomas, qui comme à son habitude, est bougon et ne souhaite pas participer. Aurait-il peur que j'en sache plus sur les raisons de mon enlèvement ? Leah ne tarde pas à le convaincre et l'alcool aidant, il se laisse emporter par l'ambiance festive générale.

Nous nous asseyons en cercle dehors, éclairés par des lampions enroulés en guirlande autour de poutres en chêne qui délimitent le patio. Olympe lance les festivités en proposant à sa sœur de prendre la personne de son choix dans ses bras. Vic n'est pas fan de l'idée mais s'y résout et en profite pour témoigner son attachement à Leah. Harley disparaît quelques instants pour revenir plus en forme que jamais et propose un défi à Joe. Ce dernier

accepte avant même de savoir de quoi il s'agit. Je sens un vrai compétiteur dans l'âme...

Sans attendre il se met debout et se frotte les mains en sautillant sur place. Thomas n'est apparemment pas le seul à avoir abusé de l'alcool ce soir ! Harley lance une musique de Rihanna depuis son enceinte portative et éclate de rire avant de demander à son chéri de twerker sur la musique.

-Sérieusement ? interroge l'intéressé.

Harley répond par l'affirmative. Le voilà bloqué. Refuser le défi et se faire traiter de lâche par l'intégralité de sa bande ou jouer le jeu et mourir de honte et de ridicule ? C'est un véritable choix de Sophie qui s'offre à lui. Prenant son courage à deux mains, il s'élance et nous offre un véritable show. Nicki Minaj n'a qu'à bien se tenir ! Son déhanché me rappelle l'incroyable performance de Tom Holland dans l'émissions « Lip Sinc Battle ». Je me souviens être restée sans voix devant son passage. Tess, elle, était plus dubitative.

-Son Barry jump manque un peu d'élan...avait-elle mentionné.

Forcément, après dix ans de danse, ma sœur pouvait être qualifiée de professionnelle dans son domaine. Elle n'était pas aussi émerveillée que moi lors de cette prestation. Ce souvenir vient me frapper alors que je m'y attendais le moins. Sous les applaudissements, Joe termine sa chorégraphie par un saut périlleux avant et se sert de nouveau un verre. Qui a dit que les geeks ne savaient pas bouger ?

Je reviens péniblement à moi et tente de reprendre le dessus en corsant les défis. Je choisis ma cible sans trop de mal.

-Leah ! Action ou vérité ?

-Action, ma chérie !

Je ne me ferai pas à cette exubérance...

-Embrasse la personne de ton choix avec la langue.

Tous se taisent. Les regards se figent sur ses lèvres. A croire que sa décision peut mettre en péril l'avenir même du groupe. Aurais-je lancé une bombe sans le savoir ? Thomas me dévisage sans que je ne comprenne pourquoi. Harley semble gênée, Joe est le seul à regarder ses chaussures tandis que Patrick, Olympe et Vic affichent un sourire provocateur. Olympe va même jusqu'à lancer de l'huile sur le feu.

-Alors Leah...il faut savoir choisir dans la vie !

Leah la foudroie du regard. Ce gang me dépasse par ses sous-entendus et ses non-dits. Comment font-ils pour ne pas se disputer en permanence ? Tout bien réfléchi, c'est ce qu'ils font. Dans ce cas, qu'est-ce qui les maintient ensemble ?

-Ok, je relève le défi ! assure Leah en toisant Olympe.

Elle se met alors à genoux et se dirige telle une panthère affamée vers Thomas. Son regard pénétrant rendrait n'importe quel homme fébrile pourtant je vois bien qu'il n'est pas réceptif. Au contraire, il semble tout à fait indifférent. Elle l'embrasse comme convenu et reprend sa place en affichant un grand sourire. Je l'applaudis et lève mon verre dans sa direction pour lui manifester mon respect. J'ai tout de même une sorte de nœud dans l'estomac qui me fait serrer le point. Mon jeu vient de se retourner contre moi et je ne suis pas plus avancée sur le plan de Thomas que sur la raison de ma venue ici. Vic poursuit en défiant Thomas. A ma grande surprise, il choisit « vérité ». Le jeu devient intéressant !

-Pourquoi as-tu intégré Billie Hopkins au groupe ce soir ?

Je l'aime d'amour. Cette fille est tout simplement brillante !

-Parce-qu'il m'était impossible de le faire hier soir puisque nous n'étions pas encore avec vous.

La réponse de Thomas est plus brillante encore. Sans déroger à la règle du jeu, il contourne la vraie question. Je l'aurai autrement ! Harley est la prochaine. Elle choisit également vérité et répond oui sans hésiter à la question d'Olympe : « Es-tu réellement amoureuse de Joe ? ».

Je remarque que Leah sert les dents et qu'une fois de plus, plutôt que de montrer de la fierté à l'égard de son couple, Joe observe ses chaussures. Qu'est-ce qu'ils mijotent ces trois-là ?

Leah propose un défi à Thomas. Il ne choisit pas une seconde fois vérité, ce qui m'agace au plus haut point. Il se sert un énième verre de bourbon alors qu'Olympe propose une tournée de shots de vodka. J'en prends deux pour faire passer la pilule et mon envie de meurtre.

-Embrasse la fille de ton choix ! ordonne-t-elle en me souriant.

Cette pétasse se sert de mon idée ! Soit elle veut vérifier que Thomas rampe à ses pieds, soit elle souhaite mettre un peu plus la pagaille et rompre le fragile équilibre sur lequel tient le gang.

Thomas éclate de rire.

-Tu parles d'un défi ! Je vous ai toutes embrassées au moins une fois ici !

Première nouvelle. Il entend qui par « toutes » ?

-Enfin non, sauf toi, Vic !

Je le fixe avec des gros yeux. Je suis soulagée qu'il n'ait pas embrassée une jeune fille pas encore majeure mais je souhaite qu'il rétablisse la vérité.

-On ne s'est jamais embrassés non plus, à ce que je sache ! je le réprimande, furieuse.

Ses yeux imbibés d'alcool me scrutent comme s'il ne me reconnaissait pas. Etant juste à côté de lui, je peux sentir qu'il s'apprête à faire une bêtise. Ou à vomir, au choix. Je parie qu'il va rendre son baiser à Leah. Si elle le lui demande, c'est pour une bonne raison. Enfin, on ne peut jamais être sûre de rien avec ces personnages !

Thomas se redresse, pose son verre et m'attrape par la taille. Il agrippe mon menton d'une main et vient presser l'autre dans mon dos afin de m'attirer à lui. Il s'empare de mes lèvres avec férocité. Je ne suis pas assez sobre pour lui refuser ce baiser et me laisse prendre au jeu. J'agrippe moi aussi son visage et l'embrasse avec autant de fougue. Ces quelques secondes paraissent durer une éternité tant je sens le temps s'arrêter autour de nous. Lorsque nous revenons à nous, nous sommes acclamés par l'ensemble des Tortues Ninjas. Même Leah affiche une mine réjouie. J'imagine que ce qu'elle souhaitait a été réalisé sans accroc. Perdue, j'en oublie le fil de mon enquête et prends soin de ne plus échanger un seul regard avec mon Don Juan. Je préfère enchaîner les shots de vodka et observer les autres se ridiculiser chacun leur tour. Vic finit par s'endormir sur un pouf, Patrick réalise un air-rodéo des plus parfaits, Olympe chante l'hymne nationale en rotant, Harley mime la voix de Pikachu, Joe parvient à mettre l'équivalent de six brochettes dans sa bouche sans mâcher et Leah effectue un poirier sur une main pendant cinq secondes. Thomas se met à courir jusqu'aux toilettes comme je l'avais prédit. C'est à ce moment que Joe me défie.

-Billie ! On ne t'a pas encore entendue à ce que je sache !

Je souris timidement mais m'attends au pire. Ma désinhibition arrive à point nommé car je sens l'alcool me monter enfin aux joues. Je choisis vérité. Je ne pense pas être en état de faire quoi que ce soit debout.

-Pourquoi as-tu suivi Thomas jusqu'ici ?

-Parce-qu'il me l'a demandé ! je rétorque en éclatant de rire.

Ma blague fait un bide monumental et je me sens obligée de me justifier.

-Plus sérieusement, je ne sais pas si vous faites partie de son plan ou non mais vous semblez mieux me connaître que ce que je vous connais alors je vais être franche. Je l'ai suivi parce qu'il m'offrait une vie bien plus intense et émotionnellement stable que tout ce que j'avais pu vivre jusqu'ici. Je voulais repartir de zéro et il m'a donné cette chance alors je l'ai saisie.

Joe fixe un point au-dessus de moi et demande :

-Qu'est-ce que t'en penses mon pote ?

-C'est vraiment ce que tu penses Billie ?

Je me retourne pour faire face à Thomas, au teint gris pâle mais encore conscient de tout ce qui vient de se passer. J'acquiesce.

-J'aimerais qu'on me fasse une aussi belle déclaration ! intervient Olympe en frappant Patrick d'un coup de coude.

Une déclaration ? Quelle déclaration ? Je ne prête pas attention à sa remarque tant le sourire qu'affiche Thomas m'apaise. Après tout, je n'ai pas besoin de connaître le fin mot de l'histoire, je lui fais suffisamment confiance pour être certaine de ne rien risquer auprès de lui. Je prends congé de cette soirée à plus de trois heures du matin et me fait escorter par Vic, qui me montre ma chambre avant d'aller elle-même rejoindre les bras de Morphée dans la sienne, juste à côté.

Avant d'entrer, je m'aperçois que nos deux chambres sont les plus éloignées de toutes les autres. Elles sont séparées par un pallier, une immense salle de bain et deux autres pièces. J'imagine que ne faisant pas partie de leur groupe, j'ai obtenu la chambre des invités. Dans ce cas, pourquoi Vic dort aussi loin d'eux ? Je me souviens qu'elle est une adolescente et que les autres membres sont pratiquement tous en couple. La proximité des chambres peut en effet être problématique dans ce cas. La penderie qui s'offre à moi est précédée d'un écriteau « Servez-vous ! » suivi lui-même d'une minuscule pancarte « de toute façon rien n'est à la mode ». Je ne sais pas lequel d'entre eux est à l'origine de ces affiches mais elles me font bien rire. Cette colocation vaut son pesant d'or ! Certains vêtements portent encore leurs étiquettes ou des anti-vols, preuve qu'aucun d'entre eux n'ait été acheté. Je prends un large t-shirt blanc sur lequel est inscrit le logo rouge d'une célèbre marque de soda, ferme les portes de la penderie et éteins les spots de la pièce avant de me coucher dans les draps de soie violets de l'énorme lit qui me fait face. Je mets mon cerveau en mode veille sans trop de mal mais suis subitement réveillée par le bruit de ma porte qui s'entrouvre.

-Billie, tu dors ?

Mes vieux démons oppressent ma poitrine et me je lève d'un bond. J'allume la lumière pour faire face à un Thomas endormi, un oreiller à la main et une couette enroulée autour de lui.

-Qu'est-ce que tu veux ? j'halète, encore sous l'effet de la panique.

-Pardon ! Je ne voulais pas te faire peur...c'est juste que les autres font vraiment trop de bruit et ça me casse les oreilles. Je me demandais si tu voulais bien me prêter le sofa de ta chambre ?

Il a l'air plus sobre. En jetant un coup d'œil au radio réveil qui projette l'heure au plafond, je prends soudainement conscience qu'il est presque six heures du matin.

-Oui, viens.

Je me recouche et l'observe se diriger vers le fond de la pièce péniblement.

-Thomas, ça fait trois jours qu'on dort ensemble, laisse le sofa tranquille et viens dans le lit, tu seras mieux.

Il hésite un instant et accepte ma proposition. Il s'affale sur le lit sans lâcher son oreiller et sa couette. Je pouffe de rire en voyant les effets que l'alcool a sur lui ce soir. Je connaissais le Thomas sobre et déterminé, je découvre celui qui est joueur et peu sûr de lui.

-Les autres sont encore en train de jouer ?

-Olympe et Patrick font un bras de fer en bas.

-Et les autres ?

-J'ai besoin de te faire un dessin ?

-Quoi ? Tous les trois ?

-Ils sont en trouple.

-Tu peux répéter ? Ils sont en quoi ?

-Billie, je suis crevé...

-Je te laisse dormir dès que tu m'auras répondu.

-D'accord...Harley et Jo sont ensemble depuis six ans. Ils sont tous les deux tombés amoureux de Leah sans se le dire et ont fini par en discuter. Leah a accepté leur proposition et est sortie avec eux. Bref, ils sont en trouple. L'équivalent d'un couple, mais à trois. Olympe ne croit pas en leur amour et cherche tout le temps à les tester. Elle pense que Leah n'est qu'un divertissement dans le couple de Harley et Joe et qu'ils se sépareront d'elle bientôt.

-Et toi ?

-Quoi moi ?

-Qu'est-ce que tu penses de leur relation ?

-Même si Leah et moi on a été ensemble quelques mois au lycée, je me vois mal les juger ou avoir un avis sur ce qu'ils font. Tant que ça ne nuit pas au groupe et qu'ils sont heureux tous les trois, qu'est-ce qu'on en a à faire ? Leur histoire ne regarde qu'eux...

J'aime beaucoup le Thomas ouvert d'esprit. Ça me change du Thomas macho aux origines texanes qui pense que tout lui est dû en tant qu'homme.

-Et toi, princesse ?

-Je suis de ton avis.

-C'est bien la première fois, argue-t-il.

Je tends mon bras pour lui envoyer une légère pichenette sur le nez en guise de désapprobation.

-N'empêche, ils sont vraiment tous sympas. Un peu fous sur les bords mais sympas.

Il pouffe de rire.

-J'ai besoin d'eux pour qu'on puisse obtenir des faux papiers. Dès qu'on les aura tu pourras aller où tu veux, tu seras libre.

-Qu'est-ce que tu as prévu de ton côté ?

-J'irai en Suisse italienne. J'achèterai une grande villa ou je ferai construire, je ne sais pas encore. Je veux juste que ce soit dans le village d'origine de ma mère.

-Comment il s'appelle ?

-Faido.

-C'est joli comme nom. Ta famille habite toujours là-bas ?

-Un de mes oncles seulement.

-Pourquoi vouloir y habiter si ce n'est pas pour les retrouver ?

-Je ne pourrai jamais les retrouver.

-Comment ça ?

-Billie, tu recommences...

-Quoi ?

-Ton interrogatoire !

-Avoue que ce n'est pas juste ! Tu sais tout de moi et je n'ai pas le droit de connaître des choses sur toi ! Laisse-moi au moins savoir des choses sans importance...

-Tu as le droit à une question avant que je ne m'endorme. Choisis bien, me défie-t-il.

-Est-ce que tu as des frères et sœurs ? Tu connais Tess, comme ça on sera à égalité.

-J'ai deux sœurs.

-Plus jeunes ou plus vieilles que toi ?

-On avait dit une question, Billie Hopkins.

-Oh aller ! Juste celle-là !

-Plus jeunes.

Je me pince les lèvres. J'aimerais lui poser d'autres questions, l'amener tranquillement vers les sujets que je souhaite élucider mais je suis persuadée qu'il va m'envoyer sur les roses.

-Quoi encore ?

-Non, j'ai promis. Plus de questions.

-Je vois bien que tu luttas. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

-Leurs prénoms.

Il lève les yeux au ciel.

-Je ne vois pas à quoi ça pourrait te servir mais bon...Elles s'appellent Fabiola et Eva.

-Je te remercie.

-A vot'service, m'dame ! plaisante-t-il.

Pour la première fois, je le sens sincère. Je devrais le faire boire plus souvent. Je l'observe sombrer sans parvenir à fermer les yeux. Toutes les informations que j'ai eues à cette soirée sont capitales pour comprendre notre venue au Texas. Je commence enfin à relier les pièces du puzzle. Notre séparation approche et plus je la sens poindre le bout de son nez, plus ma liberté prend une saveur amère. Je sens que je m'attache à Thomas et à tout ce petit groupe. Ils me font miroiter une vie simple dans laquelle je n'aurais pas à être un modèle de vertu ni un exemple pour ma petite sœur casse-cou. Dès que nous avons nos papiers et que la situation me permet de voyager, je vide mes comptes et je m'installe en Italie. C'est décidé, mon petit boulot tranquille au bord de la mer avec un apollon à mon bras vaut bien les sacrifices que je m'apprête à faire. Et soyons sérieux, Thomas a des projets bien différents des miens. Croire à un avenir commun serait pure folie. Surtout après ce que nous avons vécu ces dernières semaines. M'éloigner de mon bourreau semble être la réaction la plus saine que j'ai jamais eue. Le sommeil m'emporte sur ses dernières pensées.

Je me réveille, le bras de Thomas sur le mien, sa jambe sur la mienne, tels deux petites cuillères dans un tiroir. Je sens son souffle dans mes cheveux et son autre main juste au-dessus de ma tête. Sa protection me fait remettre en question toute la notion que j'avais de la proximité avec un homme. Dans ses bras, le réconfort et l'apaisement que je ressens n'ont rien à voir avec les caresses de mon père qui m'assaillaient et consumaient mon amour propre. Je peine à le penser mais je crois bien que grâce à lui, je retrouve peu à peu confiance en moi et en les autres. Le contact ne me fait plus autant peur.

Il s'écarte pour se lever mais revient vers moi pour m'embrasser légèrement sur la tête. Lui aussi semble tenir à moi, certainement plus que ce que je ne pensais. Je garde les yeux fermés et feins de dormir afin de le laisser sortir de la chambre sans avoir d'interaction avec lui. J'ai besoin de me retrouver un peu seule avec moi-même.

Patrick l'attend sur le pas de la porte. Il engage la conversation avant même que Thomas n'ait pu lui dire bonjour.

-Champion du monde ! Tu me racontes ? Je t'avais dit qu'elle craquait pour toi !

-Chut ! Tu vas la réveiller ! Calme-toi, il ne s'est rien passé.

-Tu vas me faire croire qu'après la soirée d'hier ça ne t'as pas un peu démangé ? A d'autres !

-Tu me soules...Joe a fini avec ses meufs ? On doit parler du plan. Si Leah a raison et qu'ils ont identifiés le corps, ils vont remonter à moi plus vite que prévu. Tu sais où en est son contact ?

-Le gamin doit passer en fin de journée.

-C'est bon on est encore dans les temps. Réunis tout le monde, il faut qu'on parle de la suite.

-T'inquiète, avec Joe c'est du tout cuit. Tu n'as même pas à te biler pour la thune.

-C'est plutôt de faire un aller-retour en case prison qui m'inquiète.

-Salut Thomas ! Bien dormi à ce que je vois ! Elle carbure la petite !

L'intervention de Joe interrompt la conversation alors qu'elle devenait de plus en plus intéressante. Thomas referme la porte en insultant son ami de « sale pervers » et je n'ai pas le droit à plus de détails.

Je reste quelques minutes au lit afin qu'il ne se doute pas que j'ai pu les entendre et descends nonchalamment vers le salon une fois m'être habillée

avec un jean et un t-shirt, trouvés dans la penderie libre-service. Mes ballerines commencent à me faire des ampoules aux talons mais je n'y prête pas attention tant la tension qui règne en bas des marches est palpable.

Harley me propose un verre de jus d'orange que je refuse habilement en observant le visage désapprobateur de Vic. Je préfère me servir un verre d'eau directement au robinet. Olympe me tend une tasse de café sans me regarder lorsque j'arrive au salon. Je ne sais pas si cette tasse était bien prévue pour moi au départ tant son attention est fixée sur la télévision. Je manque de lâcher ma tasse lorsque j'aperçois mon visage et celui de Thomas en gros plan sur toutes les chaînes d'informations.

Là ça pue , analyse mon cerveau.

Effectivement, un témoin a confirmé que les décombres dans lesquels le corps de mon père, qui a bien été identifié tel que Leah l'avait dit, a été retrouvé, appartiennent à la maison de Thomas. Plus précisément à la maison de vacances de sa famille. La voix de la journaliste me glace le sang.

-Nous confirmons que plusieurs patrouilles de police et enquêteurs ont été missionnés afin de retrouver Billie Hopkins. Aucun autre corps n'a pu être découvert dans les gravas mais les recherches continuent. Le suspect, Monsieur Thomas Hardings, est lui aussi activement recherché. Sa voiture, une Dodge Challenger bleue de 1972, a été aperçue quittant l'état de la Californie il y a plus de soixante-douze heures maintenant. Tous les états ont été alertés et ce n'est plus qu'une question d'heures avant le dénouement, nous l'espérons, de cette histoire tragique. Les obsèques de Monsieur Hopkins se feront dans l'intimité demain à Los Angeles. C'était Veronica Clark, pour CBS News.

-Appelle le gamin. On doit décoller le plus tôt possible, ordonne Thomas à Joe.

-Je vais tracer les radios des patrouilles, intervient Harley en réajustant son bob Pikachu.

Elle s'élance dans les escaliers avec Leah. Joe se munit d'un téléphone prépayé et lance un appel, Patrick s'enfuit vers ce qui semble être un garage. Olympe et Vic, quant à elles, se munissent de valises. L'une se charge des vêtements et de la nourriture, l'autre se dirige vers le congélateur de la cuisine et en sort des liasses de billets ainsi que plusieurs armes. Chacun fait ce qu'il doit faire en cas de crise. Tout à l'air d'avoir été préparé, pensé, orchestré. Le véritable chef des Tortues Ninjas n'est pas Joe comme j'avais pu le penser mais bien Thomas. Je me suis fait avoir comme une bleue, une fois de plus.

OceanofPDF.com

Trentième jour

Nous avons précipitamment quitté la maison il y a deux jours. Thomas ne voulait pas que quiconque remonte jusqu'aux Tortues Ninjas par sa faute donc nous avons pris une de leurs nombreuses voitures pour nous rendre le plus vite possible au Mexique. Une fois la frontière passée, nous nous fondrons dans la masse et prendrons la route chacun de notre côté. Le seul souci reste les faux papiers. Nous devions les obtenir hier mais le petit livreur, un enfant selon ce que j'ai pu entendre, n'est jamais arrivé. Nous voilà donc bloqués, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière, dans un nouveau motel crasseux. Patrick et Olympe nous ont suivis avec une deuxième voiture afin de servir de parade si nous étions pris en chasse par la police avant de pouvoir passer la frontière. Ils dorment, enfin disons qu'ils occupent la chambre attenante à la nôtre. J'aurais préféré qu'on soit entre filles et qu'on laisse les garçons occuper la deuxième chambre mais ils ont tenu à nous laisser « un peu d'intimité ». C'est l'Hôpital qui se moque de la Charité...

L'intimité, c'est surtout eux qui l'ont. Nous les entendons batifoler sans arrêt et de façon très, trop bruyante à mon goût. Sans être gênée, je suis tout de même un peu déconcentrée par les claquements constants du lit contre le mur. Comme si cela ne suffisait pas, notre tête de lit est collée à la leur... bref, je n'ai pas dormi depuis deux jours. Thomas non plus d'ailleurs. Lui a une autre raison. Le vacarme d'à côté lui importe peu, ce qui l'inquiète réside dans les sirènes de police qu'il entend passer sur la route près du motel. Il se redresse et se rue à la fenêtre à chaque fois que c'est le cas. Le reste du temps, nous essayons de parler de choses et d'autres, nous passons le temps comme nous pouvons. Nous nous efforçons de ne pas regarder constamment les informations nationales afin de ne pas tourner notre escapade en psychose mais la tentation devient de plus en plus oppressante. Thomas reçoit un appel alors que nous entamons notre dixième bras de fer de la journée. Je constate, aux rayons qui transpercent les rideaux qu'il est

déjà tard dans la journée et que le soleil ne va pas tarder à se coucher. Lorsqu'il raccroche, je peux voir à sa mine réjouie que nous allons quitter ce motel sous peu. Il se lève d'un bond et fonce tambouriner à la porte de la chambre d'à côté.

-On décolle dans cinq minutes !

Il n'obtient aucune réponse de la part de nos camarades, sans grande surprise. Je m'affaire déjà à remballer le peu d'affaires de toilettes que j'avais prises à la villa des Tortues Ninjas.

-Toi aussi tu n'en peux plus de cet endroit, hein ?

Il a tout compris. Je lui souris pour approuver sa remarque et termine de me préparer en m'attachant très grossièrement les cheveux en chignon.

-Ça te va bien, les cheveux relevés. Tu devrais le faire plus souvent, indique-t-il avant de se saisir des sacs pour les emporter à la voiture.

Je rêve où il vient de me faire un compliment ? Quoi qu'il en soit, je ne réponds pas et le suis sans broncher. Le jour disparaît alors que j'aperçois au loin un être minuscule courant dans notre direction. Nous chargeons les sacs et ne montons pas tout de suite, attendant que le jeune homme parvienne jusqu'à nous.

-Voilà pour vous Monsieur Thomas ! Désolé pour le retard ! halète-t-il une fois à notre hauteur.

Le jeune garçon, un petit brun au visage d'ange mais dont on devine qu'il n'est pas complètement innocent tend une enveloppe cachetée à Thomas. Il

attend, les bras croisés derrière son dos en attendant que celui-ci lui donne son approbation.

-Pas de problème petit Will, tu remercieras ta mère pour ses services.

Thomas lui tend à son tour une énorme liasse. Je ne pensais pas que deux faux passeports puissent coûter aussi cher !

Le même se faufile derrière une voiture attenante pour la glisser dans son sac à dos avant de repartir comme il était venu.

-Un de tes contacts, je présume ?

-J'étais à l'école primaire avec sa mère.

-Ils ont tous mal tournés dans ton quartier ou c'est juste une idée ?

Thomas éclate de rire. Je présume qu'il y a un peu de vrai dans ma question mais je n'aurai pas la réponse aujourd'hui. Olympe et Patrick sortent de leur tanière, largement dévêtus, nous saluent et s'emparent de leur voiture comme si de rien n'était.

Les cinq minutes annoncées par Thomas étant largement écoulées, nous nous mettons en route vers le Mexique. Nous y serons dans une quarantaine de minutes à peine si le trafic n'est pas trop dense. Thomas me confie l'enveloppe, que je prends soin d'ouvrir à mon tour pour vérifier mon nouveau nom. Je suis tout excitée à l'idée de débiter une nouvelle vie !

-Flora Velasquez ? Je suis de la famille du peintre tu crois ? je demande en pouffant de rire.

-Content que ça te fasse plaisir.

Je suis curieuse de savoir comment je vais devoir appeler Thomas pour les prochaines vingt-quatre heures et plonge de nouveau ma main dans l'enveloppe. Je suis assez surprise de constater qu'elle est vide.

-C'est ça que tu cherches ? demande Thomas, taquin, en sortant son nouveau passeport de la poche intérieur de sa veste en jean.

Je m'en saisis avant qu'il n'ait eu le temps de le remettre à sa place.

-Rodrigo Velasquez...on est frère et sœur ou quelque chose du genre ?

-Quelque chose du genre oui...admet-il.

Le rouge commence à lui monter aux joues donc je décide de creuser plus en profondeur.

-Si je suis interrogée à la frontière, j'aimerais bien ne pas avoir à improviser. Quel est notre lien de parenté exact ?

-On n'est pas parents, à proprement parlé.

-Thomas...

-On est...mariés.

Je manque de m'étouffer avec ma salive. Voilà que je me retrouve mariée à celui qui m'a enlevée il y a de ça un mois et avec qui je suis maintenant en

cavale. Ma nouvelle vie risque d'être des plus trépidantes en effet ! Je ravale toute sensation d'étonnement et lui demande le plus calmement possible.

-Et quel est notre alibi ?

-Comment ça ?

-Tu n'as pas pensé à inventer une histoire au cas où on veuille nous interroger sur les raisons de notre passage tardif de la frontière ?

-Je voulais te laisser le soin de le faire, ironise-t-il.

C'est la fierté qui parle sans doute, mais pour une fois j'ai été plus maline que lui et l'admettre semble une option inenvisageable.

La route me permet de me concentrer et je crée, en l'espace de quelques minutes, la parfaite chronique de Rodrigo et Flora Velasquez aux Etats-Unis : Récemment mariés, nous sommes partis en voyage de noces afin d'effectuer un road trip de plusieurs semaines. Nous nous sommes établis à Las Vegas où nous avons gagné de quoi remplir deux énormes sacs d'argent en petites coupures. Repus de notre périple, nous avons décidé de prendre le chemin inverse et de louer une berline pour notre trajet. Nous rentrons chez nous, dans un petit village dont je n'ai pas encore inventé le nom, après avoir fait une halte à San Antonio puisque mon très cher mari mourrait d'envie de visiter le fort du Mission Alamo, site incontournable de la ville. Thomas acquiesce et nous façonnons plus amplement nos personnages pendant les minutes qui suivent. Le portable, que Joe nous a confié juste avant de quitter la villa, retentit soudain dans la boîte à gant. Nous échangeons un regard inquiet avant que Thomas me demande de décrocher.

-Allo ?

-Ici Harley à l'appareil ! Mets le haut-parleur.

Je m'exécute.

-Vous avez été repérés au motel avant de partir. Une patrouille est à vos fesses. J'ai tenté de détourner le signal mais ils n'ont rien voulu entendre. Il va falloir changer de trajet les loulous.

Thomas prend la parole pour donner ses consignes.

-Appelle petit Will, dis-lui de traîner un peu dans le quartier avant de rentrer chez lui, on ne sait jamais. Je me charge de prévenir Patrick, si on est pris en chasse, autant qu'il puisse nous aider.

-Ok patron !

Elle raccroche sans que je n'aie à le faire. Sans en avoir eu l'ordre de Thomas, je recherche Patrick dans les contacts et lance l'appel en prenant soin de conserver la fonction du haut-parleur en marche. Patrick décroche presque aussitôt.

-Un problème mon pote ?

Thomas lui répète presque mot pour mot le discours d'Harley en mentionnant le fait qu'il va devoir nous serrer d'un peu plus près afin de ne jamais laisser plus d'une voiture entre nous.

-Pas de problème. Olympe, mets les gaz ma belle !

Patrick interrompt la conversation à son tour et j'observe leur voiture, étrangement similaire à une voiture de police, se rapprocher doucement de la nôtre. La conduite fluide mais sportive d'Olympe m'impressionne alors je reste focalisée sur ce qui se passe dans le rétroviseur. Les lumières d'un véhicule de police au lointain attirent d'autant plus mon regard.

-Ils sont là Thomas, je prononce sans m'affoler.

Mon chauffeur n'a pas la même réaction et appuie sur l'accélérateur avec une rage folle. Nous distançons Olympe qui, comprenant la situation, prend la même allure et tente de nous suivre. Nous croisons alors deux autres voitures de patrouille qui opèrent un demi-tour à la Starsky et Hutch pour se mettre à notre poursuite. Si notre signalement n'avait pas été donné, je jurerais qu'ils nous ont repérés à notre vitesse. Thomas roule à près de 200 km/h et slalome habilement entre les véhicules mais nous perdons Olympe de vue. Un véhicule de police, lui, est bien décidé à nous suivre. Par je ne sais quel miracle, nos Tortues Ninjas préférées détournent leur attention en prenant la route à contre-sens. A croire que plus c'est gros, plus ça passe. La patrouille n'y voit que du feu et se met à les poursuivre à notre place.

-Changement de plan.

A son tour, Thomas quitte la route pour s'engager dans un chemin de gravier. Une fois qu'il est assez éloigné de la nationale, il s'arrête, coupe les feux et m'ordonne de descendre. Je n'avais pas vu sa personnalité autoritaire depuis un moment. Elle ne m'avait pas manqué.

Nous nous saisissons des sacs à l'arrière. Lorsque je tends la main pour attraper le dernier, Thomas me hurle de me coucher sur la banquette. Je n'ai pas le temps de réagir et suis poussée par son corps se jetant sur moi. Allongée sur le côté, la main de Thomas sur la bouche, je ne remarque que le bruit d'une sirène passer près de nous sans s'arrêter. Je l'interroge du regard avant de remarquer qu'il affiche le même visage paniqué que le soir

où il a tiré sur Richard. Je revois encore ses traits crispés par la haine mêlée à la peur de tuer un homme. Il n'avait pas hésité, tout comme ce soir, à me protéger. Le rythme affolant des battements de son cœur que je sens contre ma poitrine me laisse entrevoir l'humanité dont j'avais déjà été témoin.

Il revient à lui après quelques instants de latence et décolle sa main de ma bouche pour me demander si je vais bien.

-C'est plutôt à toi qu'il faudrait demander ça ! j'ironise.

Ses mains tremblent et des larmes commencent à couler doucement le long de ses joues. Thomas n'est rien d'autre qu'un grand timide au cœur tendre. Capable d'abattre un monstre de sang-froid, certes, mais surtout capable de se jeter à corps perdu dans les causes qui lui paraissent justes. Je ne sais pas ce que mon père a fait de si affreux à cet homme pour changer à ce point sa nature profonde. La pitié s'empare de moi et je ne peux me retenir de le prendre dans mes bras.

-Ça va aller...ça va aller, je répète.

Je comprends qu'il risque gros en tentant de rejoindre le Mexique. Le Texas est l'un des états les plus durs pour ce qui est de la justice et je ne pense pas qu'après mon enlèvement et le meurtre de mon père, une quelconque cour lui fasse grâce de la peine de mort. Ma pitié se transforme en compassion puis en réelle tristesse à son égard et je le sers plus fort encore. Je me mets moi aussi à pleurer, relâchant toute tension alors qu'il me rend mon étreinte.

Après quelques minutes de calme, nous décidons de nous séparer et de nous relever sans faire de geste brusques.

-Il faut qu'on laisse la caisse ici, intervient Thomas.

-Tu n'es pas sérieux ? Et comment on est censé rejoindre le Mexique ? A pied ?

-C'est ça !

-Il nous reste plus de trente bornes !

-Qui ne tente rien n'a rien, justifie-t-il avec un clin d'œil.

Je ne suis que moyennement emballée à l'idée de marcher sur une aussi longue distance mais je ne pense pas avoir le choix. Je l'ai eu à de nombreuses reprises depuis ces trente jours passés à ses côtés, pas une fois je n'ai choisi de l'abandonner. Enfin si, peut-être une fois. Seulement je suis trop près du but pour tout lâcher maintenant. Thomas détruit le téléphone de Joe en le piétinant après l'avoir ouvert et jeté la puce au loin. Nous nous mettons ensuite en marche en suivant le chemin sans nous retourner. La lune peine à nous éclairer tant la nuit est dense. Je manque de tomber à maintes reprises et finis par mettre le pied dans une ornière. Ma cheville cède sous le poids des sacs additionné au mien et je hurle de douleur.

En entendant mon cri, Thomas, qui marchait bien devant, accourt auprès de moi et tente de m'aider à me relever. Impossible, j'ai bien trop mal et la douleur lancinante va en s'aggravant à mesure que mon pied touche le sol. Sans attendre, il me charge des sacs telle une mule et me soulève pour me porter sur son dos. La charge est trop importante et même si je ne remets pas en question sa force, je suis bien obligée d'admettre que ce n'est pas une solution viable dans la durée.

Une vingtaine de kilomètres nous séparent de la frontière mexicaine lorsque Thomas déclare forfait. Il aura parcouru à lui seul plus de cinq kilomètres sans se plaindre ou émettre le moindre gémissement de douleur. Pourtant je perçois sa douleur à la crispation de son visage. Il m'adosse à un rocher avant de prendre les sacs que j'avais sur moi pour me délester à mon tour.

-On fait une petite pause et on y retourne.

Le voir aussi déterminé me fend le cœur. Je sais très bien qu'il me traîne comme un boulet. Il ferait mieux de partir et me laisser ici. J'appellerai les secours, ce qui détournerait les médias de lui le temps qu'il atteigne la frontière. La police me viendrait sûrement en aide également. Je les retiendrai le plus longtemps possible, les enverrai sur une fausse piste. Je rentrerai chez moi avec la boule au ventre à l'idée de retrouver cette vie dont j'ai à présent horreur mais soulagée d'avoir contribué à sa fuite. J'ouvre la bouche pour lui énoncer mon plan mais il me coupe en plein élan.

-Il faut que je t'avoue la vérité, Billie.

Je retiens mon souffle. Est-il sur le point de me révéler les véritables causes de l'assassinat de mon père ?

Après tout ce que nous avons vécu, bizarrement, je m'en moque. Je ne sais pas et je pense ne pas vouloir savoir ce qui l'a poussé à en arriver là. Outre le fait qu'il souhaitait me voir échapper aux tortures physiques et mentales que je subissais depuis des années, je n'ai pas besoin de connaître la vérité, aussi lourde de sens soit elle.

-J'ai froid, je réponds pour détourner son attention.

La fraîcheur de la nuit aidant, je ne mets pas longtemps avant de claquer des dents. Il vient s'asseoir près de moi et m'enserme de ses bras avant de frotter vivement les miens pour me réchauffer. Je pense l'avoir définitivement éloigné de son projet lorsque je lui demande de me raconter une histoire, pour passer le temps. Sans nourriture et sans feu, la pause risque d'être d'un ennui mortel. Notre niveau de fatigue est tel que nous sommes bien partis pour passer la nuit ici avant de repartir dès le lever du jour. Tout en me

berçant tendrement, Thomas prend une voix de conteur et m'embarque dans son récit :

-C'est l'histoire d'un garçon qui part faire du vélo, un matin d'automne. Il ne fait pas froid alors il s'en va sans prendre de veste. Il enfourche son bolide et fonce à toute allure vers la bourgade voisine. C'est là qu'habite son meilleur ami, chez qui il adore jouer à la console. La journée passe et le garçon ne s'inquiète pas de prévenir ses parents, il sait qu'il rentrera avant que la nuit ne soit tombée. Lui et son meilleur ami ont bien d'autres choses à faire. Vers seize heures, alors qu'il goûte une barre chocolatée et un verre de lait gentiment offerts par la maman de son ami, il entend une étrange détonation. Ce bruit remonte jusque dans sa colonne vertébrale. Il ne sait pas pourquoi mais il sent que quelque chose vient de se passer. Il sort de la maison de son ami en courant et manque de se faire écraser par un camion de pompier. Sans prévenir qui que ce soit de son départ, il enfourche de nouveau son vélo et se met en chasse du camion. Il s'essouffle à rouler face au vent mais il ne relâche pas ses efforts et parvient jusqu'à l'entrée de sa rue où l'attendent des voitures de police et des barricades. Il supplie l'agent de la circulation de le laisser passer et lui indique qu'il habite tout près. Son inquiétude monte dans sa poitrine jusqu'à le faire vomir. Personne ne l'écoute, tous les riverains paniquent. Ce n'est pas un mais cinq camions de pompiers qui arrivent en renfort sur les lieux. Le petit garçon n'a jamais été aussi effrayé et il ne comprend pas : que font tous ces pompiers dans sa rue alors qu'il n'y a même pas de feu ? Il aperçoit d'autres fourgons, blancs cette fois-ci, s'engouffrer dans la rue pour y prendre des gens enfermés dans des sacs noirs opaques. Des personnes le bousculent, d'autres le secouent en pleurant. Il imagine que c'est grave mais il ne sait pas à quel point. Une voisine bienveillante le remarque dans la foule et l'en extirpe pour le barricader chez elle. Elle appelle ses grands-parents, qui accourent aussitôt. Il saisit enfin l'ampleur de la catastrophe lorsqu'il allume la télévision. Sa rue ressemble aux villes dévastées de Pologne après la seconde guerre mondiale. Celles-là même qu'il venait d'étudier en cours d'histoire. La plupart des maisons, dont la sienne se sont effondrées, comme ça, pouf ! En un claquement de doigt. Ce jour-là, le petit garçon a perdu sa maison, ses parents et l'une de ses sœurs. Moralité de l'histoire, il ne faut jamais se

reposer sur ses acquis, toujours dire aux gens qu'on les aime et privilégier la famille à tout le reste.

Je reste interdite. Je me risque à poser une question, la seule qui me brûle les lèvres.

-C'était toi ce petit garçon, n'est-ce pas ?

OceanofPDF.com

Trente-et-unième jour

Il ne répond pas. A vrai dire, il n'en a pas besoin. Les larmes qui emplissent ses yeux se suffisent à elles seules.

-Quel âge avais-tu ?

-Onze ans.

-Que s'est-il passé exactement ?

-On n'a jamais vraiment su déterminer les causes exactes de l'effondrement. Seule notre rue a été touchée. Mes grands-parents m'ont recueilli et ils ont veillé sur ma sœur et notre cousine. Elle aussi avait perdu ses parents ce jour-là. Mes parents et les leur avaient décidés d'acheter dans le même lotissement afin d'être le plus proche possible. Les familles italiennes et leur culture...

-Si j'ai bien compris, l'une de tes sœurs est décédée aussi dans l'accident.

-Fabiola. Elle avait quatre ans. Eva était dans son berceau quand c'est arrivé. Les barreaux l'ont protégée un moment mais ont fini par se rompre sur ses jambes. Elle a pu être évacuée par un pompier. Malheureusement, elle n'a plus jamais marché.

-Elle est en fauteuil ?

-Oui. Elle vit dans un établissement spécialisé en Suisse, pas loin de Zurich.

-Je comprends mieux ton engouement pour la Suisse alors ! Et ta cousine ? Vous êtes restés proches ?

-Oh oui, on se voit souvent. Elle habite un quartier de Los Angeles avec mes grands-parents. Eux aussi ils sont restés après l'accident. Mon grand-père a longtemps mené une enquête mais la barrière de la langue lui a posé quelques difficultés...

-Il ne parle pas notre langue ?

-Ma grand-mère se débrouille très bien mais mon grand-père c'est une autre histoire. Vendre des chaussures, c'est tout ce qui l'intéresse !

Je pouffe de rire. Mon grand-père était comme celui de Thomas. Toujours le nez dans le travail. Il était dévoué corps et âme à son épicerie et lorsqu'elle a fermé peu de temps avant ma naissance, il est décédé. Ma mère a toujours dit qu'il était mort de chagrin...j'ai tendance à la croire même si je ne suis pas certaine que la médecine nous donnerait raison.

Dans un élan de tendresse, je prends la main de Thomas dans la mienne et tente de l'apaiser :

-Tu sais, la petite fille que je suis remercie le petit garçon de lui avoir sauvé la vie.

-Tu rigoles ? Je n'ai fait que te mettre en danger ! Mieux encore, je t'ai fait supporter une vie infernale dans ce grenier... Je n'avais pas prévu tout ce qui s'est passé là-haut, tu sais. Je devais te garder une dizaine de jours en

veillant à ce que tu ne manques de rien et te laisser partir lorsque j'aurai pu attirer ton père jusqu'à moi.

-Tu ne connaissais pas Richard Hopkins...pas comme je le connaissais en tout cas.

-C'est vrai, je pensais que tu lui étais indispensable. Qu'il avait peur de te perdre. J'avais tort.

-J'ai tenté de te prévenir, pourtant...

-Je pensais que tu improvisais une stratégie pour que je te laisse t'enfuir.

-Oui, ça aussi j'y ai pensé.

Un silence pesant s'empare du sable sur lequel nous sommes assis. Thomas tourne la tête vers l'horizon avant de le rompre.

-Je peux te poser une question ?

-Vas-y.

-Tu te souviens de la fuite du lavabo, quelques jours après ton arrivée ?

La sensation de l'eau m'éclaboussant le visage est encore présente dans mon esprit. Je me rappelle ne pas avoir été gênée pendant toute l'intervention de Thomas dans ce grenier alors que j'étais devant lui en soutien-gorge, complètement trempée et les cheveux en bataille. La captivité remet tout de même beaucoup de choses en perspective.

-Pourquoi es-tu restée ce jour-là ?

Ses yeux s'emplissent d'un profond respect et d'une certaine empathie lorsqu'il m'interroge.

Ils me rappellent le regard que nous avons échangé quand il s'était aperçu qu'il avait laissé la porte ouverte et que j'aurais pu partir mais que je ne l'aie pas fait. Je sais ce que vous vous dites : « La gamine s'est entichée de son bourreau... » ou bien encore « un syndrome de Stockholm, cette histoire ! »

Désolée de vous décevoir, messieurs dames mais il n'en est rien. J'ai un profond respect pour Thomas. J'éprouve également beaucoup de gratitude à son égard. Il m'a arraché à une routine dans laquelle je sombrais et rien que pour cela, je ne le remercierai jamais assez. Je n'ai jamais eu la sensation d'être sa victime puisque je le connaissais bien avant ce grenier. Je l'avais déjà côtoyé à de nombreuses reprises, tantôt dans les bureaux de mon père, tantôt chez nous, plus rarement en séminaire lorsque les familles pouvaient accompagner les employés. Il m'a vu grandir, il m'a vu dépérir et il a eu assez de bienveillance à mon égard pour me sortir de là. Alors même si j'ai pensé de nombreuses fois qu'il était mon bourreau, qu'il me faisait peur parfois ou que je ne le reconnaissais pas lors de certaines situations pendant ce long mois à ses côtés, j'ai toujours su au fond de moi qu'il ne me ferait pas de mal. Je lui faisais confiance et surtout, j'avais un intérêt bien particulier à rester près de lui.

-Je suis restée parce que ce séjour dans le grenier a été le moment où je me suis sentie le plus libre de toute ma vie. Je n'avais pas à me soucier des études que j'étais en train de louper, de l'ado rebelle que j'avais pour sœur, de la mère hystérique et intolérante qui était la mienne ni de mon vrai bourreau. Pour une fois, j'étais simplement Billie et ça me suffisait. Ce n'était pas le grand confort mais j'étais à l'abri et la sérénité a pris le dessus sur le reste. Je suis restée parce que je ne voulais pas perdre tout ça. Bon, on

a bien vu ce que ça a donné quand j'ai essayé de m'enfuir à un autre moment. Finalement j'ai fait le bon choix cette fois-là !

Les larmes qui coulaient sur son visage il y a encore quelques minutes ont disparu, loin, très loin derrière le sourire qu'il affiche à présent.

-Je suis déçu, admet-il, sarcastique, je pensais que tu étais restée pour mes beaux yeux.

-Malgré vos magnifiques yeux bleus, je suis au regret de vous annoncer, cher ami, que j'avais d'autres motivations sincères à ne pas vous quitter.

Nous rions tous les deux, d'un rire franc et sincère. C'est ce genre de choses qui me manquera lorsque nous nous séparerons, une fois au Mexique. D'ailleurs, il faut que j'éclaircisse un point avec lui.

-Pourquoi avoir fait tout ce chemin depuis Los Angeles ? Je ne t'étais d'aucune utilité, tu n'étais soupçonné de rien, tu aurais pu prendre l'avion et partir tranquillement sans te retourner après avoir détruit ta maison.

-Oui mais toi, tu serais allée où ?

-Ne me dis pas que tu as fait tout ce trajet en voiture jusqu'au Texas pour moi ?

-Après ce que tu avais subi depuis ton enfance, j'avais réussi à te sortir des griffes de ton premier monstre, je n'allais pas te laisser sur le bas-côté et avoir la belle vie égoïstement. Mon plan comprenait deux parties, la première était de m'occuper de ton père. La deuxième était de m'occuper de vous. Je devais vous laisser en sécurité et m'assurer que le quotidien dans lequel vous évoluiez n'allait pas reprendre une fois que je serai parti.

-Attends une seconde ! Vous ?

-Ta sœur et toi ?

-Qu'est-ce que Tess à avoir là-dedans ?

-Billie...tu...ne me dis pas que tu ne savais pas...

Je prends peur. Oser imaginer que ma sœur subissait les mêmes traitements que moi est intolérable. Je lui lâche la main et le dévisage avec frayeur.

-Ton père faisait subir la même chose à Tess.

-Tu mens ! Et puis comment tu peux savoir tout ça ? Tu ne vivais pas avec nous à ce que je sache !

-Pas moi mais ta mère, oui.

Je suis complètement perdue. Toutes ces fois où je me suis rassurée lorsque mon père sortait de ma chambre en me disant qu'au moins, ce n'était pas de celle de Tess. Tous ces instants suspendus pendant lesquels je m'interdisais de crier quand il me violait pour ne pas la réveiller et lui laisser toute l'innocence qu'elle méritait. Pendant tout ce temps, elle vivait parallèlement le même cauchemar. Elle a dû se sentir tellement abandonnée ! Par ma mère mais surtout par moi. Je suis sa grande sœur, c'est moi qui la protégeais des brutes de l'école, c'est moi qui lui donnais mon goûter lorsqu'elle perdait le sien ou qui faisais ses devoirs quand elle ne comprenait pas une notion compliquée. Comment j'ai fait pour ne pas voir qu'elle aussi était abusée par ce salaud ?

Je me mets à pleurer de rage. Thomas continue, pour se justifier :

-Quand j'ai surpris la scène lors du barbecue, je suis tout de suite aller voir ta mère. Elle n'a pas réagi en me traitant de menteur, en me disant qu'elle connaissait les petits arrivistes dans mon genre prêts à tout pour ternir l'image de leur patron afin d'en récupérer le poste et la clientèle. Elle m'a mis dehors avec perte et fracas. Un soir, plus de deux ans après ça, elle est venue me voir à mon appartement. Elle était en larmes alors je lui ai ouvert et je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle m'a dit qu'elle avait trouvé du sperme séché dans vos draps, à toi et à Tess. Elle était détruite. Je n'ai pas compris tout de suite qu'elle était dans le déni jusqu'à ce qu'elle me dise : « Tu te rends mon petit Thomas, il va jusqu'à baiser ses maîtresses dans le lit de ses filles ! ». Elle m'a avoué qu'il ne la touchait plus depuis des années, qu'elle se consolait avec plusieurs amants et que s'il n'avait pas les montagnes d'argent qu'il possédait, elle l'aurait déjà quitté sans se retourner. Quand je lui ai parlé de ta sœur et toi, elle m'a répondu « Elles sont à mettre dans le même sac que leur père ces deux petites ingrates ! ». C'est ce jour-là que mon plan a changé et que je me suis promis de vous sortir de cet enfer doré ta sœur et toi.

Je suis médusée. La nausée au bord des lèvres, je prends de grandes inspirations pour ne pas hurler de rage tant ce que j'apprends me dégoûte. Ma mère savait tout, depuis le début, mais elle a fermé les yeux et préféré croire à une autre réalité. Les maîtresses de mon père n'étaient autres que ses propres enfants. Même ça, elle n'a pas voulu le voir...

-Qu'est-ce que tu as fait de Tess ? je demande, en sanglotant.

-Elle est restée quelques jours à la maison avant de partir avec un de mes contacts. Elle est en sécurité au Mexique, elle t'attend.

J'hallucine.

-Tu l'as enlevée et tu l'as détenue dans la même maison que moi ?

-Elle est arrivée après toi et n'a jamais vraiment été détenue. Elle n'était que de passage tout comme tu devais l'être. C'est elle qui a attiré ton père la première puisqu'il nous a téléphoné lorsqu'elle a disparu.

-Alors le coup de téléphone que j'ai reçu...

-Il était passé depuis le téléphone de la maison. C'est mon contact et Leah qui s'assuraient de l'appel avec ta sœur et ton père pendant que j'étais en haut avec toi. Nous avons donné nos consignes à ton père en le laissant repartir avec Tess en gage de notre bonne foi. Il devait revenir avec dix millions de dollars quelques jours plus tard s'il souhaitait repartir avec toi également. Tout était prévu : Leah te faisait sortir par l'avant de la maison quand ton père passait à l'arrière, il échangeait l'argent et je le tuais en le prenant par surprise. J'effondrais la maison, Leah te laissait le choix de partir ou de rester en te proposant des faux papiers. Le tour était joué. Seulement ton père a exigé de te voir avant de nous donner l'argent...et tu connais la suite.

-Si Tess est repartie avec mon père ? Qu'est-ce qu'elle fait au Mexique ?

- Je l'ai fait suivre pour m'assurer que ton père ne lui ferait rien. Le lendemain de son retour chez vous, Leah est passée la voir pour lui proposer des faux papiers et une fugue dans les règles de l'art. Elle a accepté sans hésiter. Mon contact l'a emmenée chez des amis au Mexique et elle a choisi d'y rester. Elle a pris soin de dire au revoir à ta mère avant de partir et elle ne compte pas revenir pour l'enterrement de ton père.

-Là je la reconnais bien ! je m'exclame, pleine de fierté.

-Ça ne me dit pas pourquoi tu as pris soin de faire la route et de m'emmener toi-même jusqu'au Mexique pour me faire rejoindre ma sœur ?

-Je l'ai fait pour Fabiola. Depuis que je te connais et que je te vois grandir, j' imagine la femme qu'elle aurait pu être. Vous avez la même date de naissance et vous vous ressemblez beaucoup. Pas physiquement mais dans le caractère...tu as le même esprit tenace ! dit-il en plaisantant.

-Je suis déçue, je feins à mon tour, je pensais que tu l'avais fait pour mes beaux yeux.

-Ah oui ? Il y a peut-être un peu de ça aussi...avoue-t-il, en se penchant vers moi.

Nous échangeons alors un long et profond regard. Je lis à travers lui et sonde tous les sentiments qu'il a à mon égard. Nous ne sommes pas indifférents à l'autre. Dans un contexte différent, je me serais sans doute laissé séduire. Je préserve cette idée dans un coin de mon esprit et approche mon visage du sien pour lui donner un léger baiser. Il me caresse doucement la joue pour me faire comprendre qu'il a les mêmes intentions à mon égard. C'est un baiser d'adieu en quelque sorte, échangé par deux amis qui se respectent profondément et qui, après avoir vécu tout un périple ensemble, vont se laisser vivre leur propre aventure.

Demain, nous passerons la frontière où nous serons accueillis par les derniers contacts de Thomas ainsi que par ma sœur. Là, nos routes se sépareront pour de bon. Pour le meilleur, je l'espère. Je ne sais pas encore si, comme Tess, je choisirai de m'établir sur place ou si je voyagerai mais une chose est sûre, je dirai adieu aux Etats-Unis et ne me retournerai pas.

Nous nous endormons l'un contre l'autre, préservant le peu de chaleur que cette nuit veut bien nous laisser.

-Billie ! Billie ! Lève-toi ! Ils sont là !

Je suis réveillée en sursaut par les hurlements de Thomas. Le jour me brûle la rétine mais je perçois les dizaines de sirènes autour de nous. Je suis portée par des bras trop crispés pour avoir de la force pour deux. Il trébuche. Je prends conscience que nous ne passerons jamais cette frontière que la veille au soir, je chérissais plus que tout. Je l'aperçois, au lointain. A moins que ce ne soit un mirage pareil à ces oasis qui paraissent aux plus assoiffés des voyageurs perdus dans le désert ?

-Les mains en l'air !

Un agent de police oblige Thomas à me lâcher et mettre ses mains en évidence. Nous ne sommes pas armés, il serait ridicule de résister.

Plus mon cerveau s'éclaire de lucidité, plus je constate que nous sommes littéralement encerclés par des voitures et des policiers armés prêts à tirer. D'instinct, je me mets debout et lève les mains.

Tout près de moi, Thomas prend le temps de me chuchoter un conseil à l'oreille.

-J'ai mis ton passeport dans la poche arrière de ton jean.

-Pourquoi tu me dis ça ? je demande, dans l'incompréhension la plus totale.

-Tu me fais confiance ?

Sans l'ombre d'un doute. J'acquiesce et prends le temps d'analyser son regard. Lui ne m'a jamais trahi. Je sais qu'il prépare un autre coup de théâtre, un dénouement inopiné.

-Prends-le.

-Quoi ?

-Ton passeport. Prends-le.

Je m'exécute et porte rapidement l'une de mes mains à mon pantalon pour vérifier ses dires.

Mon regard se porte sur ma main lorsqu'un projectile atteint ma poitrine. Je n'ai pas eu le temps d'entendre la détonation. Je m'effondre sur le coup.

Thomas hurle et tombe à genoux à côté de moi.

Je ferme les yeux, incapable de reprendre mon souffle. Lorsque je les ouvre de nouveau, je suis dans une ambulance. Thomas n'est plus là.

-Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle Hopkins, on s'occupe de vous !

L'ambulancière masquée qui se tient près de moi me semble étrangement familière. Elle se munit d'une seringue et me la plante dans le bras sans hésiter une seconde. Pas de doute, elle sait y faire avec les aiguilles. Plus je reprends conscience, plus je suis certaine de connaître cette femme aux longs cheveux blonds et à la stature filiforme.

-Harley ! Mais...qu'est-ce que tu fais là ? Où est Thomas ?

-Fais dodo, ma belle, fais dodo...

Ma tête devient trop lourde pour lutter et je sombre contre mon gré sans obtenir la moindre réponse.

OceanofPDF.com

Trente-deuxième jour

La lumière du jour transperce les rideaux présents aux fenêtres. Un vent léger les fait s'agiter doucement. Mon esprit est encore brumeux mais je peux sentir que je ne suis pas chez moi. C'est un premier soulagement. Le second vient lorsque j'ouvre les yeux : une chambre modeste s'offre à moi. Seul un lit, une petite table de chevet en bois foncé surmontée d'une lampe faite du même matériau et un paravent de taule, cloison de fortune séparant cette chambre de sa jumelle forment le mobilier qui la compose. Je me redresse et m'extrais du lit sur lequel j'étais depuis trop longtemps allongée. J'ai la sensation d'avoir dormi plus d'une journée entière !

Les souvenirs, confus mais tout de même présents dans mon esprit, de ma promenade en ambulance me font penser qu'Harley n'est pas totalement étrangère à mon arrivée ici. Je me rappelle la seringue qu'elle m'a enfoncée dans le bras juste avant que je puisse la reconnaître. Croyez-bien que je ne l'aurais en aucun cas laissée me toucher si ça avait été le cas.

Cette chambre m'est complètement inconnue. Tout comme l'atmosphère ambiante. Si cette ambulance a suivi le plan de Thomas, je dois être dans une chambre mexicaine. En revanche, si l'ambulance a suivi les lubies confuses d'Harley, je ne saurais dire où elle a décidé de m'emmener. Être séquestrée par deux personnes différentes en l'espace d'un mois, c'est clairement une plaisanterie ! Je ne suis peut-être pas prisonnière cette fois-ci...

Après m'être mise debout sans encombre, je me dirige vers la petite porte d'entrée, de bois elle aussi, et prends le temps de l'actionner afin de vérifier ma théorie. Je ne serai pas déçue de ne pas parvenir à l'ouvrir puisque mon karma du moment est joueur. Presque surprise, j'ouvre la porte et passe son seuil sans être retenue par quoi que ce soit.

-Billie, tu es réveillée !

Eblouie, je ne perçois pas d'où vient cette voix mais je la reconnais immédiatement et accueille chaleureusement l'étreinte qui l'accompagne. L'odeur de ma sœur n'a pas changé...

Je me mets à sangloter, incapable de contrôler les soubresauts de ma poitrine. La joie de l'avoir retrouvée se mêle à la culpabilité de n'avoir su la protéger durant toutes ces années.

-Tu m'as tellement manquée...lâche-t-elle dans un soupir.

Elle aussi pleure.

Je desserre mon étreinte et fais un pas de côté pour mieux l'admirer lorsque j'aperçois Pep's assise à la table de cuisine qui me fait face, une bière à la main.

-Salut Billie !

-Salut Pep's...

Le choc et l'incompréhension me transforment en une statue parfaitement risible. La bouche grande ouverte, les yeux écarquillés, le doigt planté vers elle telle une girouette vers le nord, je comprends enfin.

-C'était toi !

Elle s'esclaffe et peine à reprendre son sérieux lorsque je lui montre mon mécontentement.

Je m'assieds, me serre un verre de la tequila présente sur la table et le bois cul-sec pour me remettre les idées en place. Une fois mon attention tout entière dévolue à la petite amie de ma sœur, je demande :

-Est-ce que tu peux, s'il te plaît, me dire la vérité à propos de toute cette histoire ?

Tess vient s'asseoir sur ses genoux et se prépare à écouter attentivement sa réponse. J'imagine qu'elle sait déjà tout mais la façon dont elle prête attention au discours de sa copine m'apaise et m'attendrit.

Pep's prend une gorgée de sa bière avant de prendre la parole :

-On habitait la même rue Thomas et moi quand on était gamins. Nos parents étaient tellement proches qu'ils n'ont pas pu s'empêcher d'acheter deux maisons presque collées l'une à l'autre...

Je l'interromps, prise d'une révélation :

-Tu es la cousine de Thomas !

Elle semble perplexe avant de poursuivre :

-Je suis la fille de Felipe Santino. La mère de Thomas, Adella, était la sœur de mon père. Je pensais qu'il te l'avait dit. J'ai tout raconté à Tess quand on a repris la route pour venir ici.

Ce n'est pas parce-que MADAME s'est confiée à sa chérie que son cousin est un aussi grand bavard. Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? Que Thomas n'avait pas assez confiance en moi pour me dire la vérité ? A vrai dire, je n'en sais rien...Je ne sais déjà pas où il est à cette heure !

-J'imagine qu'il t'a au moins parlé de l'éboulement ?

J'acquiesce et la laisse continuer.

-Quoi qu'il en soit, notre grand-père nous a recueillis et a payé les meilleurs soins qui pouvaient exister pour Eva, la petite dernière. Elle a perdu ses jambes, je ne sais pas si tu étais au courant.

Je bois tellement ses paroles que j'en oublie de lui répondre. Elle hausse les épaules et reprend :

-On n'était pas vieux mais je peux te le dire, je me souviens d'absolument tout. Mes grands-parents ont décidé de déménager vers la côte et ont achetés la maison qui a fait de nous vos voisins. Thomas et mon grand-père et lui ont tenté de percer le mystère de l'accident. Pourquoi les maisons d'une seule rue, provenant du même lotissement dans la si petite ville de Port Isabel avaient bien pu s'effondrer en une fraction de secondes ?

Mon sang se glace. J'ai entendu tant de fois mon père se féliciter de sa réussite lors de dîner et de galas prestigieux. Il mentionnait toujours son premier chantier, celui qui l'avait fait connaître et avait permis au cabinet de largement s'enrichir. Celui de Port Isabel, au Texas. Un lotissement flambant neuf, merveille de technologie. Il n'a jamais mentionné cette catastrophe. L'espoir d'une coïncidence meurt bien vite dans mon esprit.

-Je vois à ta tête que tu as deviné, n'est-ce pas ?

Tess paraît perdue et attend mes explications.

-Mon père était l'architecte en charge des travaux... je réponds, assaillie par la culpabilité.

-Bingo ! Mon grand-père l'a su et après avoir comparé je ne sais combien de plans et de chantiers il a fini par trouver. Ton père avait réalisé des plans de constructions incompatibles avec le sol. Il savait que les fondations ne tiendraient pas mais il a validé le projet. En voyant que certaines maisons s'affaissaient déjà avant même la fin de la construction, il les a faites consolidées. Sauf celles de notre rue, les dernières à avoir été construites. Thomas a retrouvé le chef de chantier de l'époque, qui lui a avoué avoir fait des coupes budgétaires parce-que Monsieur Richard Hopkins le lui avait ordonné. Et tout ça sans aucun réel motif...

Pep's serre les dents, la rage s'emparant de son visage, habituellement si joyeux. Je ne l'avais jamais vue comme ça depuis que je la connais. Enfin, la Pep's que je pensais connaître et pas la cousine criminelle complice de mon bourreau.

-Thomas était dans un état lamentable quand il l'a su. Il a séché le lycée et est parti pendant plusieurs semaines je ne sais où. Il est revenu, avec une carte postale d'une cascade et un plan en tête. Il m'a dit qu'il voulait tuer ton père et qu'il devait mourir comme nos parents. Qu'il ne vivrait que pour ça tant que Richard Hopkins ne serait pas mort. Il voulait que je l'aide. J'étais bien sûr formellement opposée et je ne voulais pas que mon cousin gâche sa vie à essayer de traquer une ordure...Enfin, excuse-moi mais c'était quand même une belle ordure !

-Ne t'excuses pas, tu as totalement raison, je concède froidement en regardant ma sœur.

Elle baisse les yeux au moment où je croise son regard. Elle ne sait pas que je suis au courant. Pire ! Elle a honte d'avoir vécu ce que mon père lui a fait subir.

-Il a quand même voulu faire des études d'architecte. « Afin que plus personne ne meurt à cause d'une construction venant de lui » qu'il disait. Je l'ai cru au début...et il a intégré le cabinet de ton père en tant que stagiaire ! Je suis allée chez lui un soir pour m'expliquer et le faire renoncer mais quand je suis arrivée, je suis tombée sur ta mère en pleurs dans le salon de mon cousin. Il m'a raconté ce que votre père vous faisait subir quand elle est partie et il s'est indigné de son comportement. Elle était plus que dans le déni, ce n'était pas croyable !

Tess et moi échangeons un regard compatissant. Je tends la main vers elle et attends qu'elle m'offre la sienne pour la cajoler. Ce qu'elle fait sans tarder.

-Je suis là maintenant. Plus jamais personne ne te fera du mal, je te le promets, je lui assure.

-C'est ce soir-là que j'ai changé d'avis, intervient Pep's, j'ai pris part à son plan et je l'ai peaufiné. On devait vous éloigner de lui et lui soutirer un maximum de blé avant de l'attirer jusqu'à vous pour le descendre et vous laisser libres de continuer ou pas votre vie d'avant. Je me suis rapproché de ma merveilleuse Tess et je n'ai pas pu résister bien longtemps avant de tomber amoureuse. Il nous a fallu du temps mais une fois le plan en route, tout a fonctionné comme sur des roulettes ! Le seul problème c'était Thomas !

-Comment ça ? je demande

-Il s'attachait de plus en plus à toi. C'est à cause de lui si le plan a foiré.

-Je ne saisis pas...

-Il ne devait pas intervenir. Ton père a demandé à te voir avant de nous laisser l'argent. J'ai accepté mais Thomas n'a pas voulu attendre en bas avec moi et il est remonté avec une carabine. Il voulait te protéger et résultat, il a fini par buter ton père devant tes yeux ! On s'était promis de vous épargner Tess et toi.

-S'il n'était pas intervenu, mon père m'aurait violée sur le sol du grenier, je lui réponds sèchement.

Elle peine à déglutir la gorgée de bière qu'elle vient de prendre. Je vois dans le regard de Tess qu'elle aussi culpabilise de n'avoir pas su voir à quel point nos situations étaient similaires.

-Billie, je suis désolée...s'excuse Pep's.

Je lui fais comprendre que ce n'est pas sa faute et en profite pour lui poser une question délicate :

-Est-ce que c'est toi qui as commandité nos enlèvements ?

-Absolument pas. Je n'étais que l'instrument interne capable d'aider Thomas. Je lui ai fourni tes clés, par exemple.

Je me souviens les avoir perdues puis retrouvées sur mon lit le jour de mon enlèvement. Je comprends maintenant comment Thomas a pu se faufiler dans la maison sans alarmer qui que ce soit.

-Après, j'étais en charge de Tess avec Leah. On se relayait.

-Pourquoi Thomas ne s'occupait que de moi ? Vous ne vouliez pas monter ?

-Il nous a expliqué que tu l'avais reconnu et que c'était plus simple si tu croyais n'avoir affaire qu'à lui.

Tout prend soudainement sens. Ses allers-retours à l'étage du dessous, ses appels mystérieux, ses journées sans répondre avant de réapparaître subitement. Leah et Pep's le prévenaient dès que ça n'allait pas pour qu'il intervienne. De la même façon, il pouvait aller au cabinet de mon père la journée sans éveiller les soupçons. Astucieux...

-Il y a quelque chose que je ne comprends pas...le soir du meurtre, lorsque je suis descendue, j'étais seule avec Thomas.

-Leah faisait les cent pas dehors pendant que j'installais l'argent à l'arrière de la voiture. J'ai entendu la détonation du fusil depuis l'extérieur. On a tout de suite compris et on s'est précipité chez vous pour proposer à Tess de partir avant qu'elle ne se rende compte de la mort de votre père. Je l'ai convaincu de fuir avec moi pour te retrouver. J'ai appelé Thomas sur le chemin pour changer un peu notre plan et je lui ai donné les différentes étapes de notre périple jusqu'au Mexique. Thomas et toi nous suiviez de près. On s'est arrêtées un peu trop longtemps chez les Tortues Ninjas...les faux passeports n'étaient pas prêts.

-Donc si on s'est arrêtés dans un motel pendant deux jours alors qu'on était à même pas trente kilomètres de vous...

-C'était pour que tu crois être la seule impliquée dans l'histoire. C'était trop dangereux de vous faire voyager ensemble et Tess savait déjà tout donc on ne voulait pas prendre le risque de te révéler la vérité par accident.

Si je comprends bien, depuis le début de cette histoire, je suis la seule à qui personne n'a vraiment accordé sa confiance. Ça fait toujours plaisir...

-Bon et cette histoire d'ambulance ? C'était une fausse arrestation c'est ça ? Où est Thomas ?

Je vois le visage de Pep's se décomposer devant mes yeux. Tess lui embrasse le front et prend le relai.

-Thomas avait tout prévu, vraiment tout. Il a appelé Pep's quelques heures avant de partir en voiture quand vous étiez encore chez les Tortues Ninjas. Il voulait s'assurer que tu me rejoignes, peu importe ce qu'il adviendrait de lui. Olympe et Patrick vous ont suivi en renfort et avaient ordre de se mêler aux patrouilles de police en s'infiltrant comme agents le moment venu.

Le décrochement d'Olympe sur la nationale prend tout son sens. Elle a détourné la patrouille de nous et a fait croire qu'elle en faisait partie. C'est finement joué ! En y réfléchissant mieux, c'est vrai qu'elle et Patrick étaient débraillés lors de notre départ du motel mais je n'avais pas fait attention à leurs tenues. Elles étaient pourtant bien trop similaires. Ils étaient déguisés en policiers ! Même les indices les plus évidents ne me sont pas apparus alors qu'ils étaient sous mes yeux...je me frapperais presque. Elle est belle, l'enquêtrice !

-Leah et Harley n'étaient pas loin derrière vous avec un van blanc.

La fameuse ambulance...Un dernier détail me revient à l'esprit.

-J'ai quand même pris une balle ! Je l'ai sentie ça, tu ne peux pas dire que c'était simulé !

Pep's reprend les explications.

-Thomas t'a donné un somnifère et il t'a enfilé un gilet par balles pendant que tu dormais.

D'où le réveil embrumé du lendemain semblable à celui d'aujourd'hui. Pourtant, malgré toute la logique de la chose, je ne suis pas d'accord avec Pep's pour une fois.

-Il n'a pas pu me donner de somnifère, nous nous sommes perdus dans le désert en pleine nuit et sans eau. Comment il aurait fait ?

-Je ne sais pas moi...tu n'as rien bu ?

-Non, madame.

-Tu n'as rien mis dans ta bouche ?

A part le baiser, je n'ai rien échangé avec Thomas qui ait pu...oh je vois. Il a été assez tordu pour mettre ça sur ses lèvres ? Non, impossible.

La sonnerie d'un téléphone portable se met à retentir. Sauvée par le gong !

Pep's s'en empare dans la poche de son jean et décroche à toute vitesse, éjectant presque ma sœur de la place qu'elle avait sur ses genoux.

-Tu as des nouvelles ? Quelle prison ? Ils vont le transférer ?

J'imagine que les Tortues Ninjas, du moins l'un d'eux, sont à l'autre bout du fil. J'interroge Pep's du regard lorsqu'elle raccroche.

-Pour répondre à ta question, le flic qui t'a tiré dessus est Patrick. Il ne louperait pas une cible, même en mouvement alors tu ne pouvais pas mieux tomber. C'était bel et bien une arrestation tout ce qu'il y a de plus vrai mais Thomas l'avait anticipée. Il vient d'être emmené à la prison de Huntsville. Il aura droit à un procès avec jurés mais il sera jugé au Texas puisqu'il y a été arrêté et qu'il y est déclaré comme résident. Il risque la peine de mort.

Mon cœur se serre l'espace d'un instant. Je suis consciente que la mort d'un homme et la séquestration de sa fille sont des crimes atroces. Je ne nie pas la gravité des faits. Seulement rien n'est jamais si simple dans la vie. Le contexte a fait que Thomas n'a rien fait d'autre que me protéger. Si j'avais moi-même tiré, on aurait conclu à de la légitime défense. L'injustice de certaines situations m'étonnera toujours...

Richard Hopkins, qui abusait de ses filles depuis des années et qui devait vivre avec la mort de plusieurs familles sur la conscience à cause de ses choix professionnels n'aurait jamais été puni par la justice. Je sais très bien qu'aucun homme, quel qu'il soit, ne mérite d'être tué par un autre. Seulement la distance entre le bien et le mal, l'injustice et la justice, le crime et la protection d'autrui est très fine. C'est ce cas de conscience qui s'expose à moi aujourd'hui. Dois-je blâmer Thomas pour s'être fait justice lui-même et nous avoir sauvées d'un père incestueux par la manière forte ? Est-ce que la valeur du crime ne dépend pas des motifs invoqués par son auteur ?

Je ne referai pas les lacunes de notre société aujourd'hui. Je suis cependant certaine que tous les crimes ne se valent pas et que tous les criminels, peu importe le pays dans lequel ils agissent, ne seront pas traités de la même façon. La figure du père de famille modèle mort en héros et celle du jeune homme aux origines latines connu comme l'assassin, le kidnappeur et le

voleur égoïste me prouvent que j'ai raison. Aux yeux des gens, Thomas est déjà condamné.

De telles pensées négatives prennent de plus en plus de place dans mon esprit si bien que je me sens obligée de sortir dans la rue pour prendre l'air. Je respire à pleins poumons mais rien n'y fait, je me sens envahie par la culpabilité et l'absence de réponse envers cette situation. Je me sens affreusement mal d'être saine et sauve pendant que Thomas croupit dans une cellule. Il me l'a dit avant d'être arrêté, s'il avait été jusqu'à la frontière, s'il avait insisté pour me guider jusqu'à ma sœur, c'était pour s'assurer de ma sécurité. Autrement dit, s'il est en prison plutôt qu'en Suisse auprès de sa sœur, c'est ma faute. Tout est ma faute.

Je me mets à courir droit devant moi, ma vision floutée par les larmes qui abondent. Je m'arrête net quand j'aperçois une plage au loin. L'odeur des embruns et l'image des vagues frappant le sable m'apaisent aussitôt. La douleur de ma cheville s'est réveillée mais je n'y prête pas attention. Je marche jusqu'à pouvoir défaire mes ballerines et plonger mes pieds dans le sable chaud. A cette heure-ci, la chaleur est telle que la plage est complètement vide. Aucun habitant, sans parler des touristes, ne se risquerait à littéralement brûler ici. Je me définis une place et m'y assieds. En même temps, je n'ai que l'embarras du choix.

Pep's et Tess ne tardent pas à me rejoindre. A moins qu'elles n'aient été là depuis le début. La crise qui m'animait m'a fait oublier jusqu'à leur présence.

Elles prennent également place à mes côtés. Tess me prend la main, tendrement, avant de me demander :

-Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

J'hésite. Je ne veux pas m'avancer et lui répondre puisque je n'ai pas encore pris ma prochaine grande décision. Partir loin ou repasser la frontière et attendre le procès de Thomas pour y témoigner.

-Je n'en sais rien du tout...

-Tu veux rester ici avec nous ? propose Pep's.

Je ne pense pas que ma place soit à leurs côtés. Certes, je serais enchantée de partager de bons moments avec ma sœur loin de ce que nous connaissions. Je dois lui laisser son envol, assurer sa protection sans l'étouffer et la regarder faire ses propres choix. Pep's est bien placée pour lui apporter tout l'amour et le soutien dont elle aura besoin. Je serai là en roue de secours, je serai la bouée à laquelle elle pourra toujours se raccrocher au besoin. Je ne sais pas encore quelle sera ma destination, je sais seulement que je vais partir. Je dois partir.

-Non merci Maria, c'est gentil.

-Tu ne m'avais encore jamais appelée par mon prénom, avoue-t-il, émue.

-C'est parce-que je veux aborder un sujet très sérieux avec toi.

-Je t'écoute.

-Je veux que tu prennes soin de ma sœur. Je vais partir et te la confier. Une fois bien installée, je vous communiquerai mon adresse et vous me rendrez visite si vous en avez envie. D'ici là, c'est à toi de la protéger. C'est la seule personne à qui je tiens plus que tout au monde, tu comprends ?

Les larmes aux yeux, Maria me remercie de lui accorder ce privilège et m'assure qu'elle remplira sa mission avec soin. De l'autre côté, Tess me promet de ne pas se mettre en danger inutilement et de profiter un maximum de tout ce que la vie peut lui offrir. Elle m'a avoué avoir complètement vidé ses comptes en banque avant de partir et être à l'abri financièrement pendant au moins cinq ans. Ça lui laisse le temps de voir venir et, qui sait, de se créer une petite vie confortable avec Pep's et de trouver un métier qui lui correspond.

Après de longues mais poignantes embrassades, elles décident de rentrer chez elles. Enfin, chez les amis qui les hébergent.

De mon côté, munie d'une liasse d'argent prise dans un des sacs de cuir et de mon passeport, fermement glissé dans la même poche de jean que la veille, je décide de prendre une chambre d'hôtel sur la côte pour la nuit.

Il faut que je me décide : Qu'est-ce que Thomas aurait fait ? Aurait-il choisi d'intervenir une fois de plus en ma faveur ou serait-il parti sans se retourner.

J'ai la sensation de l'abandonner si je n'interviens pas lors de son procès. D'un autre côté, si je restais et que je repassais la frontière, j'irai à l'encontre de ce pourquoi il s'est battu avec autant d'acharnement.

-Tu dois te choisir, intervient la voix de Thomas.

Je pense devenir folle et me retourne pour constater que je suis bien seule sur cette plage.

Le regard perdu au loin, je décide de me faire confiance et d'écouter cette petite voix intérieure. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Je me lève et me mets à marcher le long de la plage en direction de l'hôtel qui la borde. Avant de la quitter, je me retourne une dernière fois. Billie Hopkins, assise sur le sable, sera bientôt dévorée par les flots de la marée montante. Flora Velasquez, elle, reprend sa marche jusqu'à l'hôtel où elle débutera sa vie.

OceanofPDF.com

Soixante-septième jour

-Flora ! On a besoin de toi en cuisine !

-J'arrive tout de suite !

Je ne sais plus où donner de la tête. La petite trattoria pour laquelle je suis en période d'essai me fait vivre à un rythme effréné. J'enchaîne les services, empoche un maximum de pourboires et améliore mes compétences en italien. Je parlais déjà un peu la langue mais les accents toniques et les différents patois m'ont un peu perdue. Je suis plus qu'heureuse d'avoir choisie de partir seulement je ne parviens pas complètement à oublier Thomas.

Il est en détention provisoire depuis son arrestation et attend l'ouverture de son procès. Ma sœur me tient régulièrement informée depuis le Mexique, où elle et Pep's ont trouvé un joli petit appartement. Tess a décidé de devenir enseignante. Elle compte bientôt démarrer une formation mexicaine en accéléré. Pep's, elle, a trouvé une place dans un garage où elle travaille en tant que mécanicienne. Elle ne s'est jamais autant amusée que depuis qu'elle démonte des voitures toute la journée. Je suis ravie pour elles. Elles tiennent leurs promesses pour l'instant, la seule condition que je leur avais imposée avant de partir.

Juste avant la fin de mon service, mon portable s'emballe. Je décide de terminer exceptionnellement cinq minutes avant l'heure réglementaire.

-Mademoiselle Santino ! Où vous allez comme ça ? demande le patron, surpris.

Oui, ici je m'appelle Flora Santino. Quoi de mieux pour échapper à ma culpabilité que de porter le nom de la famille qui n'a pu vivre ce renouveau auquel j'ai droit.

-Ne vous inquiétez pas, je ferai dix minutes de plus demain !

-D'accordo ! Ciao bella ! [\[2\]](#)

J'ai la chance d'avoir un super patron concilient. Il m'aide à relativiser mes choix et m'a fait prendre conscience que je n'étais définitivement pas faite pour l'université. Je préfère largement être au contact des clients, pouvoir assurer mon service et rentrer le soir dans la chambre d'hôtel que j'occupe depuis mon arrivée. Je pense louer d'ici quelques mois. En mettant suffisamment d'argent de côté, j'aurai de quoi payer un petit meublé. Ne souhaitant pas avoir accès à ma fortune pour le moment du fait de ma nouvelle identité, je profite de la joie de réaliser mes propres économies, durement acquises.

En attendant, je quitte mon tablier et déverrouille mon téléphone pour y voir cinq appels manqués de ma sœur. Le texto qui suit me fige sur place.

-Active internet et mets la chaine COURT TV, ils diffusent le procès de Thomas !!

Je cours jusqu'à ma chambre d'hôtel, qui n'est heureusement qu'à quelques centaines de mètres à pied, et je me connecte au WI-FI.

La transmission n'est pas excellente mais je peux quand même assister au procès en direct. Mon rythme cardiaque s'accélère et mes mains deviennent moites. Apercevoir Thomas, assis dans le box des accusés, la tête baissée et la combinaison de prisonnier sur le dos me fait prendre conscience de la réalité de la peine qu'il encourt. Malgré le décalage horaire, j'assisterai à

toute la diffusion, quoi qu'il en coûte. Je prie pour qu'un autre procès plus important ne vienne pas lui piquer la vedette et soit diffusé à sa place. Je serais capable de prendre un billet d'avion en aller simple direction le Texas tant je suis au bord de la crise de nerfs.

Au vu de la situation, le calme qu'affiche Thomas me paraît bien étrange. Lui qui était si paniqué à l'idée de se faire arrêter lorsque nous étions en cavale à l'air d'être complètement déconnecté de son propre procès. Je me mets à scruter l'assistance avec plus d'insistance. Thomas avait tout prévu lors de son arrestation, pourquoi ne l'aurait-il pas également fait pour son procès ?

Après cinq minutes de décryptage vidéo, j'observe un élément qui me met en joie. Les deux gardiens présents derrière Thomas sont Patrick et Leah. Je ne les ai pas côtoyés bien longtemps mais je peux jurer que ce sont eux. L'avocat en charge de la défense prend la parole. La caméra montre les jurés. Malgré ses longs cheveux blonds tressés sur son épaule et la paire de fausses lunettes de vue qu'elle arbore, je reconnais Harley en lieu et place du juré numéro six. Olympe n'est pas loin d'elle, un faux ventre de femme enceinte en guise de déguisement. Je suppose que cette hackeuse de génie a réussi à s'infiltrer dans la base de données de sélection des jurés...

Le chef des opérations n'a pas l'air présent... Vic non plus. Je ne sais pas ce que prévoit la bande mais comme toujours, ça promet d'être épique et à la hauteur de leur folie.

Après une longue heure de procès, personne n'a bougé le petit doigt. Je commence à m'interroger sur le bon déroulement du plan tel qu'il a été conçu, soit par Thomas, soit par Joe. Je prends mon mal en patience et ne suis pas déçu. En plein réquisitoire de la partie adverse, Olympe se lève et hurle en mimant des contractions. Harley se précipite sur elle en criant qu'elle est médecin. Après quelques secondes de palpations du faux ventre, elle demande au juge de suspendre la séance car Olympe serait, selon elle, en train d'accoucher.

Son jeu d'actrice laisse un peu à désirer. En revanche, Olympe est parfaite dans son rôle de future maman. La caméra passe quelques secondes sur Thomas. Il se redresse et Leah effectue un pas en arrière. Je suis persuadée qu'elle lui a donné quelque chose. La clé des menottes peut-être ?

La juge décide de suspendre le procès. Thomas est escorté jusqu'à sa cellule et Olympe, jusqu'à une ambulance. J'imagine qu'il faut rentabiliser le van qui m'a déjà servi à rejoindre le Mexique. Harley est à ses côtés et sort le plus calmement du monde en lui agrippant le bras. Elles miment ensemble le souffle « du petit chien ». La diffusion est coupée nette.

Je vais me connecter aux chaînes d'informations locales. Thomas ne devrait pas mettre longtemps à faire parler de lui. Il est presque minuit ici, en comptant le décalage horaire, il doit être quinze heures au Texas. Sans prendre trop de risques, je peux parier que les informations parleront de son évasion avant trois heures du matin, heure locale.

Je prends une douche et décide de me préparer un plateau repas. J'attaque le milk-shake à la vanille cuisiné pour l'occasion lorsqu'un flash d'informations relaye l'évasion de Thomas. Le van qui devait le reconduire en prison jusqu'au lendemain a eu un accident. Le chauffeur est légèrement blessé. On déplore la disparition des deux gardiens et de l'accusé. Etrange...

Au même moment, le room service frappe à ma porte. Je n'ai rien commandé, c'est tout à fait étrange. Lorsque j'ouvre la porte, un jeune homme filiforme en jean et baskets blanches s'adresse à moi en brayant :

-Flora Velasquez ?

-C'est moi.

-Une lettre pour vous.

Je m'empresse de me saisir de l'enveloppe qu'il me tend et de lui claquer la porte au nez. J'ai manqué d'amabilité mais la curiosité qui m'anime est plus forte que mes bonnes manières. Ici, personne ne m'appelle Flora Velasquez...

J'en sors cinq cartes de Monopoly : Pacific Avenue, Boardwalk, Illinois Avenue, States Avenue et Oriental Avenue. Il y a également une carte « chance » sur laquelle est indiquée : « Vous êtes libéré de prison ». Sur cette dernière, je peux lire qu'une inscription a été ajoutée au stylo : Dans deux jours, à midi. Je t'y attendrai.

L'inscription est signée Rodrigo Velasquez. Je n'ai plus aucun doute concernant la provenance de ce message. Thomas me donne rendez-vous. Deux options s'offrent désormais à moi : ignorer son message et vivre la Dolce Vita italienne qui me fait tant rêver ou déchiffrer ce que veulent dire ces cartes et le rejoindre.

Je plonge la tête dans mes mains à la recherche d'une brillante idée capable de m'aider à faire ce choix mais rien ne me vient. Le message est clair, il va m'attendre dans un lieu qui m'est encore inconnu. Je n'ai pas d'autres précisions. Je n'ai pas totalement réussi à l'oublier et je souhaitais tout au fond de moi qu'il parvienne à s'échapper. Seulement pour moi le livre est clos et la page est tournée depuis plus d'un mois. Le moment décisif que j'attendais est enfin arrivé. Je dois choisir entre la nouvelle vie que j'avais espérée et des retrouvailles avec Thomas. Suis-je suffisamment attachée à lui pour envisager de tout quitter comme ça ?

Mon avenir est en construction ici. Certes, je suis Flora Santino pour la plupart des habitants de Gênes mais je suis enfin moi-même ici et c'est le plus important à mes yeux. Je me lève et me dirige vers la porte fenêtre donnant accès au balcon de ma chambre. Je prends un bon bol d'air frais et

m'appuie contre le garde-corps en observant la mer qui déferle en contrebas.

Suis-je prête à quitter tout ça ?

Un souvenir remonte alors du plus profond de mon inconscient. Lors de mon premier jour en captivité dans ce magnifique grenier que j'appelais mon studio. Je m'étais imaginé la vie que je voulais avoir si j'arrivais à sortir saine et sauve de ce pétrin. Cette vie, je l'ai exactement sous les yeux. A un détail près.

Je ferme les yeux et me laisse guider par cette vision de ma vie idéale. Comment je me vois passer les cinq prochaines années de ma vie ?

En ouvrant les yeux j'ai la réponse. Billie Hopkins est de retour !

OceanofPDF.com

Epilogue

Après avoir regardé plus attentivement les cartes du Monopoly fourni avec le message, j'ai remarqué que des lettres des noms des rues étaient entourées en rouge. Le F, D, I, A et le O.

J'ai cherché toutes les combinaisons possibles afin de créer un mot qui soit cohérent. Un nom de ville ou un lieu touristique bien particulier. A force de persévérance, je suis parvenue à recréer le mot FAIDO. Le nom de la ville en Suisse italienne dans laquelle Thomas m'avait dit qu'il irait une fois libre.

J'ai aussitôt pris des billets de train. Le premier m'emmène jusqu'à Milan où j'ai une correspondance pour un autre train en direction de Zurich. Je descendrai à la gare de Bellinzona. De là, je prends le tramway jusqu'à Faido. C'est assez bien desservi selon les sites d'itinéraires en ligne.

Maintenant il ne me reste plus qu'à trouver où Thomas a décidé de m'attendre exactement. Faido n'est pas grand mais il peut offrir plusieurs points de rendez-vous attrayants.

Mon premier train arrive en gare. Je n'ai sur moi qu'un petit sac à dos et mon téléphone. L'équivalent de toute ma vie depuis que j'ai quitté les Etats-Unis.

Plusieurs questions se bousculent dans ma tête : Pourquoi m'a-t-il donné rendez-vous ? Est-ce un piège ? Qu'attend-t-il de cette entrevue ?

Pour ma part, je ne souhaite qu'une chose, voir si les longues semaines passées en détention provisoire ne l'ont pas trop amoché. S'il a pris le temps d'établir un code sur des cartes de Monopoly, jeu cher à mon cœur depuis notre partie dans son grenier, c'est qu'il va bien.

Je n'ai plus qu'à élaborer des stratégies de recherche afin de quadriller le village avant midi. Je serai sur place à onze heures quarante selon mon itinéraire. Je peux y arriver.

Les cinq heures de train sont longues et les paysages se ressemblent. La suisse n'est pas plus montagneuse que l'Italie et le métro que j'emprunte à la sortie de la gare n'est pas plus propre que celui de Los Angeles. Tous les mythes sur l'hygiène irréprochable des européens que l'on m'a vendus étant petite se rapprochent dangereusement du mensonge.

Lorsque je descends au bon arrêt, la pancarte de la station indiquant Faido me serre la poitrine. J'y suis enfin. Un homme, le même que celui qui m'avait donné la première enveloppe, m'attend à la sortie de la rame. J'aurai préféré me téléporter, tout comme lui. Sans rire, je me demande comment il a pu arriver aussi vite ?

En y réfléchissant bien, il a eu deux jours de plus que moi pour faire le trajet. A ce rythme-là, on est plus sur un voyage à dos d'escargot qu'une téléportation ! Je rectifie donc : Comment a-t-il pu arriver aussi lentement ?

Trêve de plaisanterie. Lorsque je le rejoins, il me tend une seconde enveloppe. J'espère qu'elle indique le lieu exact de notre rencontre. J'ai eu beau me triturer les méninges, je n'ai rien trouvé, pas même une petite piste d'un début d'hypothèse. La lettre qui est présente dans l'enveloppe est de bon augure pour la suite. Ce que je pensais être des coordonnées GPS se révèlent être une proposition.

« Un mois entier à réfléchir, c'est beaucoup de temps passé à penser à toi. A nous. Si tu souhaites continuer ton chemin de vie avec moi, alors marche. Sinon, reprends le tram vers Zurich où une chambre d'hôtel t'attend, tout frais payé. A toi de voir. »

La lettre est une fois de plus signée sous le nom de Rodrigo Velasquez.

En quittant mon palace italien, j'avais déjà fait mon choix. Moi aussi je n'ai fait que penser à lui. Moi aussi j'ai passé un mois à penser à nous et à notre futur, à m'inquiéter pour son procès. Je sais ce que je veux aujourd'hui. Ce mois passé à ses côtés fut éprouvant à plus d'un titre. Pourtant, je n'ai jamais autant vibré qu'à ses côtés. Ce mois sans lui a été apaisant et idyllique mais fade, beaucoup trop fade maintenant que j'ai goûté à ce qu'il pouvait m'apporter.

Je rends la lettre au préposé au courrier et me mets en marche. Il est déjà presque onze et cinquante minutes. S'il ne m'attend pas au moins cinq minutes, je le tue... Une fois que je l'aurai trouvé...

Je grimpe et avale les mètres avec dextérité. Au loin, j'aperçois une magnifique cascade. J'ai déjà entendu parler de ces chutes d'eau...Mais oui c'est ça ! Pep's m'avait dit que Thomas était parti après avoir découvert que mon père était à l'origine de l'effondrement de sa maison. Il était revenu avec une carte postale sur laquelle figurait une cascade. Aucun doute, il doit être là-haut.

Midi sonne lorsque je prends la décision de marcher en direction de cette cascade. Plus j'avance, plus je le sens m'échapper. Il ne m'attendra pas, j'en suis certaine. S'il a vraiment tout prévu, il aura pensé que puisque je viens en train, je suis contrainte par les horaires et donc qu'il est fort probable que j'arrive à le trouver après l'heure donnée.

Je suis à bout de souffle lorsque je parviens à la cascade. Comme je l'avais prédit, personne ne m'y attend. Je suis arrivée trop tard...

Je me saisis d'une marguerite qui pousse dans l'herbe près de l'eau et commence à en enlever les pétales un à un. Je suis guérie de mon passé et me le prouve en récitant ce que j'ai détesté dire en d'autres sombres occasions.

-Je t'aime. Un peu. Beaucoup. Passionnément.

-Salut princesse !

La voix masculine qui provient de derrière moi ne peut être une hallucination cette fois.

Je me retourne et plonge dans son regard. Thomas est là, debout face à moi, et le sourire qu'il m'offre présage un avenir des plus radieux.

OceanofPDF.com

Prologue

Premier jour

Dixième jour

Douzième jour

Vingtième jour

Jour J

Vingt-deuxième jour

Vingt-troisième jour

Vingt-cinquième jour

Vingt-sixième jour

Vingt-septième jour

Vingt-huitième jour

Trentième jour

Trente-et-unième jour

Trente-deuxième jour

Soixante-septième jour

Epilogue

^[1] _UCLA : Université de Californie à Los Angeles. L'une des universités publiques parmi les plus réputées des Etats-Unis.

^[2] _« D'accord, au revoir ma belle ! »

OceanofPDF.com

Table of Contents

[Prologue](#)

[Premier jour](#)

[Dixième jour](#)

[Douzième jour](#)

[Vingtième jour](#)

[Jour J](#)

[Vingt-deuxième jour](#)

[Vingt-troisième jour](#)

[Vingt-cinquième jour](#)

[Vingt-sixième jour](#)

[Vingt-septième jour](#)

[Vingt-huitième jour](#)

[Trentième jour](#)

[Trente-et-unième jour](#)

[Trente-deuxième jour](#)

[Soixante-septième jour](#)

[Epilogue](#)

[*OceanofPDF.com*](#)